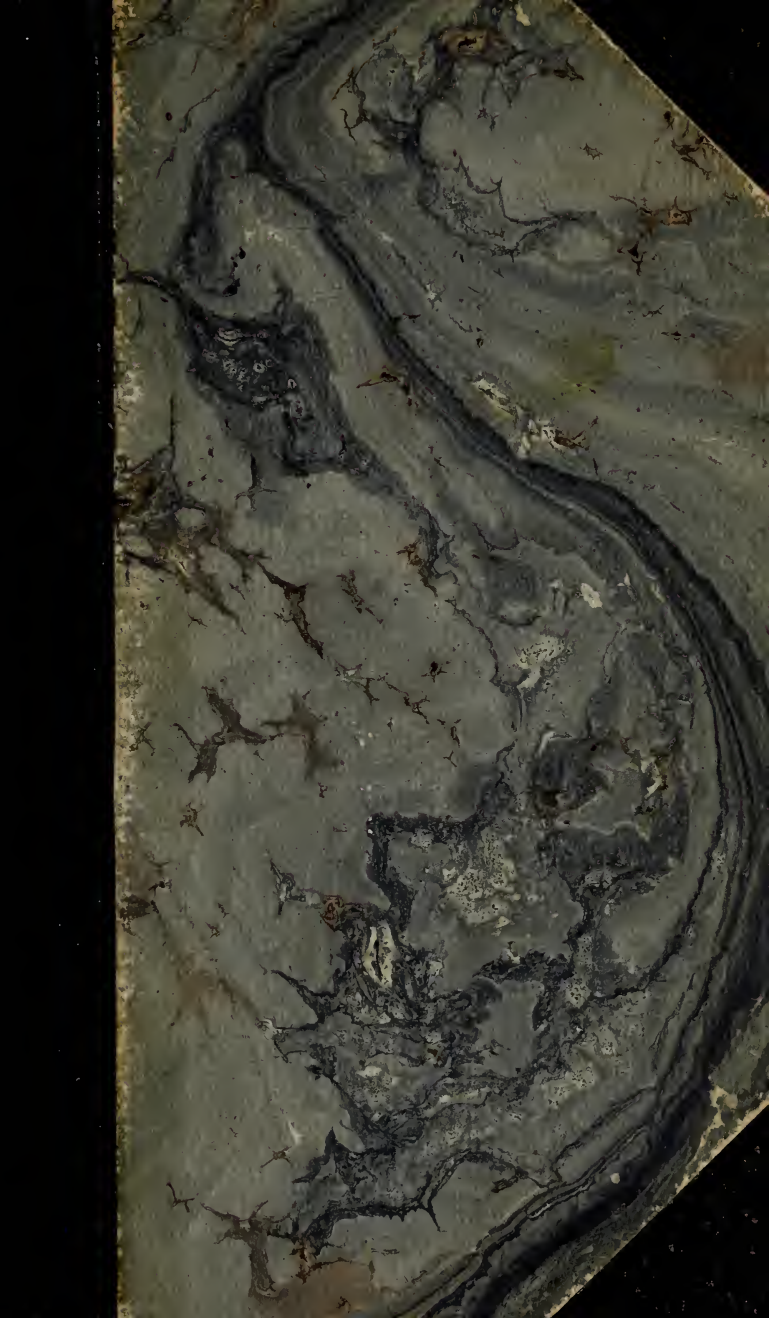


LES DISCIPLES A SAÏS

ET

LES FRAGMENTS DE NOVALIS

DU MÊME AUTEUR :

Serres chaudes.

La princesse Maleine.

Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles).

Les sept princesses.

Pelléas et Mélisande.

Alladine et Palomides; Intérieur; La mort de Tintagiles: trois petits drames pour marionnettes.

L'Ornement des Noces spirituelles de Ruysbroeck l'admirable, traduit du flamand et accompagné d'une introduction.

CHEZ PAUL LACOMBLEZ :

Sept essais d'Emerson, traduits par S. Will, avec une préface de Maurice Maeterlinck.

LES DISCIPLES A SAIS ET LES FRAGMENTS DE NOVALIS, TRADUITS DE L'ALLEMAND ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION PAR MAURICE MAETERLINCK.

DEUXIÈME ÉDITION

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, RUE DES PAROISSIENS, 31

—

1895

—

Il a été tiré de ce livre :

20 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 1 à 20.

5 exemplaires sur papier des Manufactures impériales du Japon, numérotés de 21 à 25.

Introduction

I

« Les hommes marchent par des chemins divers ; qui les suit et les compare verra naître d'étranges figures », dit notre auteur. J'ai choisi trois de ces hommes dont les routes nous mènent sur trois cimes différentes. J'ai vu miroiter à l'horizon des œuvres de Ruysbroeck les pics les plus bleuâtres de l'âme, tandis qu'en celles d'Emerson les sommets plus humbles du cœur humain s'arrondissaient irrégulièrement. Ici, nous nous trouvons sur les crêtes aiguës et souvent dangereuses du cerveau ; mais il y a des retraites pleines d'une ombre délicieuse entre les inégalités verdoyantes de ces crêtes, et l'atmosphère y est d'un inaltérable cristal.

Il est admirable de voir combien les

voies de l'âme humaine divergent vers l'inaccessible. Il faut suivre un moment les traces des trois âmes que je viens de nommer. Elles sont allées, chacune de son côté, bien au delà des cercles sûrs de la conscience ordinaire, et chacune d'elles a rencontré des vérités qui ne se ressemblent pas et que nous devons cependant accueillir comme des sœurs prodigues et retrouvées. Une vérité cachée est ce qui nous fait vivre. Nous sommes ses esclaves inconscients et muets, et nous nous trouvons enchaînés tant qu'elle n'a point paru. Mais si l'un de ces êtres extraordinaires, qui sont les antennes de l'âme humaine innombrablement une, la soupçonne un instant, en tâtonnant dans les ténèbres, les derniers d'entre nous, par je ne sais quel contrecoup subit et inexplicable, se sentent libérés de quelque chose; une vérité nouvelle plus haute, plus pure et plus mystérieuse prend la place de celle qui s'est vue découverte et qui fuit sans retour, et l'âme de tous, sans que rien le trahisse au dehors, inaugure une ère plus sereine et célèbre de profondes fêtes où nous ne prenons qu'une part tardive et très lointaine. Et je crois que c'est de la sorte qu'elle monte et s'en

va vers un but qu'elle est seule à connaître.

Tout ce que l'on peut dire n'est rien en soi. Mettez dans un plateau de la balance toutes les paroles des grands sages, et dans l'autre plateau la sagesse inconsciente de cet enfant qui passe, et vous verrez que ce que Platon, Marc-Aurèle, Schopenhauer et Pascal nous ont révélé ne soulèvera pas d'une ligne les grands trésors de l'inconscience, car l'enfant qui se tait est mille fois plus sage que Marc-Aurèle qui parle. Et, cependant, si Marc-Aurèle n'avait pas écrit les douze livres de ses Méditations, une partie des trésors ignorés que notre enfant renferme ne serait pas la même. Il n'est peut-être pas possible de parler clairement de ces choses, mais ceux qui savent s'interroger assez profondément et vivre, ne fût-ce que le temps d'un éclair, selon leur être intégral, sentent que cela est. Il se peut que l'on découvre un jour les raisons pour lesquelles, si Platon, Swedenborg ou Plotin n'avaient pas existé, l'âme du paysan qui ne les a pas lus et n'en a jamais entendu parler ne serait pas ce qu'elle est infailliblement aujourd'hui. Mais quoi qu'il en puisse être, aucune pensée ne se perdit jamais pour

aucune âme, et qui dira les parties de nous-mèmes qui ne vivent que grâce à des pensées qui ne furent jamais exprimées? Notre conscience a plus d'un degré, et les plus sages ne s'inquiètent que de notre conscience à peu près inconsciente parce qu'elle est sur le point de devenir divine. Augmenter cette conscience transcendantale semble avoir été toujours le désir inconnu et suprême des hommes. Il importe peu qu'ils l'ignorent, car ils ignorent tout, et cependant ils agissent en leur âme aussi sagement que les plus sages. Il est vrai que la plupart des hommes ne doivent vivre un moment qu'à l'instant où ils meurent. En attendant, cette conscience ne s'augmente qu'en augmentant l'inexplicable autour de nous. Nous cherchons à connaître pour apprendre à ne pas connaître. Nous ne nous grandissons qu'en grandissant les mystères qui nous accablent, et nous sommes des esclaves qui ne peuvent entretenir en eux le désir de vivre qu'à condition d'alourdir, sans se décourager jamais, le poids sans pitié de leurs chaînes...

L'histoire de ces chaînes merveilleuses est l'unique histoire de nous-mêmes; car

nous ne sommes qu'un mystère, et ce que nous savons n'est pas intéressant. Elle n'est pas longue jusqu'ici ; elle tient en quelques pages, et l'on dirait que les meilleurs ont eu peur d'y songer. Combien peu osèrent s'avancer jusqu'aux extrémités de la pensée humaine! et dites-nous les noms de ceux qui y restèrent quelques heures... Plus d'un nous l'a promise et quelques autres l'entreprirent un moment, mais peu après ils perdaient tour à tour la force qu'il faut pour vivre ici, ils retombaient du côté de la vie extérieure et dans les champs connus de la raison humaine, « et tout flottait de nouveau, comme autrefois, devant leurs yeux ».

En vérité, c'est qu'il est difficile d'interroger son âme et de reconnaître sa petite voix d'enfant au milieu des clameurs inutiles qui l'entourent. Et, cependant, que les autres efforts de l'esprit importent peu quand on y songe, et comme notre vie ordinaire se passe loin de nous! On dirait que là-bas n'apparaissent que nos semblables des heures vides, distraites et stériles ; mais, ici, c'est le seul point fixe de notre être et le lieu même de la vie. Il faut s'y réfugier sans cesse. Nous savons tout le

reste avant qu'on nous l'ait dit; mais, ici, nous apprenons bien plus que tout ce qu'on peut dire; et c'est au moment où la phrase s'arrête et où les mots se cachent, que notre regard inquiété rencontre tout à coup, à travers les années et les siècles, un autre regard qui l'attendait patiemment sur le chemin de Dieu. Les paupières clignent en même temps, les yeux se mouillent de la rosée douce et terrible d'un mystère identique, et nous savons que nous ne sommes plus seuls sur la route sans fin...

Mais quels livres nous parlent de ce lieu de la vie? Les métaphysiques vont à peine jusqu'aux frontières; et celles-ci dépassées, en vérité que reste-t-il? Quelques mystiques qui semblent fous, parce qu'ils représenteraient probablement la nature même de la pensée de l'homme, s'il avait le loisir ou la force d'être un homme véritable. Parce que nous aimons avant tout les maîtres de la raison ordinaire : Kant, Spinoza, Schopenhauer et quelques autres, ce n'est pas un motif pour repousser les maîtres d'une raison différente qui est une raison fraternelle, elle aussi, et qui sera peut-être notre raison future. En attendant, ils nous ont dit des choses qui nous étaient indispensables.

Ouvrez le plus profond des moralistes ou des psychologues ordinaires, il vous parlera de l'amour, de la haine, de l'orgueil et des autres passions de notre cœur; et ces choses peuvent nous plaire un instant, comme des fleurs détachées de leur tige. Mais notre vie réelle et invariable se passe à mille lieues de l'amour et à cent mille lieues de l'orgueil. Nous possédons un *moi* plus profond et plus inépuisable que le *moi* des passions ou de la raison pure. Il ne s'agit pas de nous dire ce que nous éprouvons lorsque notre maîtresse nous abandonne. Elle s'en va aujourd'hui ; nos yeux pleurent, mais notre âme ne pleure pas. Il se peut qu'elle apprenne l'événement et qu'elle le transforme en lumière, car tout ce qui tombe en elle irradie. Il se peut aussi qu'elle l'ignore; et dès lors à quoi sert d'en parler? Il faut laisser ces petites choses à ceux qui ne sentent pas que la vie est profonde. Si j'ai lu La Rochefoucauld ou Stendhal ce matin, croyez-vous que j'aie acquis des pensées qui me font homme davantage et que les anges dont il faut s'approcher jour et nuit me trouveront plus beau? Tout ce qui ne va pas au-delà de la sagesse expérimentale et quotidienne

ne nous appartient pas et n'est pas digne de notre âme. Tout ce qu'on peut apprendre sans angoisse nous diminue. Je sourirai péniblement si vous parvenez à me prouver que je fus égoïste jusque dans le sacrifice de mon bonheur et de ma vie; mais qu'est-ce que l'égoïsme au regard de tant d'autres choses toutes-puissantes que je sens vivre en moi d'une vie indicible? Ce n'est pas sur le seuil des passions que se trouvent les lois pures de notre être. Il arrive un moment où les phénomènes de la conscience habituelle, qu'on pourrait appeler la conscience passionnelle ou la conscience des relations au premier degré, ne nous profitent plus et n'atteignent plus notre vie. J'accorde que cette conscience soit souvent intéressante par quelque côté, et qu'il soit nécessaire d'en connaître les plis, Mais c'est une plante de la surface, et ses racines ont peur du grand feu central de notre être. Je puis commettre un crime sans que le moindre souffle incline la plus petite flamme de ce feu; et, d'un autre côté, un regard échangé, une pensée qui ne parvient pas à éclore, une minute qui passe sans rien dire, peut l'agiter en tourbillons terribles au fond de ses retraites et

le faire déborder sur ma vie. Notre âme ne juge pas comme nous; c'est une chose capricieuse et cachée. Elle peut être atteinte par un souffle et ignorer une tempête. Il faut chercher ce qui l'atteint; tout est là, car c'est là que nous sommes.

Ainsi, et pour en revenir à cette conscience ordinaire qui règne à de grandes distances de notre âme, je sais plus d'un esprit que la merveilleuse peinture de la jalousie d'Othello, par exemple, n'étonne plus. Elle est définitive dans les premiers cercles de l'homme. Elle demeure admirable, pourvu que l'on ait soin de n'ouvrir ni portes ni fenêtres, sans quoi l'image tomberait en poussière au vent de tout l'inconnu qui attend au dehors. Nous écoutons le dialogue du More et de Desdémone comme une chose parfaite, mais sans pouvoir nous empêcher de songer à des choses plus profondes. Que le guerrier d'Afrique soit trompé ou non par la noble Vénitienne, il a une autre vie. Il doit se passer dans son âme et autour de son être, au moment même de ses soupçons les plus misérables et de ses colères les plus brutales, des événements mille fois plus sublimes, que ses rugissements ne peuvent

point troubler, et à travers les agitations superficielles de la jalousie se poursuit une existence inaltérable que le génie de l'homme n'a montrée jusqu'ici qu'en passant.

Est-ce de là que naît la tristesse qui monte des chefs-d'œuvre? Les poètes ne purent les écrire qu'à la condition de fermer leurs yeux aux horizons terribles et d'imposer silence aux voix trop graves et trop nombreuses de leur âme. S'ils ne l'avaient pas fait, ils eussent perdu courage. Rien n'est plus triste et plus décevant qu'un chef-d'œuvre, parce que rien ne montre mieux l'impuissance de l'homme à prendre conscience de sa grandeur et de sa dignité. Et si une voix ne nous avertissait que les plus belles choses ne sont rien au regard de tout ce que nous sommes, rien ne nous diminuerait davantage.

« L'âme, dit Emerson, est supérieure à ce qu'on peut savoir d'elle et plus sage qu'aucune de ses œuvres. Le grand poète nous fait sentir notre propre valeur, et alors nous estimons moins ce qu'il a réalisé. La meilleure chose qu'il nous apprenne, c'est le dédain de tout ce qu'il a fait. Shakespeare nous emporte en un si sublime

courant d'intelligente activité, qu'il nous suggère l'idée d'une richesse à côté de laquelle la sienne semble pauvre, et alors nous sentons que l'œuvre sublime qu'il a créée, et qu'à d'autres moments nous élevons à la hauteur d'une poésie existant par elle-même, n'appartient pas plus profondément à la nature réelle des choses que l'ombre fugitive du passant sur un rocher.»

Les cris sublimes des grands poèmes et des grandes tragédies ne sont autre chose que des cris mystiques qui n'appartiennent pas à la vie extérieure de ces poèmes ou de ces tragédies. Ils jaillissent un instant de la vie intérieure et nous font espérer je ne sais quoi d'inattendu et que nous attendons cependant avec tant d'impatience! jusqu'à ce que les passions trop connues les recouvrent encore de leur neige... C'est en ces moments-là que l'humanité s'est mise un instant en présence d'elle-même, comme un homme en présence d'un ange. Or il importe qu'elle se mette le plus souvent possible en présence d'elle-même pour savoir ce qu'elle est. Si quelque être d'un autre monde descendait parmi nous et nous demandait les fleurs suprêmes de notre âme et les titres de noblesse de la terre, que

lui donnerions-nous? Quelques-uns apporteraient les philosophes sans savoir ce qu'ils font. J'ai oublié quel autre a répondu qu'il offrirait *Othello*, *le Roi Lear* et *Hamlet*. Eh bien, non, nous ne sommes pas cela ! et je crois que notre âme irait mourir de honte au fond de notre chair, parce qu'elle n'ignore pas que ses trésors visibles ne sont pas faits pour être ouverts aux yeux des étrangers et ne contiennent que des pierreries fausses. Le plus humble d'entre nous, aux instants solitaires où il sait ce qu'il faut que l'on sache, se sent le droit de se faire représenter par autre chose qu'un chef-d'œuvre. Nous sommes des êtres invisibles. Nous n'aurions rien à dire à l'envoyé céleste et rien à lui faire voir, et nos plus belles choses nous paraîtraient subitement pareilles à ses pauvres reliques familiales qui nous semblaient si précieuses au fond de leur tiroir et qui deviennent si misérables lorsqu'on les sort un instant de leur ombre pour les montrer à quelque indifférent. Nous sommes des êtres invisibles qui ne vivent qu'en eux-mêmes, et le visiteur attentif s'en irait sans se douter jamais de ce qu'il eût pu voir, à moins qu'en ce moment notre âme indulgente

n'intervienne. Elle fuit si volontiers devant les petites choses, et l'on a tant de peine à la retrouver dans la vie, qu'on a peur de l'appeler à l'aide. Et, cependant, elle est toujours présente et jamais ne se trompe ni ne trompe une fois qu'elle est mise en demeure. Elle montrerait à l'émissaire inattendu les mains jointes de l'homme, ses yeux si pleins de songes qui n'ont même pas de nom et ses lèvres qui ne peuvent rien dire; et peut-être que l'autre, s'il est digne de comprendre, n'oserait plus interroger...

Mais s'il lui fallait d'autres preuves, elle le mènerait parmi ceux dont les œuvres touchent presque au silence. Elle ouvrirait la porte des domaines où quelques-uns l'aimèrent pour elle-même, sans s'inquiéter des petits gestes de son corps. Ils monteraient tous deux sur les hauts plateaux solitaires où la conscience s'élève d'un degré et où tous ceux qui ont l'inquiétude d'eux-mêmes rôdent attentivement autour de l'anneau monstrueux qui relie le monde apparent à nos mondes supérieurs. Elle irait avec lui aux limites de l'homme; car c'est à l'endroit où l'homme semble sur le point de finir que probablement il com-

mence; et ses parties essentielles et inépuisables ne se trouvent que dans l'invisible, où il faut qu'il se guette sans cesse. C'est sur ces hauteurs seules qu'il y a des pensées que l'âme peut avouer et des idées qui lui ressemblent et qui sont aussi impérieuses qu'elle-même. C'est là que l'humanité a régné un instant, et ces pics faiblement éclairés sont peut-être les seules lueurs qui signalent la terre dans les espaces spirituels. Leurs reflets ont vraiment la couleur de notre âme. Nous sentons que les passions de l'esprit et du cœur, aux yeux d'une intelligence étrangère, ressembleraient à des querelles de clocher; mais dans leurs œuvres, les hommes dont je parle sont sortis du petit village des passions, et ils ont dit des choses qui peuvent intéresser ceux qui ne sont pas de la paroisse terrestre. Il ne faut pas que notre humanité s'agite exclusivement au fond de soi comme un troupeau de taupes. Il importe qu'elle vive comme si un jour elle devait rendre compte de sa vie à des frères aînés. L'esprit replié sur lui-même n'est qu'une célébrité locale qui fait sourire le voyageur. Il y a autre chose que l'esprit, et ce n'est pas l'esprit qui nous allie à l'univers. Il est temps

qu'on ne le confonde plus avec l'âme. Il ne s'agit pas de ce qui se passe entre nous, mais de ce qui a lieu en nous, au-dessus des passions et de la raison. Si je n'offre à l'intelligence étrangère que La Rochefoucauld, Lichtenberg, Meredith ou Stendhal, elle me regardera comme je regarde, au fond d'une ville morte, le bourgeois sans espoir qui me parle de sa rue, de son mariage ou de son industrie. Quel ange demandera à Titus pourquoi il n'a pas épousé Bérénice et pourquoi Andromaque s'est promise à Pyrrhus? Que représente Bérénice, si je la compare à ce qu'il y a d'invisible dans la mendiante qui m'arrête ou la prostituée qui me fait signe? Une parole mystique peut seule, par moments, représenter un être humain; mais notre âme n'est pas dans ces autres régions sans ombres et sans abîmes; et vous-mêmes, vous y arrêtez-vous aux heures graves où la vie s'appesantit sur votre épaule? L'homme n'est pas dans ces choses, et cependant ces choses sont parfaites. Mais il faut n'en parler qu'entre soi, et il est convenable de s'en taire si quelque visiteur frappe le soir à notre porte. Mais si ce même visiteur me surprend au moment où mon âme cherche

la clef de ses trésors les plus proches dans Pascal, Emerson ou Hello, ou, d'un autre côté, dans quelques-uns de ceux qui eurent l'inquiétude de la beauté très pure, je ne fermerai pas le livre en rougissant; et peut-être que lui-même y prendra quelque idée d'un être fraternel condamné au silence, ou saura, tout au moins, que nous ne fûmes pas tous des habitants satisfaits de la terre.

II

Parmi ces envoyés de l'âme humaine, Novalis serait celui qui représenterait l'un des aspects les plus insaisissables, les plus subtils et les plus transparents de l'être supérieur qui doit se taire au fond de nous. Il serait l'âme ambulante, l'abeille de cristal de ce groupe à peu près immobile. Il est aussi mystique que les autres, mais son mysticisme est d'un genre spécial. « Qu'est-ce que le mysticisme, dit-il lui-même en un de ses fragments, et qu'est-ce qui doit être traité mystiquement? — La religion, l'amour, la politique. Toutes les choses élevées ont des rapports avec le mysticisme. Si tous les hommes n'étaient qu'un couple d'amants, la différence entre le mysticisme et le non-mysticisme prendrait fin. »

Entre une pensée mystique et une pensée ordinaire, si élevée qu'elle soit, il y a la

même différence qu'entre les yeux morts de l'aveugle et ceux de l'enfant qui regarde la montagne ou la mer. L'âme de l'homme ne s'y trompe jamais. Il ne s'agit pas seulement ici du mysticisme théologique ou extatique. Tous ceux qui aperçoivent quelque chose par delà les phénomènes habituels des passions ou de la raison sont des mystiques, eux aussi. Si Pascal avait aidé Racine tandis qu'il écrivait *Bérénice*, l'amour de Bérénice fût devenu mystique, c'est-à-dire plus humain, et Pascal y eût mis je ne sais quoi qui nous eût rappelé le regard de l'amante au moment où ses yeux rencontrent les yeux de l'amant. Et le poème eût été inépuisable. Au lieu que, maintenant, Bérénice vit d'une vie sèche et détachée qui ne se renouvellera jamais. Bérénice est impérissable, mais elle ne communique pas avec Dieu comme Hamlet et Cordélia.

Il y a mille mysticismes divers. « Le mysticisme, a dit Matter, le biographe de Claude de Saint-Martin, le mysticisme allant au-delà de la science positive et de la spéculation rationnelle, a tout autant de formes diverses qu'il y a de mystiques éminents. Mais sous toutes ses formes il a

deux ambitions qui sont les mêmes : celle d'arriver dans ses études métaphysiques jusqu'à l'intuition, et dans ses pratiques morales jusqu'à la perfection. La science la plus haute et la moralité la plus haute, voilà en deux mots ce qu'il cherche, ce qu'il a la volonté bien arrêtée de conquérir, et la prétention, sinon d'enseigner, car ses conquêtes ne s'enseignent guère, du moins de laisser entrevoir. » Novalis ne s'occupe pas expressément de théosophie, de théurgie, de pneumatologie transcendante, de cosmologie méthaphysique, ni de tout ce qui se trouve dans les cercles spéciaux de la mystique proprement dite. C'est un mystique presque inconscient et qui n'a pas de but. Il pense mystiquement, puisqu'une pensée qui communique d'une certaine façon avec l'infini est une pensée mystique. Il faut rechercher en tout lieu des pensées de ce genre, car ce sont les seules dans lesquelles notre âme vive véritablement, et, comme ces pensées sont fort rares, il faut se contenter des moindres tentatives et des moindres indices. Je ne viens pas vous dire que Novalis soit un être admirable entre tous. Son enseignement est bien vague et il n'apporte pas de

solution nouvelle aux grandes questions de l'essence. Mais quelques-unes de ses pensées sont vraiment imprégnées de l'odeur spéciale de notre âme, et vous reconnaîtrez sans peine cette odeur qu'aucune langue ne pourra jamais définir. Il a su donner des vêtements mystiques à un certain nombre de choses de la terre; et ce sont les vêtements les plus calmes, les plus spontanés et les plus virginaux que l'on puisse rencontrer. Son mysticisme est même si naturel et si intrinsèque qu'on ne l'aperçoit pas dès le premier moment. En lui, les communications infinies se font sans qu'on y songe et s'étendent à tout avec grâce. Il ne se torture pas; il ne se cherche pas dans les ténèbres ou les larmes; mais il sourit aux choses avec une indifférence très douce et regarde le monde avec la curiosité inattentive d'un ange inoccupé et distrait par de longs souvenirs. Il joue simplement dans les jardins de l'âme, sans se douter qu'il est tout au bout de la vie, et qu'il passe souvent les mains entre les branches pour cueillir des fleurs de l'autre côté de la haie enflammée. Il est bien loin aussi de la joie exubérante et noire des mystiques ascétiques. Il ignore les flammes

intolérables qui dissolvent les âmes aux pôles de l'amour divin. C'est plutôt un enfant émerveillé et mélodieux qui a le sens de l'unité. Il n'est pas triste et il n'est pas inquiet. « Il n'y a pas, à proprement parler, de malheur en ce monde », nous dit-il ; et cependant il fut aussi malheureux qu'un autre homme. Mais le malheur ne pouvait descendre dans son âme et ne parvenait pas à troubler ses pensées. « La douleur est une vocation divine », dit-il encore ; mais on sent qu'il ne l'a point connue et qu'il en parle comme un voyageur qui n'a pas pénétré le langage du pays où il passe. Car une âme a beau faire, elle est la sœur de la douleur ou de la joie, et les événements n'y peuvent rien changer. Lorsque mourut sa petite fiancée, la seule femme qu'il aima véritablement, sa vie sembla brisée. Il ne fit plus que pleurer rêveusement sur une tombe. Mais à quel endroit de son œuvre mourut-elle? Il est bien difficile de le dire ; et, malgré toutes ses larmes, l'angélique optimisme de sa vie ne put pas s'assombrir; tant il est vrai que l'on sait peu de chose des lois de l'âme et que notre existence n'a point d'action sur elle. Au reste, il ne s'occupe pas de lui-

même ni de rien qui soit assuré. Il vit dans le domaine des intuitions erratiques, et rien n'est plus ondoyant que sa philosophie. Son mysticisme est plutôt, pour me servir d'une expression qu'il aime et qu'il emploie souvent lorsqu'il parle de sa science, « un idéalisme magique ». Il lui semble que rien n'est plus à la portée de l'esprit que l'infini, et c'est pourquoi il n'entre presque jamais dans les champs ordinaires de la pensée humaine. Il ne parcourt que les frontières de cette pensée, mais il les parcourt presque toutes.

Chez la plupart des mystiques que nous connaissons, le mysticisme est psychologique ; c'est-à-dire qu'il s'attache à une sorte de psychologie transcendantale, où l'âme elle-même s'efforce d'étudier ses habitudes et ses passions, comme notre esprit, dans la psychologie ordinaire, s'efforce d'étudier les passions et les habitudes de notre être détaché du mystère. L'âme immobile se replie sur elle-même et s'inquiète moins de l'inconnu qui l'entoure que de l'inconnu qu'elle renferme ; ou, plutôt, elle n'aperçoit accidentellement le mystère extérieur qu'au travers et à propos du mystère intérieur. En général, elle n'est mystique qu'à

propos d'elle-même, au lieu qu'en Novalis elle peut être mystique à propos d'un phénomène chimique, d'une loi pathologique ou d'une opération d'arithmétique. Elle se déplace à chaque instant, et se retrouve partout hors d'elle-même. Au lieu d'attirer en soi les extériorités et les apparences, elle s'y mêle, les sature de son essence et en change la substance. Elle transcendantalise moins son propre *moi* que l'univers. Elle entre dans un art, dans une science, dans une morale; et cet art, cette science, cette morale ne sont plus ce qu'ils étaient et n'appartiennent plus directement à la vie actuelle. On ne saurait, d'ailleurs, définir mieux qu'il ne l'a fait la nature insaisissable et l'origine particulière de ses émotions spirituelles : « Il y a en nous, dit-il, certaines pensées qui paraissent avoir un caractère entièrement différent des autres, car elles sont accompagnées d'une sensation de fatalité, et cependant il n'y a pas de raison extérieure pour qu'elles naissent. Il semble que l'on prenne part à un dialogue, et que quelque être inconnu et spirituel nous donne d'une manière étrange l'occasion de développer les pensées les plus évidentes. Cet être doit être supérieur,

puisqu'il entre en rapport avec nous d'une manière qui est impossible aux êtres liés aux apparences. Il faut aussi que cet être nous soit homogène, puisqu'il nous traite comme des êtres spirituels et ne nous appelle que fort rarement à l'activité personnelle. Cè *moi* supérieur est à l'homme ce que l'homme est à la nature ou le sage à l'enfant. L'homme s'efforce à lui devenir semblable, comme lui s'efforce de devenir semblable au *non-moi*. Il n'est pas possible d'établir ce fait ; il faut que chacun l'éprouve en soi. C'est un fait d'ordre supérieur que l'homme supérieur saisira seul ; mais les autres s'efforceront de le faire naître en eux. La philosophie est une auto-logie d'essence supérieure, une auto-manifestation : l'excitation du *moi* réel par le *moi* idéal. La philosophie est le fond de toutes les autres manifestations, et la résolution de philosopher est l'invitation faite au *moi* réel qu'il ait à prendre conscience, à s'éveiller et à devenir esprit. »

Il serait difficile de trouver sur le genre de pensées où nous nous mouvons en ce moment, et qui dépasse les premières enceintes de l'âme, une notion plus acceptable que celle qu'en passant nous rencontrons ici :

« La philosophie, — et il n'entend parler que d'une philosophie transcendante, — est une excitation du *moi* réel par le *moi* idéal. » Quant à la nature de ses pensées, il la détermine mieux que ne pourrait le faire le plus habile commentateur en disant « qu'elles sont accompagnées d'une sensation de fatalité, et qu'un être inconnu lui donne d'une manière étrange l'occasion de développer les plus évidentes d'entre elles ». L'évidence dont il parle est d'ailleurs cette évidence fugitive qu'on n'aperçoit qu'aux heures les plus claires de la vie. Mais ce que nous n'apercevons qu'à de longs intervalles, obscurément et sans que cela monte jusqu'en notre pensée, et sans qu'autre chose nous le révèle qu'une satisfaction inconnue et je ne sais quelle augmentation d'une force générale, il l'aperçoit tous les jours, et parvient à fixer une partie de ce qu'il aperçoit. S'il fallait le caractériser d'un mot, on pourrait dire que c'est un mystique scientifique, encore qu'il ne s'occupe d'une science qu'aux moments et aux endroits où elle est sur le point de se confondre avec la poésie. « Il y a une atmosphère divinatoire », dit-il quelque part ; et il est l'un de ceux qui sortirent le plus

rarement de cette atmosphère précieuse. Il entrevoit sans cesse, aux extrémités du plausible, une foule de choses que rien ne prouve, mais que nous ne pouvons cependant nous empêcher de reconnaître et d'admirer. Il n'y touche qu'en passant; et, avant que vous ayez eu le temps de revenir de votre étonnement, il vous attend déjà, en souriant, sur le cap le plus solitaire de l'autre hémisphère. Il a de ces regards qui relient un moment tous les mondes. Peut-être est-il celui qui a pénétré le plus profondément la nature intime et mystique et l'unité secrète de l'univers. Il a le sens et le tourment très doux de l'unité. « Il ne voit rien isolément », et il est avant tout le docteur émerveillé des relations mystérieuses qu'il y a entre toutes les choses. Il tâtonne sans cesse aux extrémités de ce monde, là où le soleil ne luit que rarement, et, de tous côtés, il soupçonne et effleure d'étranges coïncidences et d'étonnantes analogies, obscures, tremblantes, fugitives et farouches, et qui s'évanouissent avant qu'on ait compris. Mais, il a entrevu un certain nombre de choses qu'on n'aurait jamais soupçonnées s'il n'était pas allé si loin. Il est l'horloge qui a marqué quel-

ques-unes des heures les plus subtiles de l'âme humaine. Il est évident qu'il se trompe plus d'une fois ; mais, malgré les vents de la folie et de l'erreur qui tourbillonnent autour de lui, il est parvenu à se maintenir plus longtemps qu'aucun autre sur les crêtes dangereuses où tout est sur le point de se confondre. Il semble la conscience hésitante de l'unité, mais la plus indécisément complète que nous ayons eue jusqu'ici ; et il est peu d'êtres humains en qui notre univers fut plus spiritualisé et plus divinement humain. Il est pareil au maître serein de Saïs : « Il entend, voit, touche et pense en même temps. Tantôt les étoiles lui semblent des hommes, tantôt les hommes lui semblent des étoiles, les pierres des animaux, les nuages des plantes. Il joue avec les forces et les phénomènes. »

III

Frédéric von Hardenberg, qui prit en littérature le nom de « Novalis », naquit, le 2 mai 1772, en la vieille demeure familiale de Wiedestedt, dans l'ancien comté de Mansfeld, en Saxe. Son père, qui avait été soldat dans sa jeunesse, un honnête et solide Allemand, qui d'ailleurs ne comprit jamais rien au génie de son fils, était directeur des salines saxonnes, emploi considérable à cette époque et qui assurait une très large aisance à toute sa maison. Sa mère, dont on parle trop peu, selon l'usage, bien que ce soient les mères qui créent l'âme des êtres, était probablement une de ces douces et pieuses mères très soumises qui, passant dans la vie sans s'expliquer l'attitude de l'homme, se contentent de se taire et cachent ce qu'elles savent et tout ce qu'elles devinent, sous un pauvre sourire

humilié. Il se peut que Novalis se soit souvenu d'elle en décrivant la simple et tendre femme qui accompagne son héros, Henry d'Ofterdingen, dans son voyage idéal. C'est entre elle et ses trois sœurs que s'écoula, dans ce petit château solitaire, toute son enfance maladive. Il y vécut, au fond des chambres un peu sombres et encombrées des vieilles demeures allemandes, cette vie discrète et silencieuse qui donne à l'être intérieur le temps de se trouver et de s'interroger dès les premières heures. Ensuite, il étudia aux universités d'Iéna, de Leipzig et de Wittenberg, et le voici sur le point de sortir de ces années obscures où l'âme se prépare, sans qu'on en sache rien, pour entrer dans la bande de lumière que son œuvre a tracée sur sa vie, faite des petites choses dont sont faites les vies.

Nous sommes en 1794. Il y a treize ans que Kant a publié la *Critique de la raison pure ;* mais ce n'est guère que depuis quatre ou cinq ans que ce livre se répand en Allemagne et que commence, dans l'enthousiasme et la colère, le règne despotique du philosophe de Kœnigsberg. Dans le même temps que Kant analyse, Fichte reconstruit le monde dans sa *Doctrine des sciences*, tan-

dis que Schelling enseignait déjà, dans sa petite chambre de Leipzig, à quelques disciples, dont était Novalis, l'identité absolue de l'objectif et du subjectif.

Ce n'est point le lieu de rappeler ici, à propos d'une philosophie plutôt littéraire, les grandes querelles de l'âge d'or de la métaphysique allemande. Il suffit que l'on sache que toute la jeunesse de Novalis se passa au centre même de ce vaste incendie de la pensée humaine. Mais jamais il n'entra dans les prisons étroites de la philosophie systématique. Il aima mieux s'imaginer le monde selon les libres élans de son âme que de l'astreindre aux exigences d'une idée première, irrévocable et arbitraire. Il avait du génie, et Kant avait déclaré que le génie n'est pas à sa place dans la science. Des trois grands philosophes qui gouvernaient alors l'intelligence humaine, il est certain que Fichte, le penseur passionné, a laissé les traces les plus profondes en son esprit; et il y songe souvent dans ses écrits. Au reste, il est impossible de savoir exactement l'influence qu'ils eurent sur son âme, car la véritable vie intérieure dépend de petites circonstances qu'on ignore toujours. Gœthe, dans son autobiographie

spirituelle, ne parle d'aucun des grands événements de sa vie, mais consacre de très longues pages à d'humbles jeux de son enfance. L'âme n'écoute jamais, mais entend quelquefois, et si nous remontons aux sources de notre existence nouvelle et définitive, nous y trouvons souvent une parole d'ivrogne, de fille ou de fou à l'endroit même où les plus sages d'entre nos maîtres avaient parlé en vain durant bien des années.

Le philosophe, d'ailleurs, ne s'arrête pas longtemps parmi ses frères. « La philosophie, écrit-il quelque part, repose en ce moment dans ma bibliothèque. Je suis heureux d'avoir traversé ce labyrinthe de la raison pure et d'habiter de nouveau, corps et âme, les contrées rafraîchissantes des sens... La philosophie, on peut l'estimer très haut sans en faire la directrice de sa maison et sans se résigner à ne vivre que d'elle. Les mathématiques seules ne font pas le soldat et le mécanicien, et la philosophie seule ne forme pas un homme. »

Mais nous nous trouvons en même temps dans le grand siècle littéraire de l'Allemagne. Gœthe, qu'il est si difficile de définir, l'homme aux mille aptitudes, l'Argus qui

sourit gravement à toutes les vérités intérieures, allait donner son *Faust* et venait de publier *Wilheim Meister*. Et *Wilheim Meister*, ce livre décevant et inépuisable entre tous, s'attachait à Novalis jusqu'à la mort. Novalis ne l'aimait pas, mais il y revenait sans cesse. Il en fut possédé et ne put plus l'abandonner. Dans le journal des dernières années de sa vie, l'événement le plus important du matin ou du soir, c'est tous les jours l'adoration impatiente et mécontente de *Meister*. Il l'aimait et le détestait à la fois comme on aime et comme on déteste une maîtresse à laquelle une loi mystérieuse et méchante vous attache. Ce fut le livre de sa vie, et l'on peut dire qu'il pesa sur toute son existence. Il lutta vainement contre l'ange de « l'ironie romantique », il le contredisait et il le repoussait ; et l'instant d'après, il retombait dans ses bras, les yeux fermés d'admiration. Il savait cependant les défauts de ce bréviaire de la vie quotidienne. « Il est entièrement moderne et prosaïque, nous dit-il. Le romantique y périt, de même que la poésie de la nature et le merveilleux. Il ne parle que de choses ordinaires. L'athéisme artistique, voilà l'esprit du livre. » Mais « l'ardent et saint

Novalis », comme l'appelle Emerson, ne pouvait, au milieu des plus grandes douleurs de sa vie, oublier un instant ce « *Candide* dirigé contre la poésie » qui, jusqu'aux derniers jours, règnera sur son âme avec le souvenir de sa fiancée morte.

Autour de Gœthe, c'est toute l'Allemagne qui fleurit. On connaît l'histoire de l'école romantique. Pour se représenter le milieu où s'écoula sa vie, il importe seulement de savoir que, fort jeune encore, presque un enfant, Novalis approcha bien souvent le tendre et grand Schiller et n'oublia jamais l'extase où le plongèrent ces heures délicieuses. Il fut l'ami intime des deux Schlegel dont les belles traductions révélèrent Shakespeare à l'Allemagne. Il fut aussi l'ami de l'énorme Jean-Paul, si peu connu en France, Jean-Paul, le Rabelais romantique et mystique des Germains, le plus puissant, le plus désordonné, le plus intarissable, le plus chaotique et le plus doux des monstres littéraires. Puis, vers les derniers jours, c'est Ludwig Tieck, le bon et fidèle Tieck des légendes ingénues et limpides, qui s'approche et qui pieusement va réunir avec Schlegel les œuvres de l'enfant que la mort impatiente a saisi.

Mais la mort est encore au tournant de la route. Novalis a terminé ses études de droit. Il s'est appliqué aussi à la chimie et aux mathématiques. Il vient de Wittenberg et s'installe à Tennsted. Désormais, c'est entre Tennsted, Weissenfels et Grüningue en Thuringe que s'écouleront les quelques années qui lui sont accordées pour accomplir son œuvre. La destinée, qui sait ce qu'il faut faire et tire des quelques hommes qui l'intéressent tout ce qu'il est possible d'en tirer, le fixe dans ces petites villes endormies, familières et patriarcales de l'Allemagne centrale. On voit sans peine les entours. Il y a de grands arbres; des pins surtout, et des montagnes, les *Erzbirge*, les monts qui contiennent des métaux. Le Harz et la grande forêt thuringienne sont proches. La vigne croît sur les bords de la Saale. On travaille aux salines et dans les mines de cuivre. Il y a de vieilles auberges basses, sous les tilleuls, au bord des routes, des tours en ruine sur les rochers; et tout le confus sombre et vert, et malgré tout familial, maisons penchées, chaumes moussus et châteaux un peu noirs de l'Allemagne légendaire. On rentre la moisson en chantant sur les gerbes. On passe le petit pont

sur le ruisseau de la forêt, on revient au village à midi et le soir: et la vie comme partout, sous les étoiles ou le soleil, s'écoule dans l'attente.

En 1796, le poète, qui sait tant de choses, se prépare à vivre définitivement au moment où ses jours sont ironiquement comptés. Il entre dans l'administration des salines saxonnes. Mais quelques mois auparavant, le plus grand événement de sa vie pure et simple avait lieu, par hasard, sans bruit et sans éclat, comme tous les événements qui pénètrent dans l'âme.

Ce fut pendant un voyage en Thuringe où l'accompagnait le brave Just, qui devait devenir son biographe surpris et vague. Je laisse la parole à Ludwig Tieck, dont le récit tremble encore sous la rosée de ce premier amour : « Il était arrivé depuis peu à Cronstadt, quand, dans une maison de campagne voisine, il fit la connaissance de Sophie von Kühn. Le premier regard qu'il jeta sur cette apparition belle et merveilleuse décida de sa vie. Nous pouvons même dire que le sentiment qui maintenant le pénétra et l'inspira fut la substance et l'essence de toute sa vie. Souvent dans le regard et le visage d'un enfant, il y a une

expression que nous sommes obligés d'appeler surhumaine ou céleste, car elle est d'une beauté trop angélique et trop éthérée ; et d'ordinaire, à la vue de visages ainsi purifiés et presque transparents, la crainte nous vient qu'ils ne soient trop fragiles et trop délicatement façonnés pour cette vie ; que c'est la mort ou l'immortalité qui nous regarde si profondément dans ces yeux éclatants ; et trop souvent, un prompt dépérissement transforme en certitude nos tristes pressentiments. Ces visages sont bien plus impressionnants encore lorsque leur première période est heureusement passée et qu'ils viennent s'offrir à nous sur le seuil fleuri de la puberté. Tous ceux qui ont connu cette merveilleuse fiancée de notre ami s'accordent à dire que nulle description ne peut donner une idée de la grâce et de la céleste harmonie dans lesquelles se mouvait ce bel être, de la beauté qui brillait en elle, de la douceur et de la majesté qui l'environnaient. Novalis devenait poète chaque fois qu'il en parlait. Elle venait d'accomplir sa treizième année lorsqu'il la vit pour la première fois. Le printemps et l'été de l'an 1795 furent la fleur de sa vie ; toutes les heures qu'il pou-

vait dérober à ses occupations, il les passait à Grüningue ; et à la fin de cette même année, il obtint des parents de Sophie le consentement désiré. »

Il est probable que le vieux poète n'a vu la petite fiancée qu'à travers l'extase de son ami. Au reste, il importe assez peu en quel vase l'homme verse les illusions de l'amour, et je crois que Tieck s'exagère l'influence que cette rencontre eut sur la vie et la pensée de Novalis. En de tels hommes, la pensée est une plante somptueuse et centrale, qui s'élève à l'abri de toutes les circonstances. Et puis, en général, l'âme suit son chemin, comme un aveugle qui ne se laisse pas distraire par les fleurs de la route. Si elle remarque, en passant, une autre âme, c'est que cette âme marche déjà par les mêmes voies. Et notre être intérieur est presque inébranlable. Toute l'œuvre de Novalis, qui fut écrite avant la rencontre et après la perte de Sophie von Kühn, a l'élasticité heureuse des jours d'ivresse pure et d'amour doux et infini. C'est en lui que l'amour habitait, et son objet ne fut qu'une occasion. Au fond, on ne sait pas. De très grands événements partent bien souvent de la femme, et elle change fréquemment la

direction d'une vie; mais est-ce bien la femme en tant que femme qui a eu l'influence, et n'est-ce pas plutôt une âme qui est intervenue? Il arrive d'ailleurs qu'une vie se transforme sans que l'âme ait bougé. Il se peut cependant que l'âme de la femme ait une action plus prompte que celle de l'homme, ou qu'on la remarque davantage. Quoi qu'il en soit, cette extraordinaire fillette de treize ans, était, comme vous verrez, semblable à toutes les fillettes de son âge. Elle parlait, elle riait, elle lissait ses cheveux, elle mangeait des fruits verts, et elle jouait encore avec des restes de poupées. On a trouvé dans les derniers carnets de Novalis une page de notes ingénues où il admire ses petits gestes et ses petites pensées de pensionnaire, sans se douter que toutes ont fait ces gestes et ont eu ces pensées, depuis l'origine de ce monde. Il marque pieusement qu'elle « aime le potage aux herbes, le bœuf et les haricots, ainsi que la bière et le vin. Elle a peur des souris et des araignées. Elle craint les spectres. Elle redoute le mariage. Elle aime passionnément tout ce qui est convenable, on la bat quelquefois. Elle est irritable et sensible. L'amour de Novalis l'ennuie souvent. Elle

est froide. Elle est bonne ménagère. Un jour, elle a voulu, toute seule, arrêter un voleur. Elle aime entendre des histoires. Elle est extraordinairement dissimulée. » « Les femmes sont plus complètes que nous, ajoute-t-il, plus fières que nous. Elles *reconnaissent* mieux que nous. Leur nature semble être notre art et notre nature leur art. Elles individualisent, nous universalisons... »

La voilà devant nous telle qu'il l'a aimée ; et nous la voyons un instant par ses yeux, une fillette pareille à celles que vous trouverez au fond de toutes les maisons aisées et au parloir de tous les pensionnats. C'est elle qu'il a aimée et qu'il a admirée, et c'est d'elle qu'il est mort. Il avait peut-être raison, et cela n'étonne pas. Sans doute savait-il, sans pouvoir se le dire à lui-même, ce qu'il y avait en elle. Et s'il adorait ses petits gestes insignifiants, c'est qu'il n'ignorait pas qu'un être plus profond devait veiller tranquillement au fond de ses regards qui souriaient avec banalité. On ne sait pas ce que contiennent ces rencontres d'amants. Au surplus, on ne peut juger d'une femme par ce qui reste de ses actes et de ses pensées ou par ce qu'on dit

d'elle. Il faut l'avoir vue et l'avoir approchée pour savoir ce qu'elle est et ce que vaut l'être inconnu qui vit en elle; car la femme, plus que l'homme, est une question d'âme.

Il fut heureux durant tout un printemps, durant tout un été. Mais le malheur attendait en souriant sur le seuil de l'année finissante. La petite Sophie tombe brusquement et gravement malade. Un abcès se déclare dans le foie, et ses pauvres chairs vierges sont livrées au scalpel des médecins. Toute l'année qui suit, Novalis la passe à errer de la maison paternelle, où agonise un de ses frères, au cottage de Grüningue, où se meurt sa jeune fiancée. Enfin, le 19 mars 1797, Sophie von Kühn abandonne le rêve ou la vie. Elle avait quinze ans. Trois semaines après, le frère de Novalis expirait à son tour.

Il ne faut point parler longtemps de la douleur. Tout ce qu'il y a d'extérieur en elle varie selon les jours où nous vivons, et ce qu'elle a d'intérieur ne peut se peser ni se dire. Celle de Novalis, qui fut violente d'abord, se transforma bientôt en une étrange paix attristée et profonde, et le froid grave et stable de la vie véritable

monta du fond de son malheur. Il fut comme un homme ivre qui se réveille, un soir d'hiver, sous les étoiles, au sommet d'une tour. A partir de ce jour, il sourira profondément, et sa fiancée morte commence en lui une vie pure et solennelle. Rien n'est plus noblement triste que cette transformation de la douleur au fond d'une âme, bien que rien ne soit peut-être moins rare. Mais la plupart des âmes sont soumises au silence, et nous sommes entourés d'une foule de beautés muettes et solitaires.

Il vécut ainsi avec cette amante invisible. Je citerai ici une page de son journal intime, une page que j'ai prise au hasard, car elles se ressemblent toutes, et, comme on le remarque fréquemment aux approches de la mort, sa vie devient sereine et monotone :

« 5 *mai.* — Quarante-huit jours après la mort de Sophie. De bonne heure, comme d'habitude, pensé à elle. Après, réflexions sur la critique. Puis, *Meister.* Après le repas, vives discussions politiques. Promenade. En chemin, méditation heureuse et profonde, notamment, sur cette remarque de Gœthe : que si rarement nous connaissons et choisissons le moyen propre à la

fin, que si rarement nous prenons le bon chemin. Il semble que je deviens meilleur et plus profond. Sur le tard, j'ai eu son image très vivante devant moi : de profil, à mon côté, sur le canapé; avec un fichu vert. C'est dans des situations et dans des vêtements caractéristiques que je m'en souviens le plus volontiers. Toute la soirée, pensé à elle très intimement. Dieu, jusqu'ici, m'a conduit charitablement. Il continuera de le faire. »

Et le journal se poursuit ainsi durant trois mois, apportant avec régularité les mêmes souvenirs et les mêmes petits faits : promenades, travail, repas, petites fêtes, visites à la tombe de Sophie, musique sous les tilleuls et soirées sous la lampe. « Le monde me devient de plus en plus étranger et les choses de plus en plus indifférentes », remarque-t-il ; et le lendemain, il se réjouit comme un enfant d'un beau jour de soleil, car la vie, malgré tout, est plus puissante qu'un souvenir. Entre les faits insignifiants, il s'examine et délibère : « J'ai remarqué que c'est ma destinée ici-bas, jamais je je n'atteindrai à rien. Il faut que je me sépare de tout dans sa fleur, et ce n'est qu'à la fin que j'apprendrai à connaître le meil-

leur dans ce que je connais bien. Moi-même aussi... Ce n'est que maintenant que j'apprends à me connaître et à jouir de moi-même. Et c'est pourquoi il faut que je m'en aille. »

Il parle souvent d'une résolution bien arrêtée. Il se demande quel vide ferait sa mort dans sa famille, et reconnaît qu'aucun être n'est indispensable. Lorsqu'il est avec ses amis, on parle plus d'une fois du suicide. L'idée de mettre fin à ses jours a-t-elle flotté dans son esprit? Il ne l'a pas dit. Les notes à peu près quotidiennes continuent jusqu'au cent dixième jour après la mort de Sophie; puis, tout à coup, au tournant d'une page, brille le nom d'une autre femme.

Novalis, en 1798, était allé à Freyberg pour y étudier la minéralogie sous l'illustre Werner. Il y rencontre une jeune fille, Julie von Charpentier, et de nouvelles fiançailles sont célébrées peu de temps après.

Ici, tous les biographes s'effarouchent. Le bon Tieck balbutie des excuses, et le vieux Just passe rapidement sans oser regarder. Carlyle lui-même, encore qu'accoutumé aux mouvements imprévus des

héros véritables, s'embarrasse un moment et sépare la constance active de la constance passive, qui est, dit-il, une vertu très inférieure, un accident plutôt qu'une vertu, et, en tout cas, extrêmement rare en ce monde. « Sa Sophie, ajoute-t-il, pouvait être pour lui une sainte présence, mélancolique et invisiblement douce ; une présence à adorer dans le plus secret tabernacle de la mémoire ; mais une adoration de ce genre n'est pas la seule affaire de l'homme, et il ne faut pas que nous blâmions Novalis d'avoir séché ses larmes et d'avoir une fois de plus jeté un regard d'espérance sur cette terre qui est toujours ce qu'elle était : le plus étrange mélange de lumière et de mystère, de joie et de douleur. La vie appartient aux vivants et celui qui vit doit être prêt à subir les viscissitudes. » Je ne crois pas qu'il faille tant d'explications, et j'aimerais moins Novalis s'il n'avait pas aimé deux fois. Il faut vivre naïvement, et les morts ont sur nous d'autres droits.

Maintenant, les jours heureux semblaient revenus, plus beaux et plus sûrs qu'autrefois. Il avait obtenu un emploi important en Thuringe, sa vie s'élargissait, et sa seconde fiancée l'attendait en souriant dans

la douce impatience des noces. Jamais il n'avait senti plus près de lui la présence tiède et puissante du bonheur. Il faut se méfier, comme de la mort, de cette sensation de plénitude, de force, d'espérance et de joie. C'est la réaction instinctive et suprême de la vie, qui sait tout, contre le malheur, qui s'approche et qui débarquera demain. Quand nous sentons trop vivement notre bonheur, c'est qu'il nous frappe en passant sur l'épaule, pour nous faire ses adieux. Brusquement, durant l'été de l'année 1801, au moment où toutes ses joies étaient sur le point de se réaliser, la mort inattendue d'un de ses frères le trouble si profondément, qu'un vaisseau se rompt dans sa poitrine ; il rend le sang en abondance. On le transporte à Dresde, puis à Weissenfels, où il se traîne quelque temps encore au milieu des grands espoirs et des grands projets des phtisiques, et meurt le 25 mars 1801. Il n'avait pas accompli sa vingt-neuvième année.

IV

Je passerai rapidemnt en revue, pour terminer cette étude, les œuvres de Novalis, qui dans l'édition originale, accompagnent les fragments traduits ici : *Henry d'Ofterdingen* qui se trouve en tête du recueil de Tieck et Schlegel, fut écrit en Thuringe, dans les solitudes de la « prairie d'or », au pied des Kyfhaüserbirge. C'était en 1800, et Novalis, à deux pas de la mort et fiancé une seconde fois, plein d'espoir, de projets et d'ardeur, souriait à l'existence avec une joie et une confiance qu'il n'avait jamais eues jusqu'alors. *Henry d'Ofterdingen* devait être dans sa pensée, l'épreuve positive de l'image dont ce *Wilheim Meister*, qui avait pesé sur tóute sa jeunesse, n'avait donné que les négations et les ombres. Il voulait une sorte « d'apothéose de la poésie ». Comme une traduction complète

de ce roman doit paraître sous peu, je me dispenserai de l'analyser ici. Cette œuvre qu'il n'eut pas le temps d'achever est l'effort le plus continu et le plus considérable de notre auteur; mais on n'y trouvera pas l'audace étonnante et heureuse des *Fragments*. L'artiste dans *Ofterdingen* lutte contre le penseur et leurs forces se détruisent par moments dans cette lutte. C'est une œuvre monochrome, claire, froide, belle et noble. Mais la pure essence du génie de Novalis y paraît moins qu'ailleurs. Il y règne cependant, d'un bout à l'autre, cette merveilleuse clarté cristalline qui lui est propre et qui se manifeste spécialement dans ce livre, qu'on dirait écrit par un ange descendu d'un paradis de neiges et de glaces.

Nous avons ensuite les *Hymnes à la Nuit*. C'est une brève série de poèmes en prose et en vers écrits peu de temps après la mort de sa fiancée. Novalis regardait ces poèmes comme la partie la plus parfaite de son œuvre. « Ils sont, dit Carlyle, d'un caractère étrange, voilé et presque énigmatique. Cependant, examinés plus profondément, ils ne sont nullement dénués de véritable valeur poétique. Il y a là une

étendue, une immensité d'idée; une solennité tranquille règne en eux, une solitude qui est presque celle de quelque monde éteint. Çà et là aussi un rayon de lumière nous visite dans la profondeur vide; et nous jetons un regard clair et émerveillé sur les secrets de cette âme mystérieuse... Voici l'un de ces poèmes :

« Le matin reviendra-t-il toujours? et l'effort de la terre ne finira-t-il pas? L'activité mauvaise dévore le souffle céleste de la nuit. L'offrande secrète de l'amour ne brûlera-t-elle jamais éternellement? Le temps fut mesuré à la lumière, mais le règne de la nuit ne connaît ni le temps ni l'espace. Eternelle est la durée du sommeil. Sommeil sacré! ne rends pas trop rarement heureux ceux qui sont voués à la nuit en ces travaux terrestres! Les fous seuls te méconnaissent et ne connaissent d'autre sommeil que l'ombre que tu répands miséricordieusement sur nous en ce crépuscule de la nuit véritable. Ils ne te sentent pas dans le flot doré des raisins, dans l'huile merveilleuse de l'amande et dans la sève fauve du pavot. Ils ne savent pas que c'est toi qui enveloppes le tendre sein de la Vierge et fais un paradis de son giron. Ils

ne soupçonnent pas que du fond des légendes tu t'avances en entr'ouvrant le ciel, et que tu portes la clef du séjour des heureux ; messager silencieux de secrets infinis. »

Novalis est encore l'auteur d'une série d'*Hymnes spirituelles* destinées à être chantées dans les églises, et de quelques autres poèmes que je ne mentionne ici que pour être complet. Ces *Hymnes spirituelles* ont l'harmonie claire et douce, la pureté et l'étrange transparence qui caractérisent le génie du poète, mais il n'y faudrait pas chercher ce qu'il appelait lui-même « le noyau de son âme ».

Nous rencontrons ensuite, dans le recueil de Tieck, *Les disciples à Saïs*, l'admirable roman physique ou plutôt métaphysique dont on trouvera plus loin la traduction complète. Il est peu d'œuvres plus mystérieuses, plus sereines et plus belles. On dirait qu'il a gravi je ne sais quelle montagne intérieure que lui seul a connue; et que du haut de ces cimes silencieuses il a vu à ses pieds la nature, les systèmes, les hypothèses et les pensées des hommes. Il ne résume pas, il purifie; il ne juge pas, il domine sans rien dire. En ces grands dia-

logues profonds et solennels, entremêlés d'allusions symboliques qui vont parfois bien au delà de la pensée possible, il a fixé le souvenir de l'un des instants les plus lucides de l'âme humaine. Il suffit que le lecteur soit averti qu'il s'agit ici d'un de ces livres rares, où chacun, selon ses mérites, trouve sa récompense. L'œuvre est malheureusement, inachevée. L'auteur avait, dès le début, franchi le cercle étroit des forces ordinaires et il a pu, plus longtemps qu'aucun autre, s'écarter de ce cercle. Mais un soir, il lui a bien fallu s'arrêter à son tour avant d'avoir pu dire ce qu'il voyait encore; car il y a un abîme entre ce qu'on peut dire et ce que l'on découvre. On a trouvé, plus tard, dans ses papiers divers, les notes que voici, et qui semblent se rapporter à quelque projet d'achèvement de son roman interrompu par la crainte ou la mort. Quoi qu'il en soit, je les transcris ici :

« Transformation du temple de Saïs. Apparition d'Isis. Mort du maître. Rêve dans le temple. Atelier d'Archæus. Arrivée des dieux Grecs. Initiation aux mystères. Statue de Memnón. Voyage aux pyramides. L'enfant et son précurseur. Le Messie de la nature. Nouveau testament et nouvelle

nature. Jérusalem nouvelle. Cosmogonie des anciens. Divinités indoues. »

Mais laissons maintenant les fragments de cette œuvre mystérieuse que la nuit semble ronger de deux côtés, pour arriver à d'autres fragments plus mutilés encore, car toute l'œuvre de ce poète malheureux est un monument idéal dont la fatalité a fait des ruines merveilleuses avant qu'il fût construit. On a dit de Novalis, à propos de ces *Fragments*, qu'il était un Pascal allemand, et le mot, à certains égards, peut paraître assez juste. Certes, il n'a pas la force claire et profonde, la puissance ramassée et les bonds prodigieux du grand fauve des *Pensées ;* c'est un Pascal un peu somnambule et qui n'entre que très rarement dans la région des certitudes où se complaît son frère. Mais il y a bien des choses qui sont aussi belles que les certitudes. Pascal n'avait pas connu Bœhme, Lavater, Eckartshausen, Zinzendorf, Yung Stilling ; et le grand Bœhme, notamment, ne lâche plus jamais les proies heureuses qu'il a saisies. Novalis règne au pays des hypothèses et des incertitudes, et la puissance de l'homme devient bien hésitante en ces contrées. Il n'a pas de but comme Pascal ; il tourne en cercle,

les yeux bandés, dans le désert; mais il faut reconnaître que son cercle est immense. Il voulait faire une sorte d'œuvre encyclopédique « où les expériences et les idées nées des sciences les plus diverses se seraient mutuellement éclairées, soutenues et vérifiées », nous dit-il. Il n'eût, probablement, jamais pu achever cette œuvre, mais les ruines éparses en sont belles et étranges.

Une grande partie de ces *Fragments* avaient été réunis par Schlegel et par Tieck dans le volume qui contient les autres œuvres du poète. En 1846, Ludwig Tieck, aidé d'Edouard von Bülow publia une nouvelle série de *Fragments* qui n'épuisa pas encore l'énorme amas de notes qu'avait laissé l'auteur des *Disciples à Saïs*. J'ai fait, à mon tour, un choix dans ce choix. Novalis rencontre dans son œuvre la plupart des sciences humaines. J'ai écarté d'abord un certain nombre de considérations politiques qui aujourd'hui n'offrent plus d'intérêt. J'ai écarté aussi tout ce que les progrès de la physique et de la chimie eussent fait paraître suranné ou erroné. J'ai agi de même à l'égard de certaines questions historiques ou religieuses qui se rapportaient presque exclusivement à la situation de

l'Allemagne à l'époque où écrivait l'auteur. Pour le reste, le choix fut plus difficile et plus arbitraire; mais il fallait se borner pour le moment. D'ailleurs, il est possible qu'un second volume vienne compléter cette œuvre. Je puis affirmer cependant, que parmi ces pensées, j'ai recueilli toutes celles qui étaient imprégnées de la véritable et pure essence du génie de Novalis, quelque répugnance qu'elles montrassent souvent à livrer leur secret. Je termine en priant qu'on pardonne d'inévitables erreurs. Il n'est pas facile de traduire en français un auteur obscur et qui semble parfois ne parler qu'à voix basse. Notre langue est une interprète minutieuse et sévère, qui, avant de consentir à exprimer quelque chose, exige des explications qu'il est souvent bien dangereux de lui donner.

LES DISCIPLES A SAÏS



I

Le disciple.

Les hommes marchent par des chemins divers. Qui les suit et les compare verra naître d'étranges figures; figures qui semblent appartenir à cette grande écriture chiffrée qu'on rencontre partout : sur les ailes, sur la coque des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans les formes des rocs, sur les eaux congelées, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les clartés du ciel, sur les disques de verre et de poix lorsqu'on les frotte et lorsqu'on les attouche: dans les limailles qui entourent l'aimant, et dans les étranges conjonctures du hasard... On y pressent la clef de cette écriture singulière et sa grammaire; mais ce pressentiment ne veut pas se fixer dans une forme et semble se refuser à devenir la clef suprême. On dirait que quelque *alcahest* est répandu sur les sens des hommes.

Ce n'est que par moments que leurs peines et leurs désirs paraissent prendre corps. Ainsi naissent leurs pressentiments; mais peu après, tout flotte de nouveau, comme autrefois, devant leurs yeux.

J'entendis dire de loin que l'inintelligibilité n'était que le résultat de l'Inintelligence; que celle-ci cherchait ce qu'elle avait déjà, et, ainsi, ne pouvait rien trouver par-delà. On ne comprenait pas la parole, parce que la parole ne se comprenait pas, ne voulait pas se comprendre elle-même. Le Sanscrit véritable parlait pour le plaisir de parler, parce que la parole était sa joie et son essence.

Peu de temps après un autre dit : L'Ecriture sainte n'a pas besoin d'explications. Celui qui énonce la Vérité est plein de la vie éternelle, et ce qu'il écrit nous paraît prodigieusement relié à d'authentiques mystères, car c'est un accord de la symphonie de l'Univers.

Assurément la voix parlait de notre Maître, car il s'entend à réunir les traits qui sont épars de tous côtés. Une clarté singulière s'allume en son regard, quand les Runes sublimes sont ouvertes devant nous et qu'il épie en nos yeux le lever de l'étoile qui doit nous rendre visible et intelligible la Figure. S'il nous voit tristes, et que la nuit ne cède pas, il nous console, et promet au voyant assidu et fidèle une fortune meilleure. Souvent il nous a dit comment, en son enfance, le désir d'exercer ses sens, de les occuper et de les satisfaire ne lui laissait aucun repos. Il contemplait les étoiles, et sur le sable, il imitait leur position

et leur cours. Il regardait sans cesse dans l'océan de l'air; et ne se lassait point d'admirer sa clarté, ses mouvements, ses nuages, ses lumières. Il rassemblait des pierres, des fleurs, des insectes de toute espèce, et les plaçait de mille façons diverses, en lignes devant lui. Il examinait les hommes et les animaux. Il s'asseyait au bord de la mer et y cherchait des coquillages. Il écoutait attentivement son cœur et ses pensées. Il ne savait où son désir le poussait. Lorsqu'il fut plus âgé, il erra par le monde, visita d'autres terres, d'autres mers, d'autres cieux. Il vit des rocs nouveaux, des plantes inconnues, des animaux, des hommes. Il descendit en des cavernes et sut de quelles stratifications variées était formé l'édifice de l'Univers. Il façonna l'argile en étranges figures de rochers. Peu à peu, il rencontra partout des objets qu'il connaissait déjà, mais ils étaient étrangement mêlés et appariés, et ainsi, bien souvent, d'extraordinaires choses s'ordonnaient d'elles-mêmes en lui. Il remarqua bientôt les combinaisons qui unissaient toutes choses, les conjonctures, les coïncidences. Il ne tarda pas à ne plus rien voir isolément. En grandes images variées se pressaient les perceptions de ses sens. Il entendait, voyait, touchait et pensait en même temps. Il aimait à réunir des étrangers. Tantôt les étoiles lui semblaient des hommes, tantôt les hommes des étoiles, les pierres des animaux, les nuages des plantes. Il jouait avec les forces et les phénomènes. Il savait où et comment ceci et cela pouvait se trouver et apparaître et cherchait ainsi sur les cordes, des sons et des chants qui ne fussent qu'à lui seul.

Il ne nous apprend pas ce qu'il lui advint depuis lors. Il nous dit que nous-mêmes, guidés par notre désir et par lui, nous découvrirons ce qui lui est arrivé. Plusieurs d'entre nous l'ont quitté. Ils retournèrent vers leurs parents et apprirent des métiers. Quelques-uns furent envoyés par lui au dehors; mais nous ne savons où. Il les avait choisis. Parmi eux, les uns étaient là depuis peu de temps; les autres avaient fait un plus long séjour. L'un d'eux était encore un enfant; il était à peine arrivé que le Maître voulut lui livrer l'enseignement. Il avait de grands yeux sombres à fond d'azur; sa peau brillait comme les lys, et ses cheveux comme de légers nuages lorsque descend le soir. Sa voix nous entrait dans le cœur. Volontiers, nous lui eussions donné nos fleurs, nos pierres, nos plumes, et tout ce que nous possédions. Il souriait avec une gravité infinie, et nous étions étrangement heureux à ses côtés. Un jour, il reviendra, dit notre maître, et demeurera parmi nous. Alors l'enseignement prendra fin. Il envoya avec lui un autre disciple, à cause de qui, souvent, nous fûmes affligés. Toujours, il semblait triste. Il fut ici durant bien des années; rien ne lui réussissait. Il avait peine à trouver quelque chose, lorsque nous cherchions des cristaux ou des fleurs. Il avait peine aussi à voir au loin et ne parvenait pas à disposer avec art les lignes variées. Il brisait tout ce qu'il touchait. Et cependant nul n'avait une telle ardeur, une telle joie à voir et à entendre. Un jour, — c'était avant que l'enfant fût entré dans notre cercle — il devint tout à coup adroit et joyeux. Triste, il s'en

était allé, il ne revenait pas; et la nuit s'avançait. Nous étions fort inquiets. Soudain, au lever de l'aurore, nous entendîmes sa voix en un bosquet voisin. Il chantait un chant joyeux et sublime. Nous étions étonnés. Le Maître jeta du côté de l'aurore un regard comme je n'en verrai jamais plus. Le chanteur fut bientôt parmi nous, et, une béatitude indicible peinte sur le visage, nous apportait une humble petite pierre d'une forme singulière. Le Maître la prit dans sa main, embrassa longuement son disciple, puis il nous regarda, les yeux mouillés de larmes, et mit cette petite pierre à un endroit vacant parmi les autres pierres, là tout juste, où, comme des rayons, plusieurs lignes se rencontraient.

Je n'oublierai jamais ce moment. Il nous sembla que nous avions eu, en passant, dans nos âmes, un clair pressentiment de ce merveilleux Univers.

Moi aussi, je suis moins habile que les autres; et l'on eût dit que les trésors de la nature ne se découvraient pas volontiers à mes yeux. Cependant, le Maître m'aime bien, et il me laisse à mes pensées, lorsque les autres sortent à la recherche. Je n'ai jamais éprouvé ce qu'éprouva le Maître. Tout me ramène en moi-même. J'ai compris ce qu'a dit un jour la seconde voix. Je suis heureux de contempler les choses et les figures merveilleuses des salles, mais il me semble qu'elles ne sont que des images, des voiles, des ornements rassemblés autour d'une image divine; et celle-ci occupe sans cesse mes pensées. Je ne la cherche pas, mais je cherche souvent en elles. On dirait

qu'elles vont me montrer le chemin, où, profondément endormie, m'attend la vierge que mon esprit désire.

Le Maître ne m'en a jamais parlé, et je ne peux rien lui avouer; il me semble que c'est un inviolable secret. J'eusse voulu interroger cet enfant mystérieux; je trouvais je ne sais quel air fraternel en ses traits, et tout, à ses côtés, me semblait devenir intérieurement plus clair. Certes, s'il était demeuré plus longtemps, j'eusse éprouvé plus de choses en moi-même. Et peut-être aussi qu'à la fin, mon cœur se fût ouvert et ma langue se fût déliée. J'eusse voulu m'en aller avec lui. Il n'en fut pas ainsi. J'ignore combien de temps encore il faut que je demeure ici. Je crois qu'il m'y faudra rester toujours. J'ose à grand'peine me l'avouer; mais cette pensée m'oppresse trop intimement : je crois qu'un jour je trouverai ici ce qui m'émeut sans cesse; toujours elle est là. Lorsque je marche ici, dans cet espoir, tout m'apparaît sous une forme plus haute et dans un ordre nouveau; et tout indique une même patrie. Chaque objet me semble alors si connu et si cher! Et ce qui, naguère, me paraissait singulier et étrange me devient tout à coup familier.

Cette étrangeté même m'est étrange, et c'est pourquoi cette réunion m'attira et me repoussa toujours en même temps. Je ne puis comprendre le Maître. Il m'est si incompréhensiblement cher! Je le sais, il me comprend, il n'a jamais parlé contre mon sentiment ou contre mon désir. Bien plus, il veut que nous suivions notre propre chemin, car chaque chemin nouveau passe par

des terres nouvelles et nous ramène enfin à ces demeures, à cette patrie sacrée. Or, je veux, moi aussi, décrire ma Figure, et si aucun mortel, selon l'inscription qui est là, ne soulève le voile, il faut que nous tâchions à nous rendre immortels. Celui qui ne veut pas le soulever, n'est pas un véritable disciple à Saïs.

II

La Nature

De longs jours s'écoulèrent peut-être avant que les hommes songeassent à désigner d'un nom général les multiples objets offerts à leurs sens et à se mettre en face de ces objets. C'est par l'exercice que les développements se produisent; et en tout développement ont lieu des séparations, des décompositions, que l'on peut justement comparer à *la dispersion* de la lumière. Ainsi, ce n'est que graduellement aussi que notre intérieur s'est divisé en forces si nombreuses, et par l'exercice continuel, ces divisions augmenteront encore. Peut-être n'est-ce qu'une maladive aptitude des hommes derniers venus, qui leur fait perdre la faculté de remêler les couleurs internes de leur esprit et de rétablir à volonté le primitif et simple état naturel, ou de produire entre elles des combinaisons nouvelles et diverses. Plus elles sont unies, ces forces de

l'esprit, avec d'autant plus d'unité, d'autant plus complètement et plus personnellement entrent en elles chaque corps et chaque phénomème; car à la nature du sens correspond la nature de l'impression. Et c'est pourquoi, aux hommes primitifs tout devait sembler humain, connu et aimable. La moindre particularité devait devenir visible à leurs yeux; chacune de leurs expressions était un véritable trait de nature, et leurs représentations devaient être d'accord avec le monde qui les entourait et donner une expression fidèle de celui-ci. Nous pouvons donc considérer l'idée que nos ancêtres se sont faite des choses de l'univers, comme une production nécessaire, comme une empreinte de l'état primitif de la Nature terrestre. Nous pouvons leur demander surtout, à eux qui furent les instruments les plus aptes à observer l'univers, quelle était la relation capitale de cet univers, quels étaient ses rapports primitifs avec ses habitants et ceux de ces habitants avec lui. Nous voyons que ce sont précisément les questions les plus hautes qui d'abord occupent leur attention et qu'ils cherchent la clef de ce merveilleux édifice, tantôt dans la masse des choses réelles, tantôt dans l'objet imaginaire d'un sens inconnu.

Il est remarquable que le pressentiment général de cet objet se trouve dans les liquides, les fluides et les corps sans formes. La lenteur et l'impotence des corps fermes pourrait bien, significativement, faire naître la croyance à leur dépendance et à leur infériorité. Assez tôt, un

être pensif se heurta à la difficulté d'expliquer les formes nées de ces océans et de ces forces informes. Il chercha à expliquer les choses par une sorte de réunion en imaginant d'abord un corpuscule formé et ferme qu'il conçut infiniment petit; il crut pouvoir construire l'édifice monstrueux à l'aide de cette mer de poussière, mais non sans l'aide d'êtres intelligents et de forces attractives ou répulsives. Plus tôt encore, on trouve, à la place d'explications scientifiques, des légendes et des poèmes pleins de remarquables images. Les hommes, les dieux et les animaux travaillent en commun, et l'on entend décrire, de la façon la plus naturelle, la naissance de l'univers. Du moins, on y acquiert la certitude de son origine accidentelle et mécanique et cette représentation est significative aux yeux même de ceux qui méprisent les conceptions déréglées de l'imagination.

L'idée de traiter l'histoire de l'univers comme l'histoire de l'homme; de ne trouver jamais que des relations et des événements humains, est une idée répandue partout et qui, dans les temps les plus divers, revient sans cesse sous de nouvelles images. Il semble que toujours elle ait eu plus que toute autre une influence merveilleuse et une force de persuasion très grande. Le caractère accidentel de la nature semble aussi se lier de lui-même à l'idée de la personnalité humaine et c'est ainsi qu'on le comprit plus aisément. C'est bien pour cela que la poésie fut l'instrument favori de l'ami de la nature; et c'est dans les poèmes que l'esprit de celle-ci apparut

le plus clairement. Lorsqu'on lit ou qu'on écoute un poème véritable, on sent s'émouvoir une intelligence intime de la nature, et l'on flotte, comme le corps céleste de celle-ci, à la fois en elle et au dessus d'elle. Les savants et les poètes ont toujours eu l'air d'appartenir au même peuple; ils parlaient la même langue. Ce que les uns rassemblaient en un tout, et établissaient en masses vastes et ordonnées, les autres l'ont élaboré pour la nourriture et les besoins quotidiens, et ont divisé et transformé cette nature illimitée en éléments variés, agréables et mesurés. Tandis que les uns s'intéressaient surtout aux choses fluides et fugitives, les autres cherchaient, à coups de hache et de pioche, à découvrir la structure intérieure et les rapports des diverses parties. La Nature amie périt entre leurs mains et ne laissa que des restes palpitants ou morts, tandis que chez le poète, comme si elle eût été animée par un vin généreux, elle faisait entendre les sons les plus sereins et les plus divins. Elevée au dessus de la vie quotidienne, elle montait jusqu'au ciel, elle dansait et prophétisait, accueillait tous les hôtes et prodiguait ses trésors avec joie. Elle connut ainsi, avec le poète, des heures divines, et n'appela le savant qu'aux moments où elle était malade et où sa conscience la troublait. Elle répondit alors à toutes ses questions et respecta l'homme grave et sévère. Celui qui veut bien connaître son âme doit la chercher en compagnie du poète, c'est là qu'elle est ouverte et que son cœur merveilleux se répand. Mais celui qui ne l'aime pas du fond

du cœur, qui ne l'admire et ne la cherche qu'en ses détails, doit visiter soigneusement ses hôpitaux et ses ossuaires.

Nous nous trouvons avec la Nature en des relations aussi incroyablement diverses qu'avec les hommes; et de même qu'à l'enfant elle se montre puérile, et se penche gracieusement sur son cœur puéril, elle est divine avec les dieux et correspond à leur intelligence supérieure. On ne peut dire qu'il y a une Nature, sans dire une chose surabondante, et tout effort vers la vérité lorsqu'on parle de la Nature éloigne de plus en plus du naturel. On a déjà gagné beaucoup lorsque l'effort pour comprendre entièrement la Nature s'ennoblit en désir, en un désir tendre et discret, qui plait à l'être étrange et froid, qui peut compter alors sur une amitié bien fidèle. C'est en nous-mêmes un instinct mystérieux qui se répand d'un point central infiniment profond. Et lorsque nous entoure la merveilleuse Nature perceptible à nos sens et celle que nos sens n'atteignent pas, il nous semble que cet instinct est une attraction de la Nature, une expression de notre sympathie pour elle. Mais l'un cherche encore une patrie derrière ces formes bleuâtres et lointaines; une amante de sa jeunesse, des parents et des frères, de vieux amis, et un passé très cher. Un autre croit qu'un avenir plein de vie se cache derrière ces choses, et tend vers un monde nouveau ses deux mains qui désirent. Bien peu s'arrêtent tranquillement au milieu des beautés qui les entourent, et se contentent de les saisir dans leur intégrité et dans leurs relations.

Bien peu n'oublient point, s'arrêtant aux détails, les chaînes étincelantes, qui relient les parties avec ordre et qui forment le lustre sacré. Bien peu sentent leur âme s'éveiller à la contemplation de ce vivant trésor qui flotte sur les abîmes de la nuit.

Ainsi diffèrent les vues de la Nature. Tandis que pour les uns son expérience n'est qu'une fête ou un banquet, là-bas elle se transforme en religion très attentive et elle donne à une vie entière sa direction, son attitude et sa signification. Déjà chez les peuples enfants il y avait de ces âmes graves, pour lesquelles la Nature était le visage d'une divinité, tandis que des cœurs plus légers ne s'en inquiétaient qu'en leurs fêtes. L'air leur était un breuvage enivrant, les étoiles étaient les flambeaux de leurs danses nocturnes; les plantes et les animaux n'étaient pas autre chose que des aliments précieux; et la Nature ne leur paraissait pas un temple calme et merveilleux mais une cuisine et un cellier joyeux. Il y avait aussi des âmes méditatives qui ne remarquaient dans la Nature actuelle que des dispositions, des aptitudes grandioses mais devenues sauvages et qui s'occupaient jour et nuit à créer des modèles d'une Nature plus noble. Ils se partagèrent l'immense travail. Les uns cherchèrent à réveiller les sons qui s'étaient tus et qui s'étaient perdus dans l'air et les forêts. Les autres déposèrent dans l'airain et la pierre le pressentiment et l'idée qu'ils avaient de races plus parfaites, reconstruisirent des rochers plus sublimes afin d'en faire des demeures, ra-

menèrent au jour les trésors cachés de la terre, domptèrent les torrents effrénés, peuplèrent la mer inhospitalière, rapportèrent dans les zones désertes les animaux et les plantes de jadis, arrêtèrent l'envahissement des forêts, cultivèrent les plantes et les fleurs supérieures, ouvrirent la terre à l'attouchement vivifiant de l'air générateur et de la lumière qui enflamme, enseignèrent aux couleurs à se mêler et à s'ordonner en images qui charment, apprirent aux bois et aux prairies, aux fontaines et aux rocs à redevenir des jardins harmonieux, insufflèrent aux membres vivants des tons mélodieux pour les développer et les faire se mouvoir en sereins balancements, adoptèrent les animaux pauvres et abandonnés qui se prêtaient aux mœurs des hommes, et purgèrent les forêts des monstres dangereux, avortements d'une fantaisie dégénérée.

Bientôt, la Nature rapprit des mœurs amicales. Elle se fit plus douce et plus réparatrice, et devint favorable aux désirs de l'homme. Peu à peu son cœur redevint humain, ses fantaisies se montrèrent plus sereines, son commerce se prouva plus facile. Elle répondit volontiers à l'interrogateur qui l'aimait, et c'est ainsi que graduellement paraît revenir l'âge d'or, où elle était une amie, une consolatrice, une prêtresse et une thaumaturge pour les humains, lorsqu'elle habitait parmi eux et que des relations célestes faisaient des hommes des êtres immortels. C'est alors que les étoiles, de nouveau, visiteront la terre contre laquelle elles s'étaient irritées en ces jours de

ténèbres. C'est alors que le soleil déposera son sceptre sévère, qu'il redeviendra étoile au milieu des étoiles et que toutes les races de l'univers se réuniront après une longue séparation. Alors se rencontreront les vieilles familles orphelines, et chaque jour verra de nouvelles salutations et de nouveaux embrassements. Alors, les anciens habitants de la terre reviendront l'habiter; sur cette colline s'élève une cendre qui vient de s'éclairer, partout se dressent les flammes de la vie, d'anciennes demeures sont rebâties, des temps anciens sont renouvelés, et l'histoire devient le rêve d'un présent sans limites.

Que celui qui appartient à cette race et qui a cette foi, que celui qui veut participer à ce défrichement de la Nature, fréquente l'atelier de l'artiste, qu'il écoute la poésie insoupçonnée qui filtre à travers toutes choses, qu'il ne se lasse jamais de contempler la nature et d'avoir commerce avec elle, qu'il suive partout ses indications, qu'il ne s'épargne point, alors qu'elle lui fait signe, une marche pénible, quand même il lui faudrait passer des marécages; il trouvera sûrement d'indicibles trésors, la petite lampe du mineur attend déjà à l'horizon, et qui sait les célestes secrets auxquels l'initiera une habitante merveilleuse des royaumes souterrains?

Mais nul, certes, ne s'éloigne du but plus que celui qui s'imagine qu'il connaît déjà le singulier royaume, et qu'il peut en quelques mots sonder sa constitution et trouver partout le bon chemin. L'intuition ne naîtra pas spontanément en celui

qui s'est isolé et qui a fait une île de lui-même; et les efforts sont nécessaires. Ceci ne peut arriver qu'aux enfants, ou aux hommes semblables aux enfants, qui ne savent ce qu'ils font. Un long et infatigable commerce, une libre et sage contemplation, l'attention portée aux moindres signes et aux moindres indices, une vie interne de poète, des sens exercés, une âme pieuse et simple, voilà les choses essentiellement requises du véritable amant de la Nature, et sans lesquelles nul ne verra prospérer son désir. Il ne semble pas sage de vouloir pénétrer et comprendre un monde humain, sans avoir développé en soi une parfaite humanité. Il ne faut pas qu'un seul sens sommeille, et si tous ne sont pas également éveillés il importe que tous soient excités et qu'aucun d'eux ne demeure opprimé ou ne soit énervé. De même que nous voyons un peintre futur en l'enfant qui couvre de dessins les murailles et le sable, et qui lie la couleur aux contours, de même on aperçoit le philosophe futur en celui qui sans trêve poursuit les choses naturelles, les interroge, prend garde à tout, compare entre eux les objets remarquables et est heureux lorsqu'il est devenu maître et possesseur d'une science, d'une puissance et d'un phénomène nouveaux.

Maintenant, il semble à quelques-uns que ce n'est pas la peine de suivre les subdivisions infinies de la nature; et que d'ailleurs c'est une entreprise dangereuse sans fruit et sans issue. On ne découvrira jamais le grain le plus petit des corps fermes, ni la fibre la plus tenue, attendu que toute grandeur se résoud, soit en avant,

soit en arrière, dans l'infini. Il en est de même des espèces des corps et des forces. Ici aussi on aboutit à de nouvelles espèces, à de nouvelles combinaisons, à de nouvelles apparences, jusqu'à l'infini. Elles ne semblent s'arrêter que lorsque notre zèle se ralentit; et l'on dépense ainsi, en contemplations inutiles et en énumérations fastidieuses, un temps très précieux; et cela devient, à la fin, un délire véritable et un réel vertige devant l'abîme épouvantable. Car, si loin que nous allions, la nature demeure l'effrayant moulin de la mort. Partout il n'y a que révolutions monstrueuses, inexplicables tourbillons. C'est le royaume des dévorateurs et de la tyrannie la plus insensée. C'est une immensité surchargée de malheurs. Les rares points lumineux ne servent qu'à révéler une nuit plus terrible, et des épouvantements de tous genres doivent paralyser l'observateur. La mort, comme un sauveur, se tient aux côtés de la pauvre humanité, car sans la mort l'homme le plus fou serait le plus heureux. Déjà cet effort à sonder ce gigantesque mécanisme est un pas dans l'abîme, et le commencement du vertige qui ne tardera pas à saisir complètement le misérable, et l'entraînera avec lui au fond d'une nuit abominable. C'est ici qu'est le piège ingénieux, tendu à la raison humaine que partout la nature cherche à anéantir comme son plus grand ennemi. Rendons grâce à l'ignorance et à l'innocence puériles des hommes; elles leur ont caché les dangers effrayants qui, comme des nuées menaçantes, entouraient leurs paisibles demeures et à chaque instant

étaient prêts à se précipiter sur eux. Seule la désunion intestine des forces de la Nature a conservé les hommes jusqu'ici, mais le grand jour ne peut tarder de venir, où tous les hommes, dans une immense résolution générale, s'arracheront à cette situation misérable, s'évaderont de cette prison terrible, et par une renonciation volontaire à leur séjour terrestre, libéreront à jamais leur race de la douleur et chercheront refuge en un monde meilleur, auprès de leurs ancêtres. C'est ainsi qu'ils finiront dignes d'eux-mêmes, qu'ils préviendront leur anéantissement fatal et violent et qu'ils éviteront de descendre au rang des animaux par les ravages graduels de la folie dans les organes de la pensée. Les relations avec les forces de la nature, les animaux, les plantes, les pierres, les tempêtes et les vagues, doivent nécessairement assimiler les hommes à ces objets; et cette assimilation, cette transformation et cette résolution de l'humain et du divin en forces ingouvernables est l'esprit même de la nature, l'épouvantable dévoratrice. Tout ce que nous voyons n'est-il déjà pas un larcin fait au ciel, les ruines immenses des gloires de jadis et les restes d'un abominable repas?

Soit! disent d'autres, plus courageux. Que notre race fasse une longue et ingénieuse guerre destructive à ces forces de la Nature. Il faut que par des poisons lents nous tâchions de la vaincre. Que le savant soit un noble héros qui se précipite dans le gouffre pour sauver ses semblables. Déjà les artistes lui ont porté plus d'un

coup secret; continuez ainsi, rendez-vous maîtres des cordes cachées et faites que leurs puissances s'annulent mutuellement. Profitez de chaque désaccord afin de l'enchaîner selon votre désir, comme ce taureau qui crachait des flammes. Il faut qu'elle se soumette. La patience et la foi conviennent aux fils des hommes. Des frères éloignés s'unissent vers notre but; le tourbillon des étoiles deviendra le rouet de nos vies; et alors nos esclaves nous bâtiront un paradis nouveau. Considérons ses tumultes et ses dévastations avec un sentiment de triomphe intérieur. Elle-même viendra se vendre et elle payera cher chacune de ses violences. Vivons et mourons dans le sentiment enthousiaste de notre liberté; c'est ici que coule le fleuve qui la submergera et qui la soumettra un jour, plongeons-nous-y et retrempons-y notre courage pour de nouveaux exploits. La rage du monstre ne va pas jusqu'ici; une goutte de liberté suffit à la paralyser pour jamais et à mettre un terme et un but à ses dévastations.

Ils ont raison, disent plusieurs — ici ou nulle part se trouve le talisman! Nous sommes assis aux sources de la liberté et c'est de là que nous guettons. Elle est le grand miroir magique où toute la création claire et pure se révèle. En elle baignent les tendres esprits et les formes de toute la nature. Ici toutes les chambres sont ouvertes. Que sert de parcourir péniblement le trouble monde des choses visibles? Un monde plus pur est en nous, au fond de cette source. Ici se manifeste le véritable sens de l'immense, mul-

ticolore et complexe spectacle, et si, les yeux encore pleins de ce même spectacle, nous pénétrons dans la Nature, tout nous y paraît familier et nous reconnaissons chaque objet. Il ne faut pas que nous cherchions longtemps; une comparaison rapide, quelques traits sur le sable: c'en est assez pour nous faire comprendre. Tout nous devient un cryptogramme immense dont nous avons la clef; et rien ne nous paraît inattendu, car d'avance nous savons la marche de la grande horloge. C'est nous seuls qui jouissons de la Nature dans la plénitude de nos sens, puisqu'elle ne nous écarte pas d'eux, qu'aucun rêve fiévreux ne nous oppresse, et qu'un calme empire sur nous-mêmes nous rend tranquilles et confiants.

Ce sont les autres qui se trompent, dit un homme grave à ces derniers. Ne reconnaissent-ils pas dans la Nature la fidèle empreinte d'eux-mêmes? Ils se consument eux-mêmes dans le désert de leur pensée. Ils ne savent pas que leur Nature n'est qu'un jeu de l'esprit, une stérile fantaisie de leur rêve. Certes, elle est pour eux une bête épouvantable, une larve étrange et fabuleuse de leurs désirs. L'homme éveillé regarde sans effroi ces enfants de son imagination déréglée, car il sait que ce sont les spectres vains de sa faiblesse. Il se sent le maître de l'univers; son moi flotte puissamment au-dessus de ce gouffre et planera à travers les éternités sur ces vicissitudes infinies. Son esprit s'efforce d'annoncer et de propager l'harmonie. Et par les siècles sans fin, son union avec lui-même et sa

création qui l'entoure deviendra plus parfaite. A chaque pas qu'il fait, il remarquera l'universelle activité d'un haut ordre moral dans l'univers, et verra s'affirmer de plus en plus clairement le plus pur de son moi. Le sens de l'univers est la *Raison;* c'est pour elle que l'univers est là; et s'il est d'abord l'arène d'une raison d'enfant qui vient à peine de s'épanouir, un jour il deviendra l'image divine de son activité et la scène d'une Eglise véritable. En attendant, que l'homme l'honore comme l'emblème de son âme emblème, qui s'ennoblit avec lui par degrés infinis. Que celui qui veut parvenir ainsi à la connaissance de la Nature, cultive son sens moral, qu'il pense et qu'il agisse selon l'essence noble de son âme; et la Nature s'ouvrira d'elle-même devant lui. L'action morale est la grande tentative dans laquelle se résolvent toutes les énigmes des innombrables phénomènes. Qui la comprend et peut logiquement l'appliquer est à jamais maître de la Nature.

Le disciple écoute avec angoisse ces voix contradictoires. Il lui semble que toutes ont raison et un trouble singulier s'empare de son âme. Puis, peu à peu, s'apaise l'émotion intérieure, et au-dessus des vagues sombres et qui se brisent entre elles, semble s'élever un esprit de paix, dont la venue s'annonce en l'âme du jeune homme par le sentiment d'un courage nouveau et d'une sérénité dominatrice.

Un compagnon rieur, le front orné de roses et de volubilis, s'approcha et le vit affaissé en lui-même. — O rêveur, cria-t-il, tu te trompes de

route ! Ce n'est pas de la sorte que tu avanceras. Ce qu'il y a de meilleur, c'est la joie de notre âme. Est-ce là l'humeur de la Nature? Tu es jeune encore, et tu ne sens pas dans tes veines l'ordre de la jeunesse? L'amour et le désir ne remplissent pas ta poitrine? Comment peux-tu demeurer dans la solitude? La Nature est-elle solitaire? La joie et le désir fuient celui qui est seul; et sans désir, à quoi sert la Nature? C'est seulement parmi les hommes qu'il retrouve sa patrie, l'esprit, qui sous mille couleurs variées pénètre dans les sens et qui t'environne comme une amante invisible. En nos fêtes, sa langue se délie, il occupe le haut bout de la table et entonne les chants de la vie bien-heureuse. Malheureux, tu n'as pas encore aimé! Au premier baiser un univers nouveau s'ouvrira devant toi et la vie, de ses mille rayons, pénètrera ton cœur extasié. Je vais te conter une légende : écoute-moi.

Il y a bien longtemps vivait du côté du Couchant un homme jeune. Il était très bon, mais très étrange aussi. Il s'irritait sans cesse et sans raison, il marchait sans détourner la tête, s'asseyait solitaire lorsque les autres jouaient joyeusement, et il aimait des choses singulières. Ses séjours favoris étaient les grottes et les forêts, et il conversait sans relâche avec les quadrupèdes et les oiseaux, les rochers et les arbres. Ce n'étaient naturellement pas des paroles sensées, mais des propos absurdes et grotesques. Mais toujours il demeurait grave et morose, encore que l'écureuil, la guenon, le perroquet et le bou-

vreuil se donnassent mille peines afin de le distraire et de le remettre sur le bon chemin. L'oie racontait des contes, le ruisseau faisait tinter une ballade; une grosse pierre bondissait ridiculement, la rose se glissait amicalement derrière lui, et s'enlaçait à ses cheveux, et le lierre caressait son front soucieux. Mais le découragement et la tristesse étaient inébranlables. Ses parents étaient fort affligés; ils ne savaient que faire. Il était bien portant, il mangeait, jamais ils ne l'avaient offensé. Il y avait quelques années à peine, il était plus joyeux et plus gai que nul autre. A tous les jeux, il était le premier; et toutes les jeunes filles l'aimaient. Il était beau comme un dieu et dansait comme un être surnaturel. Parmi les vierges, il en était une qui était une enfant admirable et précieuse. Elle semblait de cire; ses cheveux étaient de soie et d'or, ses lèvres rouges et ses yeux d'un noir intense. Qui l'avait vue croyait mourir, tant elle était belle. En ce temps-là, Rosenblütchen (elle s'appelait ainsi) aimait du fond du cœur le bel Hyacinthe (c'est ainsi qu'il se nommait) et lui l'aimait à en mourir. Les autres enfants n'en savaient rien. Une violette le leur avait dit d'abord; et les petits chats de la maison l'avaient remarqué. Les demeures de leurs parents étaient voisines. Lorsque, durant la nuit, Hyacinthe se penchait à sa fenêtre, tandis que Rosenblütchen se penchait à la sienne, les petits chats qui allaient à la chasse aux souris les aperçurent en passant et se mirent à rire si haut qu'ils l'entendirent et se fâchèrent. La violette l'avait dit en confidence à la fraise,

celle-ci le dit à son amie la groseille à maquereau et celle-ci ne s'abstint pas de piquer lorsque passa Hyacinthe; et bientôt tout le jardin, toute la forêt l'apprit, de sorte que, quand Hyacinthe sortait, de tous côtés l'on criait: " Rosenblütchen est mon petit trésor! „ Hyacinthe se fâchait, et puis, il lui fallut rire de bon cœur, quand le petit lézard arriva en rampant, s'assit sur une pierre chaude, remua la queue et chanta :

Rosenblütchen la belle enfant
Est devenue soudain aveugle
Croit que sa mère est Hyacinthe
Et l'embrasse rapidement.
S'aperçoit-elle que c'est un visage étranger,
Remarquez donc : elle ne se trouble pas,
Et continue de l'embrasser,
Comme si de rien n'était.

Hélas! que cette joie fut de courte durée! Un homme s'en vint, des pays étrangers; il avait voyagé incroyablement loin; sa barbe était longue, ses yeux profonds, ses sourcils effrayants, et il portait une robe merveilleuse, aux plis nombreux et où étaient tissées des figures singulières. Il s'assit devant la maison des parents d'Hyacinthe. La curiosité d'Hyacinthe était fort excitée; il s'assit à côté de l'étranger et lui apporta du pain et du vin. L'étranger sépara sa grande barbe blanche et parla jusqu'à la fin de la nuit. Hyacinthe ne sourcilla pas et ne se lassa pas d'écouter. Selon ce qu'on apprit plus tard, il avait parlé de terres étrangères, de contrées inconnues et de choses miraculeuses. Il demeura trois jours et,

avec Hyacinthe, descendit en des puits très profonds. Rosenblütchen n'avait pas manqué de maudire le vieux sorcier, car Hyacinthe semblait enchaîné à ses paroles et ne s'inquiétait plus de rien. Il ne se soutenait plus. Enfin l'étranger s'était éloigné, mais il avait laissé à Hyacinthe un petit livre que nul ne pouvait lire. Hyacinthe lui avait donné des fruits, du pain et du vin et l'avait accompagné bien loin sur la route. Il était revenu pensif et avait commencé une vie toute nouvelle. Rosenblütchen avait cruellement souffert, car, de ce moment, il ne s'en inquiéta presque plus et demeura toujours renfermé en lui-même. Un jour, il revint à la maison; et l'on eût dit qu'il venait de renaître. Il tomba dans les bras de ses parents et pleura. Il faut que je m'en aille, leur dit-il; la vieille femme merveilleuse de la forêt m'a appris de quelle façon je recouvrerai la santé; elle a jeté le livre dans les flammes, et m'a donné l'ordre d'aller à vous et de demander votre bénédiction. Peut-être reviendrai-je bientôt; peut-être ne reviendrai-je jamais. Saluez Rosenblütchen. J'eusse voulu lui parler; je ne sais ce que j'ai; quelque chose me pousse. Lorsque je veux songer aux anciens jours, des pensées plus puissantes s'interposent; la paix s'en est allée, et le cœur et l'amour en même temps. Il faut que j'aille à leur recherche. Je voudrais vous dire où je vais, mais moi-même je l'ignore. Je vais où séjourne la Mère des Choses, la vierge voilée. C'est pour elle que mon âme s'enflamme. Adieu. Il s'arracha à leurs étreintes et s'en alla. Ses parents se lamentèrent

et versèrent des larmes. Rosenblütchen s'enferma dans sa chambre et y pleura amèrement. Hyacinthe, à travers les vallées et les déserts, par les torrents et les montagnes, se hâta vers la terre mystérieuse. Il demanda aux hommes et aux bêtes, aux rochers et aux arbres le chemin qui menait vers Isis, la déesse sacrée. Plusieurs se moquèrent de lui, d'autres gardèrent le silence, et nulle part il ne put obtenir de réponse. D'abord il traversa des terres sauvages et désertes. Des brumes et des nuages lui barrèrent la route; et les tempêtes ne s'apaisaient jamais. Ensuite, il trouva des déserts sans limites, et des sables incandescents. Tandis qu'il s'avançait, son âme se transformait aussi. Le temps lui sembla long, et l'inquiétude intérieure s'apaisa. Il s'adoucit; et la sorte d'angoisse violente qui le poussait, se changea peu à peu en un désir discret mais fort où toute son âme se fondait. On eût dit qu'un grand nombre d'années s'étendaient derrière lui. Maintenant, les paysages redevinrent plus variés et plus riches, les ciels plus tièdes et plus bleus et les chemins moins durs. Des bosquets verdoyants l'appelaient sous leurs charmants ombrages; mais il ne comprenait pas leur langage. D'ailleurs, il ne semblait pas qu'ils parlassent, et cependant, ils remplissaient son cœur de colorations vertes et d'une essence calme et fraîche. De plus en plus haut s'élevait en lui ce doux désir, et de plus en plus débordantes de sève s'élargissaient les feuilles. Les oiseaux et les bêtes devenaient plus bruyants et plus joyeux, les fruits plus balsamiques, l'azur du ciel s'alourdissait, l'air devenait

plus chaud, et son amour aussi. Le temps s'écoulait de plus en plus rapide, comme s'il eût pressenti l'approche de son but. Un jour il rencontra une source de cristal et une foule de fleurs, au penchant d'une colline, sous de sombres colonnes qui montaient jusqu'au ciel. Elles le saluèrent amicalement avec des mots qu'il connaissait.

“ Chères compatriotes, leur dit-il, où trouverai-je la sainte demeure d'Isis ? Il faut qu'elle soit proche d'ici, et les lieux vous sont plus qu'à moi familiers. „ “ Nous ne faisons que passer, répondirent les fleurs ; une famille d'esprits est en voyage, et nous lui préparons le chemin et l'abri. Cependant nous venons de traverser une contrée où nous avons entendu prononcer votre nom. Montez plus haut, d'où nous venons, vous en apprendrez davantage. „ Les fleurs et la fontaine éclatèrent de rire en disant ces paroles, lui offrirent une gorgée d'eau fraîche et passèrent leur chemin. Hyacinthe suivit leur conseil, s'enquit encore, et arriva enfin à cette demeure longtemps cherchée, qui se cachait sous des palmes et sous d'autres plantes précieuses. Son cœur palpitait d'un désir infini, et la plus douce anxiété le pénétrait devant cette demeure des siècles éternels. Il s'endormit en des parfums célestes, car le rêve seul pouvait le conduire dans le saint des saints. Et, miraculeusement, au son de musiques délicieuses et d'accords alternés, le rêve le mena par d'innombrables salles pleines d'objets étranges. Tout lui semblait connu, et cependant enveloppé d'une splendeur qu'il n'avait jamais vue. Alors,

s'évanouirent, comme dévorées par l'air, les dernières traces de la terre, et il se trouva devant la vierge céleste. Il souleva le voile éclatant et léger, et... Rosenblütchen se jeta dans ses bras. Une musique lointaine enveloppa les secrets de la rencontre des amants, et des confidences de l'amour, et écarta les étrangers du séjour de l'extase. Hyacinthe vécut longtemps encore avec Rosenblütchen, entre ses parents et les compagnons de ses jeux, et d'innombrables petits-fils remercièrent la vieille femme merveilleuse de son conseil et de ses flammes ; car, à cette époque, les hommes avaient encore autant d'enfants qu'ils en voulaient...

Les deux disciples s'embrassèrent et s'éloignèrent. Les vastes salles sonores étaient claires et désertes, et l'étrange entretien se poursuivit en dialectes innombrables entre les mille natures diverses qui étaient rassemblées et rangées dans ces salles. Leurs forces intérieures luttaient entre elles. Elles se tendaient vers leur liberté et vers leurs relations d'autrefois. Bien peu se tenaient à leur place véritable et regardaient tranquillement l'activité environnante. Les autres se plaignaient de souffrances et de douleurs effroyables et pleuraient la belle vie de jadis au sein de la Nature où une liberté commune les unissait et où chacune d'elles obtenait d'elle-même tout ce qu'il lui fallait. Oh ! si l'homme, disaient-elles, comprenait la musique intérieure de la Nature et avait un sens pour saisir l'harmonie extérieure ! Mais il sait à peine que nous nous tenons toutes, et que pas une d'entre nous ne peut sub-

sister sans les autres. Il faut qu'il touche à tout; il nous sépare tyranniquement, et tâtonne dans les dissonnances. Qu'il pourrait être heureux s'il nous traitait en amies, et s'il entrait dans notre alliance, comme autrefois, au temps de l'âge d'or, si bien nommé!

En ce temps-là, il nous comprenait comme nous le comprenions. Son désir de devenir un Dieu l'a séparé de nous; il cherche ce que nous ne pouvons savoir ni soupçonner et depuis cette époque, il n'y a plus de voix ni de rythme qui accompagne notre vie. Il pressent cependant l'infinie volupté, le bonheur éternel qui est en nous, et c'est pourquoi il aime si étrangement quelques-unes d'entre nous. Le prestige de l'or, les secrets des couleurs, les joies de l'eau ne lui sont pas étrangers; et dans les restes de l'antiquité, il soupçonne le merveilleux de la pierre. Et cependant, il lui manque encore l'admiration passionnée pour le travail de la nature, et l'œil qui découvrirait nos ravissants mystères. Ah! s'il apprenait à toucher, à sentir! Ce sens céleste, le plus naturel de tous, il le connaît bien peu. C'est par lui que l'ancien temps désiré reviendrait. L'élément de ce sens est une lumière intérieure, qui se brise en couleurs merveilleuses et puissantes. Alors, les étoiles se lèveraient en lui, il apprendrait à toucher, à sentir l'univers tout entier, plus clairement et plus diversement, tandis que l'œil ne lui montre aujourd'hui que des limites et des surfaces. Il deviendrait le maître d'un jeu infini, et oublierait tous ses efforts insensés, dans une jouissance éternelle qui se nourrirait d'elle-

même et grandirait toujours. La pensée n'est qu'un rêve du toucher, un attouchement mort, une vie grise et faible.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, le soleil resplendit dans les hautes fenêtres, et le bruit des voix se perdit dans un doux murmure. Un pressentiment infini pénétra toutes les formes, la chaleur la plus douce se répandit sur toute chose, et le plus merveilleux chant de la nature s'éleva du plus profond des silences. On entendit des voix humaines qui s'approchaient. Les grands vantaux des portes du jardin s'ouvrirent, et quelques voyageurs s'assirent sur les larges marches de l'escalier, à l'ombre de l'édifice. Le paysage admirable s'étalait devant eux dans la clarté; et le regard, à l'horizon, se perdait en des montagnes bleues. D'aimables enfants apportèrent des mets et des boissons variés, et bientôt, les conversations s'animèrent.

Il faut que l'homme, dit enfin l'un d'eux, il faut que l'homme, sur tout ce qu'il entreprend, dirige son attention tout entière ou son moi. Dès qu'il a fait ceci, des pensées ne tardent pas à s'élever en lui d'une manière merveilleuse, des pensées ou un nouveau genre de perceptions, qui ne paraissent être que les doux mouvements d'une chose qui colore ou résonne, ou les contractions et les figurations étranges d'un fluide élastique. Du point où il a fixé l'impression, elles se propagent avec une mobilité étonnante et entraînent son moi avec elles. Il peut, s'il lui plaît, mettre fin à leurs jeux en divisant de nouveau son attention ou en la laissant errer à sa

guise, car elles ne paraissent être que les rayons et les effets que ce moi suscite de tous côtés en ce milieu élastique, ou sa dispersion en lui, ou en général, un jeu des vagues de cette mer avec l'attention soutenue. Il est très remarquable que l'homme découvre, pour la première fois, en ce jeu, sa véritable, sa spécifique liberté et qu'il lui semble qu'il s'éveille d'un profond sommeil, qu'il se trouve, pour la première fois, chez lui dans l'univers, et que, pour la première fois aussi, la lumière du jour se répande sur son univers intérieur. Il se croit arrivé au sommet, lorsque, sans troubler ce jeu, il peut s'occuper des affaires ordinaires des sens, et sentir et penser en même temps. Les deux perceptions profitent de la sorte : le monde extérieur devient transparent, et le monde intérieur complexe et significatif. Et c'est ainsi que l'homme se trouve, en un vivant état intérieur, entre deux mondes, dans la plus complète liberté et la plus douce conscience de la force. Il est naturel que l'homme cherche à éterniser cet état et à l'étendre à la somme tout entière de ses impressions. Il est naturel qu'il ne se lasse pas de poursuivre ces associations des deux mondes, et de rechercher leurs lois, leurs sympathies et leurs antipathies. L'ensemble de ce qui nous touche, on l'appelle la Nature, et ainsi la Nature se trouve en rapports immédiats avec les parties de notre corps que nous nommons les sens. Des relations inconnues et mystérieuses de notre corps, font supposer des relations inconnues et mystérieuses de la Nature, et de la sorte, la Nature est

cet ensemble merveilleux dans lequel notre corps nous introduit, et que nous apprenons à connaître dans la mesure de sa constitution et de ses facultés. Reste à savoir si nous pouvons apprendre à comprendre vraiment la nature des natures par cette Nature spéciale, et dans quelle mesure nos pensées et l'intensité de notre observation sont déterminées par elle ou la déterminent, et par là s'écartent de la Nature et troublent, peut-être, sa tendre condescendance. On voit donc que ces relations et ces dispositions intérieures de notre corps doivent être examinées tout d'abord, avant que nous puissions espérer de répondre à cette question et de pénétrer la nature des choses. Il faut se dire aussi, qu'en général, il est nécessaire que nous nous soyons exercés à penser de mille manières, avant que nous abordions la composition intérieure de notre corps, et que nous puissions employer son intelligence à l'intelligence de la Nature, et rien ne serait plus naturel que de susciter tous les mouvements possibles de la pensée et d'acquérir à ce jeu une aptitude et une facilité qui permissent de passer de l'un à l'autre, de les réunir et de les analyser de mille façons diverses. Enfin, il faudrait attentivement considérer toutes les impressions, observer étroitement le jeu de pensées qu'elles font naître; et si de nouvelles pensées surgissaient encore, il faudrait les examiner à leur tour, afin de pénétrer ainsi, peu à peu, leur mécanisme, et d'apprendre à distinguer et à séparer des autres, par une répétition fréquente, les mouvements constamment

liés à la même impression. Si on obtenait ainsi quelques mouvements, qui seraient comme l'alphabet de la Nature, il deviendrait de plus en plus facile de la déchiffrer, et le pouvoir qu'il aurait acquis sur la génération de la pensée et les émotions, ou les mouvements, mettrait l'observateur en état de faire naître des pensées naturelles et d'ébaucher des compositions naturelles alors même qu'il n'y aurait pas d'impression réelle antécédente, et de la sorte, le but serait atteint.

Il est bien hasardeux, reprit un autre, de vouloir ainsi récompenser la Nature de l'aide de ses forces et de ses phénomènes extérieurs, et de la faire passer, tantôt pour un feu monstrueux, tantôt pour un accident étrangement conformé, tantôt pour une dualité ou une trinité ou pour quelque autre force singulière. Il serait plus vraisemblable qu'elle fût le produit d'un incompréhensible accord d'êtres infiniment différents, le lien miraculeux du monde spirituel, le point de jonction et de contact d'univers innombrables.

Eh bien! qu'on le hasarde, dit un troisième. Plus le filet que lance le hardi pêcheur est capricieusement tissé, plus la capture est abondante. Qu'on encourage, simplement, tout homme à poursuivre sa route aussi loin que possible, et que chacun soit le bienvenu qui enveloppe les choses d'une fantaisie nouvelle. Ne pensez-vous pas que ce sera précisément aux systèmes bien combinés que le futur géographe de la Nature empruntera les points de repère de sa grande

carte de la Nature? Il les comparera entre eux, et cette comparaison nous apprendra d'abord à connaître la terre singulière. Mais la connaissance de la Nature différera encore immensément de l'interprétation qu'on en aura. Le mathématicien proprement dit parviendra peut-être à susciter en même temps un plus grand nombre de forces de la Nature, à mettre en mouvement des phénomènes plus grandioses et plus utiles, il pourra jouer de la Nature comme d'un gigantesque instrument; et cependant, il ne la comprendra pas. Ceci est le don de l'historien de la Nature, le don du voyant des temps; de celui qui, connaissant l'univers, cette scène supérieure de l'histoire naturelle, observe la signification des choses et l'annonce d'avance. Ce domaine est encore inconnu et sacré. Seuls, des envoyés divins ont laissé tomber quelques paroles qui appartiennent à cette science supérieure, et il faut s'étonner que des esprits pleins de pressentiments aient négligé ces pressentiments-ci et aient voulu rabaisser la Nature à n'être qu'une machine uniforme, sans passé et sans avenir. Tout ce qui est divin a une histoire, et la Nature, le seul tout auquel l'homme puisse se comparer, ne serait pas, aussi bien que l'homme, comprise dans une histoire, ou, ce qui revient au même, n'aurait pas un esprit? La Nature ne serait pas la Nature si elle n'avait pas d'esprit, elle ne serait pas cette unique contre-épreuve de l'homme, elle ne serait pas l'indispensable réponse à cette question mystérieuse, ou la question de cette réponse infinie.

Seuls, les poètes ont senti ce que la Nature peut être à l'homme, reprit un bel adolescent, et l'on peut affirmer que la plus parfaite solution d'humanité se trouve en eux, et qu'ainsi chaque impression se propage avec pureté, de tous côtés, en toutes ses modifications infinies, à travers le cristal et la mobilité de cette solution. Ils trouvent tout dans la Nature. C'est à eux seuls que son âme ne demeure point étrangère, et ce n'est pas en vain que dans les relations qu'ils ont avec elle, ils cherchent tous les bonheurs de l'âge d'or. La Nature a pour eux toute la variabilité d'un caractère infini, et plus que l'homme le plus spirituel et le plus plein de vie, elle surprend par ses trouvailles et ses détours profonds, par ses rencontres et ses déviations, par ses grandes idées et ses bizarreries. L'inépuisable trésor de ses fantaisies ne souffre pas qu'un seul de ses familiers s'en aille les mains vides. Elle sait tout embellir, tout animer, tout confirmer; et si, en quelques détails, un mécanisme inconscient et sans signification paraît seul régner, l'œil qui regarde au fond des choses aperçoit une merveilleuse sympathie avec le cœur humain, dans la coïncidence et la suite des accidents particuliers. Le vent est un mouvement de l'air qui peut avoir maintes causes extérieures; mais n'est-il pas autre chose pour le cœur solitaire et gonflé de désirs, lorsqu'il passe, provenu d'une contrée très chère, et qu'avec mille murmures mélancoliques et obscurs, il semble dissoudre la tranquille souffrance dans un profond et mélodieux soupir de la Nature entière? Est-ce

que le jeune amant ne trouve pas exprimée, lui aussi, avec une vérité admirable, toute son âme lourde de fleurs, dans la jeune et pudique verdure des prairies printanières? Et la luxuriance d'une âme qui vient de se baigner dans l'or du vin, parut-elle jamais plus précieuse et plus riante que dans une grappe de raisins lourds et brillants, qui se cachent à demi sous les feuilles? — On accuse les poètes d'exagérations, on se contente de leur pardonner, en quelque sorte, leur langage impropre et imagé, on se contente, sans approfondir davantage, d'attribuer à leur fantaisie cette Nature merveilleuse qui entend et qui voit un grand nombre de choses que d'autres n'entendent ni ne voient, et qui, dans un délire aimable traite le monde réel au gré de ses caprices; mais il me semble que les poètes exagèrent encore bien trop timidement, qu'ils ne soupçonnent qu'obscurément les prestiges de cette langue, et qu'ils jouent avec la fantaisie comme un enfant avec la baguette magique de son père. Ils ne savent pas quelles forces leur sont soumises, quels univers doivent leur obéir. N'est-il donc pas vrai que les pierres et les forêts obéissent à la musique et que, domptées par elle, elles se soumettent à tous les caprices comme des animaux domestiques? Est-ce que réellement les plus belles fleurs ne fleurissent pas autour de la bien-aimée et ne se réjouissent-elles point de la parer? Le ciel, pour elle, ne devient-il pas plus serein, et la mer ne se calme-t-elle pas? Toute la Nature, aussi bien que le visage et les gestes, le pouls et la couleur de la

face, n'exprime-t-elle pas l'état de cet être supérieur et étrange que nous appelons l'homme? Le rocher ne devient-il pas un *toi* véritable dans le moment que je lui parle ? Et que suis-je autre chose que le fleuve quand je regarde mélancoliquement ses flots et que mes pensées se perdent dans son cours? Seule, une âme tranquille et voluptueuse peut comprendre le monde des plantes; seul, l'enfant joyeux ou le sauvage peut comprendre les animaux. Je ne sais si quelqu'un comprit jamais les pierres ou les étoiles; mais celui qui les comprit dut être un être supérieur.

Ce n'est qu'en ces statues qui nous restent des temps passés de la beauté humaine, que transparaissent ainsi l'esprit profond et la compréhension singulière du monde minéral; et devant elles, le contemplateur recueilli se sent entourer d'une écorce de pierre qui semble se développer vers l'intérieur. — Le sublime pétrifie, et c'est pourquoi il ne nous est pas permis de nous étonner devant le sublime de la Nature et devant ses effets, ou d'ignorer où ce sublime se trouve. La Nature ne pourrait-elle pas s'être pétrifiée à la vue de la face de Dieu, ou dans la terreur que lui causa l'arrivée des hommes ?

Ce discours plongea celui qui avait parlé le premier dans une méditation profonde. Les montagnes lointaines devenaient obscures; et le soir, avec une intimité douce, s'étendait sur le paysage. Après un long silence on l'entendit parler ainsi : Pour comprendre la Nature, il faut qu'on la laisse se développer intérieurement en

son intégrité. Il faut qu'en cette entreprise on se laisse uniquement déterminer par l'aspiration divine vers des êtres qui nous sont égaux, et par les conditions nécessaires à la perception de ceux-ci, car, en vérité, la nature entière n'est compréhensible que si on la considère comme l'instrument et l'intermédiaire de l'accord d'êtres doués de raison. L'homme qui pense retourne à la fonction originelle de son être, à la contemplation créatrice, à ce point même où produire et savoir ont les plus étranges relations, à ce moment fécond de la jouissance proprement dite, de l'auto-conception intérieure. Lorsqu'il s'abîme tout entier dans la contemplation de ce phénomène primitif, il voit se développer devant lui, en des temps et des espaces nouveau-nés, et tel qu'un spectacle illimité, l'histoire de la génération de la Nature ; et tout point fixe qui se forme dans la fluidité sans bornes, devient pour lui une manifestation nouvelle du génie de l'amour, un lien nouveau entre le *toi* et le *moi*. La description soigneuse de cette histoire intérieure de l'univers est la véritable théorie de la Nature. De l'enchaînement de son monde spirituel en soi, et de son harmonie avec l'univers, se forme de lui-même un système de pensée qui devient l'image fidèle et la formule de l'univers. Mais l'art de la contemplation calme, de la contemplation créatrice de l'univers, est bien lourd. Il exige une méditation incessante et une austérité sévère ; et sa récompense ne sera pas l'approbation des contemporains qui ont peur de l'effort, mais seulement la joie de savoir et de veiller ; un contact intime avec l'univers.

Oui, dit un autre, rien n'est plus remarquable que la grande simultanéité de la Nature. Partout, la Nature semble présente tout entière. Toutes les forces de la Nature sont en activité dans la flamme d'une lumière ; et ainsi, partout, elle se représente et se transforme sans cesse, fait naître en même temps des feuilles, des fleurs et des fruits. Elle est, au milieu du temps, présente, passée et future à la fois; et qui sait en quel genre spécial de lointain elle travaille de même. Qui sait si ce système de la Nature n'est pas autre chose qu'un soleil universel, que rattachent une lumière, un courant et des influences, perçus d'abord par notre esprit et qui, hors de celui-ci, répandent sur cette Nature l'esprit de l'univers et distribuent à d'autres systèmes l'esprit de cette Nature.

Quand le penseur, dit le troisième, devient un artiste actif, quand par une application adroite de ses mouvements spirituels il cherche à réduire l'univers en une figure simple et qui paraît énigmatique, et qu'avec des mots il décrit les lignes des mouvements, il faut que l'amant de la Nature admire cette entreprise audacieuse, et qu'il se réjouisse du progrès des aptitudes humaines. C'est avec raison que l'artiste donne la première place à l'activité, car son essence est de produire avec science et volonté, et son art est de pouvoir employer en toutes choses son instrument, de pouvoir imiter l'univers à sa manière ; et c'est pourquoi le principe de son univers devient l'activité, et son univers devient son art. Ici aussi la Nature se manifeste dans une

beauté nouvelle, et seul l'homme qui ne pense pas rejette avec mépris les mots illisibles et étrangement mêlés. Le prêtre dépose sur l'autel, avec reconnaissance, cette science nouvelle et sublime à côté de l'aiguille magnétique qui jamais ne se trompa et ramène par les routes sans traces de l'Océan d'innombrables vaisseaux aux côtes coutumières et dans les ports de la patrie.

A côté du penseur, il y a encore d'autres amants du savoir, qui sans s'appliquer specialement à produire par la pensée, et sans vocation pour cet art, aiment mieux devenir des disciples de la Nature et trouvent plus de joie à apprendre qu'à enseigner, à éprouver qu'à agir, à recevoir qu'à donner. Quelques-uns ne sont pas inactifs et, sachant l'omniprésence et les affinités universelles de la Nature, et convaincus d'avance du caractère incomplet et de la continuité de toute chose particulière, ils choisissent avec soin un phénomène, et tiennent l'œil obstinément fixé sur l'esprit de ce phénomène qui revêt mille formes changeantes. Puis, à l'aide de ce fil conducteur, ils parcourent tous les recoins du laboratoire afin de pouvoir dresser la carte des routes de ce labyrinthe. Lorsqu'ils ont achevé ce pénible travail, un esprit plus élevé les pénètre à leur insu, et il leur devient facile de raisonner de la carte qu'ils ont devant eux et de montrer le chemin à ceux qui le cherchent. Leur travail est d'une utilité inappréciable, et les contours de leur carte concorderont d'une façon surprenante avec le système du penseur. A la grande consolation de celui-ci, ils

lui auront fourni, involontairement, la preuve vivante de ses théories abstraites. Ceux qui demeurent oisifs, attendent comme des enfants, qu'un être ami et supérieur, qu'ils vénèrent ardemment, leur départe la connaissance de la Nature qui leur est nécessaire. En cette vie si brève, ils ne veulent pas consacrer à des occupations extérieures leur attention et leur temps, et les dérober au service de l'amour. Par une sainte vie, ils ne cherchent qu'à acquérir de l'amour et à en répandre, sans se soucier du grand spectacle des forces. Ils remettent tranquillement leur destin aux mains de ces puissances, tandis que les remplit l'intime conscience de leur inséparabilité d'avec l'être supérieur, et que la Nature ne les touche qu'en tant qu'elle est l'image et la propriété de celui-ci. Qu'ont-elles besoin de savoir, ces âmes bienheureuses, qui ont choisi la part la meilleure, et qui, telle qu'une pure flamme d'amour en ce monde terrestre, ne resplendissent que sur le faîte des temples ou à la cime des navires errants, en signe du feu céleste qui inonde toutes choses? Bien souvent, ces enfants qui aiment, surprennent, en des heures sacrées, d'admirables secrets de la Nature, et les révèlent avec une ingénuité inconsciente. Le savant les suit à la trace pour recueillir tous les joyaux qu'en leur innocence et leur joie ils ont semés par les routes. Le poète qui sent ce qu'ils sentent, rend grâce à leur amour et cherche, par ses chants, à transplanter cet amour, germe de l'âge d'or, en d'autres temps et en d'autres contrées.

Ah! s'écria le jeune homme, les yeux étincelants, quel est l'homme dont le cœur ne tressaille de joie lorsque la vie intime de la Nature lui pénètre l'âme en sa plénitude; lorsque le sentiment puissant, auquel la langue humaine ne peut donner d'autres noms que les noms de volupté et d'amour, s'étend en lui comme un parfum irrésistible, dissolvant toute chose; lorsque, tremblant d'une douce anxiété, il s'abîme dans le sein obscur et attrayant de la Nature, que la pauvre personnalité se perd dans les flots envahisseurs de la volupté, et que rien ne demeure, qu'un foyer de l'incommensurable force génératrice, un tourbillon dévorant sur l'immense océan! Quelle est donc cette flamme qui jaillit de tous côtés? Un profond embrassement, dont le doux fruit retombe en voluptueuse rosée. L'eau, enfant première-née de ces fusions aériennes, ne peut renier sa voluptueuse origine, et, avec une toute-puissance céleste, se montre un élément d'amour et d'union sur la terre. Ce n'est pas à tort que d'anciens sages ont cherché en elle l'origine des choses; et, vraiment, ils ont parlé d'une eau plus sublime que l'eau des fontaines et des mers. En elle se manifeste le fluide originel, tel qu'il apparaît dans les métaux liquides, et c'est pourquoi il faut que les hommes l'honorent toujours comme une déesse. Combien peu sont descendus jusqu'ici dans les mystères de la fluidité! Pour combien d'hommes ce pressentiment de la jouissance et de la vie suprême ne s'est jamais élevé tout au fond de l'âme enivrée! Dans la soif se manifeste cette âme univer-

selle, ce violent désir de la fluidité. Ceux qui sont ivres n'éprouvent que trop ces surnaturelles délices de l'élément liquide; et, au fond, toutes les sensations agréables sont des liquéfactions diverses, des mouvements de cette eau originelle en nous. Le sommeil même n'est autre chose que le flux de cette invisible mer universelle, et le réveil est le commencement du reflux. Que d'hommes s'arrêtent au bord des cours d'eau enivrants et n'entendent point le doux chant de nourrice de ces eaux maternelles, et ne savent pas jouir de l'adorable jeu de leurs flots infinis. A l'âge d'or, nous vivions comme ces flots; dans les nuages multicolores, mers flottantes et sources de tout ce qui existe sur la terre, aimaient et s'engendraient, en des jeux éternels, les races des humains; et les enfants du ciel les y venaient visiter... Ce n'est que lors de ce grand événement, que les légendes sacrées appellent le déluge, que ce monde florissant disparut. Une puissance ennemie rabattit la terre, et, seuls, quelques hommes, accrochés aux rochers des montagnes nouvelles, demeurèrent dans un univers étranger. Qu'il est étrange, que précisément les plus saints et les plus adorables phénomènes de la Nature demeurent entre les mains d'hommes aussi morts que le sont d'ordinaire les chimistes! Ces phénomènes qui éveillent puissamment le sens créateur de la Nature, ces phénomènes qui devraient demeurer le secret des amants et le mystère de l'humanité supérieure, sont follement et effrontément provoqués par des esprits grossiers qui ne sauront jamais

quels prodiges enveloppent leurs vaisseaux de verre! Les poètes seuls devraient manier les liquides, seuls ils pourraient en parler à la jeunesse. Les laboratoires deviendraient des temples, et les hommes honoreraient d'un culte nouveau leurs liquides et leurs flammes. Combien les villes que baigne la mer ou un grand fleuve s'estimeraient heureuses de nouveau ! Chaque fontaine redeviendrait l'asile de l'amour, et le séjour des sages. C'est bien pour cela que rien plus que l'eau et le feu n'attire les enfants, et toute rivière leur promet de les mener en des contrées plus belles. Ce n'est pas seulement un reflet du ciel que nous voyons dans l'eau, c'est un doux rapprochement, un signe de voisinage, et quand le désir inapaisé veut s'élever, l'amour heureux aime à descendre dans la profondeur sans limite.

Mais il est inutile de vouloir enseigner et prêcher la Nature. Un aveugle n'apprend pas à voir malgré tout ce qu'on peut lui dire de la lumière, des couleurs et des formes. De même nul ne comprendra la Nature, qui ne possède l'organe nécessaire, l'instrument intérieur qui crée et analyse ; nul ne la comprendra qui, spontanément, ne la distingue et ne la reconnaît en toutes choses, et qui, grâce à une joie innée d'engendrer, et se sentant une intime et multiple affinité avec tous les corps, ne se mêle à tous les êtres de la nature, par l'intermédiaire de la sensation, et ne se retrouve, pour ainsi dire, en eux. Mais celui qui possède vraiment le sens de la Nature et qui l'a exercé, jouit de la nature tandis

qu'il l'étudie, et prend plaisir à sa complexité infinie, et à ses joies inépuisables. Il ne demande pas que l'on vienne troubler sa jouissance par des mots inutiles. Il lui semble plutôt qu'on ne peut agir assez secrètement avec elle, qu'on n'en peut parler trop discrètement, et qu'on ne peut la contempler avec une attention et un calme trop grands. Il se sent en elle, comme s'il reposait sur le sein d'une fiancée chaste, et ce n'est qu'à elle aussi, qu'aux douces heures confidentielles, il livre le fruit de ses recherches. Il est heureux ce fils, ce favori de la Nature, à qui elle permet de la contempler en sa dualité, sous la forme d'une force mâle et femelle, et en son unité, sous la forme d'un hymen éternel et sans fin. Sa vie sera une plénitude de toutes les jouissances, une chaîne de voluptés, et sa religion sera le véritable et essentiel naturalisme.

Durant ce discours, le Maître et ses disciples s'étaient approchés de leur groupe. Les voyageurs se levèrent et le saluèrent avec respect. Une douce fraîcheur se répandit, du fond des allées pleines d'ombres, sur la place et sur les degrés de l'édifice. Le Maître fit apporter une de ces pierres étrangement lumineuses que l'on nomme escarboucles, et une clarté rouge et puissante se déversa sur les formes et les vêtements divers. Une agréable sympathie ne tarda pas à naître. Tandis qu'une musique lointaine se faisait entendre, et qu'une flamme rafraîchissante versée des coupes de cristal prolongeait ses clartés entre les lèvres de ceux qui parlaient, les étrangers racontaient les événements remarquables

de leurs longs voyages. Pleins de l'espoir et du désir de la sagesse, ils s'en étaient allés à la recherche des traces du peuple originel et perdu, dont les hommes d'aujourd'hui semblent les restes dégénérés et sauvages. C'est à sa haute civilisation que nous devons nos connaissances et nos instruments les plus précieux et les plus nécessaires. Avant tout, cette langue sacrée les avait attirés, qui avait été le lien éclatant entre ces hommes royaux et les contrées et les habitants supra-terrestres, et dont quelques mots, au dire de nombreuses légendes, avaient encore été en possession de quelques heureux sages parmi nos ancêtres. Cette langue était un chant miraculeux dont les sons irrésistibles pénétraient les profondeurs des choses et les analysaient. Chacun de ses noms semblait le mot de délivrance pour l'âme de tous les corps. Ses vibrations, avec une véritable force créatrice, suscitaient toutes les images des phénomènes de l'univers, et l'on pouvait dire d'elles, que la vie de l'univers était un dialogue éternel à mille et mille voix; car dans ces paroles, toutes les forces, tous les genres d'activité semblaient unis de la plus incompréhensible manière. Rechercher les ruines de ce langage, ou du moins rechercher tous les renseignements qu'il était possible de recueillir, tel avait été le but principal de leur voyage, et l'antiquité de son temple les avait attirés à Saïs. Ils espéraient obtenir ici des sages qui gardaient les archives du temple, des renseignements précieux, et peut-être trouveraient-ils eux-mêmes quelques éclaircissements dans les collections

de tous genres qu'on y rencontrait. Ils demandèrent au Maître la permission de dormir une nuit dans le temple et de suivre, durant quelques jours, ses leçons. Ils obtinrent ce qu'ils désiraient, et se réjouirent profondément en voyant comme le Maître savait orner leur récit de remarques variées tirées des trésors de son expérience, et déroulait sous leurs yeux une série d'anecdotes et de descriptions belles et instructives. Il parla enfin de la mission réservée à son âge, qui est d'éveiller en de jeunes âmes le sens de la Nature, de l'y exercer, de l'y aiguiser et de le relier aux dispositions qui promettent des fleurs et des fruits plus sublimes.

C'est une mission admirable et sacrée, dit le Maître, que d'être un annonciateur de la Nature. Il ne suffit pas de posséder l'ensemble et l'enchaînement des connaissances diverses, il ne suffit pas d'avoir le don de rattacher facilement et clairement ces connaissances à des concepts et à des expériences connus, et de remplacer les mots dont le son semble étrange par des mots ordinaires; il ne suffit même pas que l'habileté d'une riche imagination puisse réduire les phénomènes de la Nature en une série d'images aisément saisissables et avantageusement éclairées, images qui, par le charme de leur enchaînement ou les trésors qu'elles contiennent, éveillent et satisfont l'attention, ou ravissent l'esprit par le sens profond qu'elles renferment. Non, tout ceci ne répond pas encore à ce qu'on exige du véritable inquisiteur de la Nature. Lorsqu'il s'agit d'autre chose que la Nature, cela suffit peut-être,

mais celui qui éprouve le désir profond de la Nature, celui qui cherche tout en elle, et qui est pour ainsi dire l'instrument sensible de son activité secrète, celui-là ne reconnaîtra pour maître et pour confident de la nature que l'homme qui parle d'elle avec foi et avec gravité, l'homme dont les discours ont la merveilleuse, l'inimitable force de pénétration et d'inséparabilité par laquelle se distinguent les évangiles et les inspirations véritables. Il faut que les dispositions favorables de ces âmes soient, dès l'âge le plus tendre, soutenues et cultivées avec un zèle ininterrompu dans le silence et dans la solitude, car trop de paroles troublent l'application nécessaire; il y faut aussi une vie discrète et simple comme celle d'un enfant et une patience infatigable. Il est impossible de déterminer le temps au bout duquel elle livre ses secrets. Quelques élus les obtiennent alors qu'ils sont encore jeunes; d'autres seulement dans un âge avancé. Le chercheur véritable ne devient jamais vieux; toute passion éternelle est hors du domaine de la vie, et plus l'enveloppe intérieure se fane et se dessèche, plus le noyau devient clair, éclatant et puissant. Ce don ne dépend pas de la beauté extérieure, de la force, de la pénétration ou de quelque avantage humain. Dans toutes les positions, à tous les âges et dans toutes les races, à toutes les époques, sous toutes les latitudes, il y eut des hommes que la Nature élut pour en faire ses enfants préférés et qui furent favorisés du don de la perception intérieure. Souvent ces hommes parurent plus naïfs et plus maladroits

que les autres et demeurèrent toute leur vie dans l'obscurité de la foule. Il faut même regarder comme un fait très rare de trouver la véritable intelligence de la Nature unie à une grande éloquence, à de l'habileté et à une vie remarquable; car d'ordinaire des mots très simples l'accompagnent et des apparences frustes et négligeables. C'est dans l'atelier de l'ouvrier et de l'artiste, et là où les hommes sont en relations et ont à lutter de mille manières avec la Nature, dans les travaux des champs, des mines et ceux de la navigation, dans l'élevage des bestiaux et dans beaucoup d'autres métiers, que le développement de ce sens a lieu le plus facilement et le plus fréquemment. Si tout art consiste dans la connaissance des moyens à employer pour atteindre un but qu'on s'est proposé, dans la connaissance de ce qu'il faut faire pour produire tel effet ou tel phénomène, et dans l'habileté à choisir et à utiliser ces moyens, il faut que celui qui se sent intérieurement appelé à faire partager à un grand nombre d'hommes l'intelligence de la Nature, et à cultiver et à développer, avant tout, ces aptitudes dans leurs âmes, il faut, dis-je, qu'il prête une grande attention aux occasions naturelles de ce développement et qu'il cherche à apprendre les éléments de cet art de la Nature. Grâce à ce qu'il aura appris de la sorte, il se formera un système qui lui permettra d'appliquer cette science à tout individu, système fondé sur l'expérience, l'analyse et la comparaison. Il s'assimilera ce système jusqu'à ce qu'il lui soit devenu comme une seconde nature, et alors il pourra

commencer avec enthousiasme sa mission féconde. C'est lui seul que l'on pourra nommer un véritable maître de la Nature, car tout autre simple naturaliste n'éveillera qu'accidentellement et sympathiquement, comme un produit même de la nature, le sens de la Nature.

FIN DES DISCIPLES A SAÏS.

FRAGMENTS

I

Philosophie et physique

Les mots abstraits sont les gaz sous l'étiquette: l'Invisible.

* * *

Là où règne la véritable propension à la méditation, et non pas seulement à penser telle ou telle pensée, là aussi il y a progression. Beaucoup de savants ne possèdent pas cette propension. Ils ont appris à raisonner et à conclure, comme un cordonnier à faire des souliers, sans jamais arriver à l'idée mère ou sans s'inquiéter de trouver le fond des pensées. Cependant le salut ne se trouve pas en d'autres voies. Chez plusieurs cette propension ne dure qu'un certain temps. Elle décroît, souvent avec les années, très souvent aussi avec l'invention d'un système qu'ils

ne cherchent que pour s'élever au-dessus des peines de la méditation.



La tâche suprême de la culture est de s'emparer de son moi transcendental, d'être vraiment le moi de son moi. Il est d'autant moins surprenant que nous n'ayons pas l'intelligence et le sens complet des autres hommes. Sans une complète intelligence de soi-même, on n'apprendra jamais à comprendre vraiment les autres.



Avant l'abstraction tout est un, mais un chaos; après l'abstraction tout est réuni, mais cette réunion est une libre association de choses indépendantes et déterminées par elles-mêmes. D'une masse est née une société, le chaos est changé en un monde complexe.

* * *

L'expérience est la preuve du rationnel et réciproquement. L'insuffisance de la théorie pure dans l'application, au sujet de laquelle glose souvent *l'homme pratique*, se retrouve d'un autre côté dans l'application rationnelle de la pure expérience, et est suffisamment remarquée par le véritable philosophe, encore qu'il reconnaisse que c'est inévitable. C'est pourquoi l'homme pratique rejette toute la théorie pure sans se douter combien serait problématique la réponse à cette question : « La théorie existe-

t-elle pour l'application ou l'application pour la théorie? „



Aux premiers temps de la découverte du *jugement*, chaque jugement nouveau était une trouvaille. La valeur de cette trouvaille augmentait à proportion de l'applicabilité et de la fécondité de ce jugement. Il fallait alors, pour créer des sentences qui nous paraissent aujourd'hui fort ordinaires, un degré inaccoutumé de vie spirituelle. Il fallait de la sagacité et du génie pour trouver de nouvelles relations à l'aide de l'instrument nouveau. L'application de celles-ci aux choses les plus particulières, les plus intéressantes et les plus générales de l'humanité, devait éveiller un grand étonnement et appeler l'attention de tous les sages. C'est de là que naquirent les recueils gnomiques, qu'en tout temps et chez tous les peuples on estima si haut. Il est bien possible que nos géniales découvertes d'aujourd'hui aient plus tard le même sort. Un temps viendra où tout ceci sera aussi commun qu'aujourd'hui nos proverbes, et où de nouvelles et plus hautes découvertes occuperont l'infatigable esprit de l'homme.



La véritable conquête, chez Fichte et Kant, se trouve dans la méthode, dans la régularisation du génie.

* * *

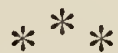
Le désir de savoir est étrangement mêlé ou composé de mystère et de science.

* * *

La logique ordinaire est la grammaire de la langue supérieure ou de la pensée. Elle contient simplement les relations des concepts entre eux, la mécanique de la pensée, la pure physiologie du concept. Les concepts logiques sont entre eux comme les mots sans pensée. La logique s'occupe uniquement des corps morts de la philosophie. La métaphysique est la pure dynamique de la pensée, elle traite des forces pensantes originelles, elle s'occupe de l'âme de la philosophie. Les concepts métaphysiques sont entre eux comme les pensées sans mots.

Souvent l'on s'étonna de l'imperfection persistante des deux sciences, chacune d'elles allait son chemin, et rien ne concordait. Dès l'origine, on chercha à les unir, car tout en elles annonçait la parenté. Mais toute tentative échoua, parce que l'une des deux souffrait toujours de cette union et y perdait son caractère essentiel. On en resta à la métaphysique logique et à la logique métaphysique, mais aucune d'elles n'était ce qu'elle devrait être. Il n'en alla pas mieux de la physiologie et de la psychologie, de la mécanique et de la chimie. En la seconde moitié de ce siècle se produisit ici une inflammation plus violente que jamais. Les masses ennemies s'entassèrent plus énormément les unes contre les autres; la fer-

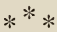
mentation fut extraordinaire et il s'ensuivit de puissantes explosions. A présent, quelques-uns prétendent qu'il s'est produit quelque part une véritable interpénétration, que le germe de l'union vient d'éclore, qui peu à peu grandira et formera de tout un tout indivisible, que le principe de la paix éternelle s'étend irrésistiblement de tous côtés, et que bientôt il n'y aura qu'une science comme il n'y a qu'un prophète et un Dieu.



Le scolastique est le penseur brut et discursif. Le véritable scolastique est un subtiliste mystique. Il construit son monde d'atomes logiques, il anéantit la nature vivante pour mettre à sa place l'œuvre artificielle de la pensée. Son but est un automate infini. Son contraire est le poète brut et intuitif, celui-ci est un macrologue mystique. Il hait la règle et la forme fixe. A la place de celles-ci règne dans la nature une vie sauvage et violente. Tout est animé. Aucune loi. Caprice et miracle partout. Il est uniquement dynamique. C'est ainsi que l'esprit philosophique se meut d'abord en deux masses absolument séparées. Au second degré de culture, les masses commencent à se toucher de diverses façons, et de même que de la réunion d'extrêmes infinis, naît le fini, le limité; naissent également d'innombrables éclectiques : l'époque des malentendus commence. Le plus limité est, ici, le plus important, le plus pur philosophe du deuxième degré. Cette classe est toute bornée au monde réel, actuel, au

sens le plus strict. Les philosophes de la première classe considèrent avec dédain ceux de la seconde. Ils disent qu'en elle il y a de tout un peu et partant rien, ses vues lui semblent des suites de la faiblesse, de l'inconséquence. De son côté, la seconde classe a pitié de la première et lui reproche ses rêveries absurdes jusqu'à la folie. Si d'un côté les scolastiques et les alchimistes semblent absolument divisés et les éclectiques unis, de l'autre côté c'est tout juste le contraire. Les premiers sont, en effet, indirectement d'accord, — à savoir sur l'absolue indépendance et la tendance infinie de la méditation. Ils partent tous deux de l'absolu. Tandis que les seconds sont essentiellement divisés et ne s'accordent que sur certaines conséquences. Les uns sont infinis mais uniformes. Ceux-ci finis, mais multiformes. Ceux-là ont le génie, ceux-ci le talent. Ceux-là l'idée, ceux-ci le savoir faire. Ceux-là sont des têtes sans mains, ceux-ci des mains sans têtes. L'artiste qui est à la fois instrument et génie, gravit le troisième degré. Il trouve que cette séparation originelle des activités philosophiques absolues est une séparation plus profonde de son être dont l'existence dépend de la possibilité de son adaptation, de sa réunion ; il trouve que quelque hétérogènes que soient ces activités, il a cependant en lui la faculté d'aller de l'une à l'autre et de changer comme il le veut sa polarité. Il découvre ainsi qu'elles sont des parties nécessaires de son esprit, et remarque que toutes deux doivent être unies en un principe commun. Il en conclut que l'éclectisme n'est que

le résultat de l'emploi incomplet et défectueux de cette faculté. Il lui paraît plus que probable que la cause de cette imperfection est la faiblesse de l'imagination productive qui ne peut pas, au moment où elle passe de l'une à l'autre partie, continuer à planer et à contempler. La complète représentation de la véritable vie spirituelle élevée à la conscience par cette méditation est la philosophie Κατ'ἐξοχὴν : ici naît cette réflexion vivante qui par une culture soigneuse s'éploie, d'elle-même, par la suite, en un univers spirituel infini, noyau et germe d'une organisation qui contient tout. C'est le commencement d'une véritable auto-pénétration de l'esprit qui ne finit jamais.



Les sophistes sont des hommes qui, attentifs aux faiblesses des philosophes et aux fautes de l'art, cherchent à les utiliser à leur profit, ou dans quelque but méprisable et aphilosophique. Ils n'ont donc rien de commun avec la philosophie. S'ils sont foncièrement aphilosophes, il faut les considérer comme ennemis de la philosophie et les traiter comme tels. La classe la plus dangereuse est celle des sceptiques *par pure haine de la philosophie.* Les autres sceptiques sont partiellement fort dignes de considération. Ce sont les avant-coureurs de la troisième période. Ils ont le don de distinction vraiment philosophique, et il ne leur manque que quelque force spirituelle. Ils ont la capacité nécessaire, mais non la force s'incitant elle-même. Ils sentent l'insuffisance des

systèmes actuels. Aucun ne les vivifie entièrement, ils ont le goût authentique, mais il leur manque l'énergie nécessaire de l'imagination productive. Il faut qu'ils soient polémistes. Tous les éclectiques sont sceptiques au fond, et plus ils embrassent, plus ils sont sceptiques. Cette dernière observation est confirmée par ce fait, que jusqu'ici les savants les plus grands et les meilleurs ont reconnu, à la fin de leur vie, qu'ils savaient le moins...

* * *

Philosopher, c'est déphlegmatiser, vivifier. Jusqu'ici, dans l'examen de la philosophie, on a d'abord tué celle-ci, puis on l'a disséquée et analysée. On croyait que les parties constituantes du *caput mortuum* étaient celles de la philosophie. Mais toujours avortait toute tentative de réduction ou de reconstitution. Pour la première fois, en ces temps-ci, on a commencé à observer la philosophie en vie, et il se pourrait faire qu'on obtînt ainsi l'art de faire des Philosophies.

* * *

Le véritable acte philosophique est le suicide. C'est le réel commencement de toute philosophie. C'est à lui qu'aboutissent tous les désirs du disciple, et cet acte seul répond à toutes les conditions et à tous les signes de l'action transcendantale.

* * *

La philosophie est, comme toute science syn-

thétique, comme les mathématiques : arbitraire. C'est une méthode idéale et trouvée par elle-même, d'observer, d'ordonner, etc., — l'intérieur.

* * *

Fichte, en exécutant son idée, a donné la meilleure preuve de l'idéalisme. — Ce que je veux, je le peux. Chez l'homme rien n'est impossible.

* * *

La philosophie est un art d'auto-séparation et d'auto-réunion. Un art d'auto-spécification et d'auto-génération.

* * *

La philosophie est foncièrement anti-historique. Elle va du futur et du nécessaire au réel. C'est la science de l'universel sens divinatoire. Elle éclaire le passé par le futur. Tandis que l'histoire fait le contraire.

* * *

Le sens de la *socratie* est que la philosophie est partout ou nulle part; et qu'on peut, sans peine, s'orienter partout et trouver ce qu'on cherche. La *socratie* est la science, étant donné un point quelconque, de trouver la position de la vérité, et de déterminer ainsi exactement les relations de ce point avec la vérité.

* * *

La philosophie est à proprement parler le mal du pays. Le désir d'être partout chez soi.

* * *

Tout commencement réel est un second moment. Tout ce qui est et apparaît, ne naît et n'apparaît qu'en vertu d'une supposition : son fond individuel, son *moi* absolu le précède, et doit en tout cas être pensé avant lui.

* * *

Le commencement du *moi* est purement idéal. S'il avait commencé, il aurait dû commencer ainsi. Le commencement est déjà un concept postérieur; le commencement est postérieur au *moi;* c'est pourquoi le *moi* ne peut pas avoir commencé. Nous voyons par là que nous sommes ici dans le domaine de l'art; mais cette supposition artificielle est la base d'une science qui naît toujours de faits artificiels.

* * *

A proprement parler, le *Criticisme* (la méthode d'épuisement qui comprend la méthode de renversement) est cette doctrine qui, dans l'étude de la nature, nous renvoie à nous-mêmes, à l'observation et à la sollicitation intérieures et qui, dans l'étude de nous-mêmes, nous renvoie au monde extérieur et à l'observation, à la sollicitation extérieures : au point de vue philosophique, la plus fructueuse des indications. Elle fait que nous pressentons la nature comme si elle était un être humain; elle montre que nous ne pouvons rien comprendre que comme nous nous comprenons nous-mêmes, comme nous compre-

nons notre amante, nous-mêmes et vous-mêmes. Maintenant, nous voyons les liens véritables qui attachent le sujet à l'objet, nous voyons qu'il y a en nous aussi un monde extérieur, qui se trouve, avec notre intimité, en des relations analogues à celles où se trouve le monde extérieur hors de nous avec notre extérieur ; et que celui-ci et celui-là sont unis de la même façon que notre intérieur et notre extérieur ; de sorte que nous ne pouvons saisir que par la pensée, l'intérieur et l'âme de la nature, comme nous ne pouvons saisir que par la sensation l'extérieur et le corps de la nature.

* * *

La philosophie véritable est entièrement un idéalisme réaliste ou spinozisme. Elle repose sur une foi supérieure. La foi est inséparable de l'idéalisme.

* * *

La distinction entre l'erreur et la vérité se trouve dans la différence de leurs fonctions vitales. L'erreur vit de la vérité. La vérité vit sa vie en elle-même. On anéantit l'erreur comme on anéantit les maladies : et ainsi l'erreur n'est autre chose qu'une inflammation ou une extinction logique, rêverie ou philistinerie. L'une laisse généralement après elle un manque apparent de force pensante, à quoi rien ne peut remédier qu'une suite décroissante d'excitations, de mesures coercitives. L'autre dégénère souvent en une vivacité trompeuse dont les dangereux

symptômes ne peuvent être écartés que par une série progressive de moyens violents. Les deux dispositions ne peuvent être changées que par des cures chroniques et strictement suivies.



La peinture véritable de l'erreur est la peinture indirecte de la vérité. La peinture véritable de la vérité est seule vraie. La peinture véritable de l'erreur est erreur elle-même en partie, la peinture opposée et erronée de l'erreur donne la vérité.



L'erreur, vue de plus haut, a une face bien plus pernicieuse que celle que l'on voit d'ordinaire. Elle est la base d'un univers faux, et le premier chaînon d'une inextricable chaîne d'égarements et d'enchevêtrements. L'erreur ou le mensonge est la source de tout mal.



L'idée de la philosophie est une tradition mystérieuse. La philosophie est en général l'entreprise de savoir. C'est une science des sciences, indéterminée, le mysticisme du désir de savoir en général ; en quelque sorte l'esprit des sciences, donc irréprésentable, si ce n'est en images ou dans l'application, dans l'exposition complète d'une science spéciale. Comme toutes les sciences se tiennent, la philosophie ne sera jamais achevée. Ce n'est que dans le système complet

de toutes les sciences que la philosophie sera pour la première fois visible.



Nous nous imaginons Dieu personnel, comme nous nous imaginons nous-mêmes personnels. Dieu est aussi personnel et individuel que nous : car notre soi-disant *moi* n'est pas notre *moi* véritable, mais seulement son reflet.



Il y a en nous certaines pensées qui paraissent avoir un caractère entièrement différent des autres ; car elles sont accompagnées d'une sensation de fatalité; et cependant il n'y a pas de raison extérieure pour qu'elles naissent. Il semble que l'on prenne part à un dialogue, et que quelque être inconnu et spirituel nous donne d'une manière étrange l'occasion de développer les pensées les plus évidentes. Cet être doit être un être supérieur, puisqu'il entre en rapport avec nous d'une manière qui est impossible aux êtres liés aux apparences. Il faut que cet être nous soit homogène, puisqu'il nous traite comme des êtres spirituels et ne nous appelle que fort rarement à l'activité personnelle. Ce *moi* supérieur est à l'homme ce que l'homme est à la nature ou le sage à l'enfant. L'homme s'efforce à lui devenir semblable, comme lui s'efforce de devenir semblable au non-moi. Il n'est pas possible d'établir ce fait; il faut que chacun de nous l'éprouve en soi. C'est un fait d'ordre supérieur, que l'homme supérieur saisira seul; mais les autres s'efforce-

ront de le faire naître en eux. La philosophie est une auto-logie d'essence supérieure, une auto-manifestation, l'excitation du moi réel par le moi idéal. La philosophie est le fond de toutes les autres manifestations et la résolution de philosopher est l'invitation faite au moi réel qu'il ait à prendre conscience, à s'éveiller et à devenir esprit. Sans philosophie, pas de moralité véritable et sans moralité pas de philosophie.

* * *

Toute attention portée sur un objet, ou (ce qui revient au même) toute direction déterminée, fait naître une relation réelle, car par cette distinction nous éprouvons en même temps la force attractive de cet objet qui commence à prépondérer, ou la force centripète individuelle, qui, tandis que nous nous livrons à elle, et pourvu que nous ne la reperdions pas, mais qu'au contraire, nous la gardions soigneusement, nous conduit heureusement au but de nos désirs.

Ainsi, la vraie philosophie en commun est une expédition fraternelle vers un monde aimé, expédition dans laquelle on se relève alternativement aux avant-postes, là où les plus grands efforts sont requis contre l'élément hostile dans lequel on flotte. On suit le soleil, et l'on s'arrache au lieu qui, suivant les lois de la rotation de notre univers, est plongé pour un temps dans la brume et la nuit. (Mourir est un véritable acte philosophique.)

* * *

En tout système, individu d'idées, qui est un

agrégat, un produit, etc., une ou plusieurs idées ou remarques ont surtout prospéré, ont étouffé les autres ou sont demeurées seules. Dans le système spirituel de la Nature, il faut que partout on les rassemble, et qu'on donne à chacune d'elles son sol propre, son climat, les meilleurs soins et le voisinage qui lui convient; afin de former un Paradis d'idées. C'est là le véritable système. Le Paradis était l'idéal de la terre et la question de savoir où il est n'est pas insignifiante. Il est, en quelque sorte, répandu sur toute la terre, et c'est pourquoi il est devenu si méconnaissable. Ses traits épars seront réunis, son squelette sera recouvert, c'est là, la régénération du Paradis.



On ne doit jamais s'avouer que l'on s'aime soi-même. Le mystère de cet aveu est le principe vital du seul véritable et éternel amour. Le premier baiser que l'on donne, ces choses entendues, est le principe de la philosophie, l'origine d'un monde nouveau, le commencement de la computation absolue des temps, la conclusion d'une alliance avec soi-même, alliance qui prospérera indéfiniment. A qui ne plairait pas une philosophie dont le germe est un premier baiser? L'amour popularise la personnalité et rend les individualités communicables et compréhensibles.

L'idéalisme n'est autre chose que l'empirisme véritable.

* * *

La désignation par les sons et les traits est une remarquable abstraction. Cinq lettres me représentent Dieu; quelques traits, un million de choses. Combien devient facile le maniement de l'univers, combien devient visible la concentricité du monde spirituel! La grammaire est la dynamique du royaume de l'esprit. Un mot d'ordre remue des armées, le mot: liberté, remue des nations.

* * *

Nous sommes en relations avec toutes les parties de l'univers, ainsi qu'avec l'avenir et le passé. C'est uniquement de la direction et de la durée de notre attention observatrice, que dépend la question de savoir quelle relation nous voulons avant tout cultiver, quelle relation sera pour nous la plus importante et la plus active. La vraie méthode de cette manière d'agir ne pourrait être autre chose que cette science divinatoire si longtemps souhaitée, et peut-être serait-elle davantage encore. L'homme agit constamment selon ses lois, et la possibilité de la trouver par l'observation générale de soi-même, est indubitable.

* * *

Comment l'homme peut-il avoir l'idée d'une chose s'il n'en porte pas le germe en soi? Ce que je vais comprendre doit se développer en moi organiquement; et ce que j'ai l'air d'apprendre n'est que nourriture, excitation de l'organisme.

* * *

Une définition est un nom réel ou générateur. Un nom ordinaire n'est qu'une note. *Schemhamphorasch*, nom des noms. La définition réelle est un mot magique. Chaque idée a une échelle de noms; le nom supérieur est absolu et inconnaissable. Vers le milieu, les noms deviennent plus communs, et descendent enfin dans l'antithétique dont le dernier degré est anonyme aussi.

* * *

Rentrer en soi, signifie chez nous s'abstraire du monde extérieur. Chez les esprits, la vie terrestre s'appelle analogiquement, une contemplation intérieure, une introversion, une activité immanente. La vie terrestre naît ainsi d'une réflexion originelle, d'une introversion primitive, d'un rassemblement en soi-même qui est aussi libre que notre réflexion. Inversement, la vie spirituelle en ce monde naît d'une évasion de cette réflexion primitive. L'esprit se déploie de nouveau, ressort de lui-même, soulève de nouveau, en partie, cette réflexion et dans ce moment dit *moi* pour la première fois. On voit ici combien sont relatives l'introversion et l'extroversion. Ce que nous appelons rentrer est proprement sortir, une réadoption de la forme primitive.

* * *

Chaque descente du regard en soi-même est

en même temps une ascension, une assomption, un regard vers l'extérieur véritable.

* * *

Nous ne nous comprendrons jamais entièrement; mais nous ferons et nous pouvons faire bien plus que nous comprendre...

* * *

Si un esprit nous apparaissait, nous nous rendrions immédiatement maîtres de notre spiritualité, nous serions inspirés en même temps par nous-même et par l'esprit. Sans inspiration, pas d'apparition d'esprits. L'inspiration est à la fois apparition et contre-apparition, appropriation et partage ou communication.

* * *

L'homme ne vit, n'agit que dans l'idée, par le souvenir de son existence. Nous n'avons pas en ce monde d'autre moyen d'action spirituelle. C'est pourquoi, c'est un devoir de penser aux morts. C'est le seul moyen de leur rester unis. Dieu lui-même n'agit en nous que par la foi.

* * *

Le préjugé le plus arbitraire est celui qui prétend que le pouvoir de s'extérioriser, de se trouver, avec conscience, de l'autre côté des sens, est refusé à l'homme. L'homme peut être, à chaque instant, un être placé au-dessus des sens. Sans quoi, il ne serait pas un citoyen de l'univers; il serait un animal. Certes, la réflexion,

la perception de soi-même est très difficile en cet état, attendu qu'il est si constamment, si nécessairement lié aux changements de nos autres états. Mais plus nous parvenons à devenir conscients de cet état, plus deviennent puissantes, vivantes et satisfaisantes la conviction qui en naît, et la foi en d'authentiques manifestations de l'esprit. Ce n'est pas voir, entendre, sentir, c'est composé de ces trois choses plutôt que ce n'est ces trois choses, c'est une sensation de certitude immédiate, un aspect de notre vie la plus véritable et la plus personnelle. Les pensées se changent en lois ; les souhaits en réalisations. Pour le faible, le fait de ce moment est un article de foi. Le phénomène devient frappant surtout, à la vue de maintes formes, de maints visages humains, notamment à l'aspect de certains yeux, de certains traits, de certains mouvements, à l'audition de certains mots, à la lecture de certains passages, au moment de certaines considérations sur la vie, l'univers, le destin. Un grand nombre d'événements, beaucoup de phénomènes naturels, principalement les saisons et certaines heures du jour, nous font éprouver des choses de ce genre. Certaines dispositions sont surtout favorables à de telles manifestations. La plupart sont momentanées, quelques-unes s'attardent, le plus petit nombre demeure. Il y a ici de grandes différences entre les hommes. L'un est plus que l'autre susceptible de manifestation, l'un en possède le sens, l'autre l'esprit. Le dernier demeurera toujours dans la douce lumière de la manifestation ou de la révélation, tandis que le premier

n'aura que des illuminations variables, mais plus nombreuses et plus claires. Ce pouvoir est également susceptible de maladie, qui indique un excès de sens et un défaut d'esprit, ou un excès d'esprit et un défaut de sens.

* * *

Il est étrange que l'homme intérieur n'ait été considéré que d'une manière si misérable, et qu'on n'en ait traité que si stupidement. La soi-disant psychologie est aussi une de ces larves qui ont usurpé dans le sanctuaire la place réservée aux images véritables des dieux. Qu'on a peu employé jusqu'ici la physique à expliquer le caractère, et le caractère à expliquer le monde extérieur ! Intelligence, fantaisie, raison, tout est dit. Pas un mot de leurs mélanges singuliers, de leurs formations, de leurs transformations. L'idée n'est venue à personne de rechercher de nouvelles forces innommées, et de suivre la filière de leurs rapports. Qui sait quelles unions merveilleuses, quelles générations étonnantes sont encore renfermées en nous-mêmes ?

* * *

Si notre corps n'est autre chose qu'une commune action centrale de nos sens, si nous sommes maîtres de nos sens, si nous pouvons les faire agir à volonté, les centraliser, il ne dépend que de nous de nous donner le corps que nous désirons. Si nos sens ne sont autre chose que des modifications de l'organe de la pensée, de l'élément absolu, nous pourrons aussi, en dominant

cet élément, modifier et diriger nos sens selon notre bon plaisir. Déjà le peintre, dans une certaine mesure, a l'œil en son pouvoir, le musicien l'oreille, le poète l'imagination, l'organe de la parole et les sensations (ou plutôt il a déjà en son pouvoir un grand nombre d'organes dont il réunit l'action sur l'organe de la parole). Le philosophe a l'organe absolu; ils en usent à volonté et par eux se représentent les mondes spirituels. Le génie n'est autre chose que l'esprit appliqué à l'usage actif des organes. Jusqu'ici nous n'avons eu que du génie particulier; il faut que l'esprit devienne génie total.



De la même manière que nous transformons en paroles les mouvements de l'organe de la pensée, que nous les exprimons par des gestes, que nous les imprimons en nos actes, de la même manière que nous nous mouvons et que nous nous arrêtons à volonté, que nous unissons et séparons nos mouvements; de la même manière il faut que nous apprenions aussi à arrêter, à réunir et à séparer les organes intérieurs de notre corps. Tout notre corps peut absolument être mis en mouvement par l'esprit. Les effets de la crainte, de la terreur, de la tristesse, de l'envie, de la colère, de la honte, de la joie, de la fantaisie, etc., sont des indications suffisantes. En outre, on a suffisamment d'exemples d'hommes qui ont acquis un pouvoir arbitraire sur certaines parties de leur corps habituellement soustraites à la volonté. Alors, tout homme sera son propre

médecin, et pourra acquérir le sentiment exact de son corps, alors l'homme, pour la première fois, vraiment indépendant de la nature, sera peut-être en état de faire renaître un membre perdu, de se tuer par sa simple volonté, et d'obtenir ainsi des éclaircissements authentiques sur les corps, les âmes, l'univers, la vie, la mort et le monde des esprits. Alors, il dépendra probablement de lui d'animer la matière, il obligera ses sens à produire la forme qu'il désire, pour pouvoir vivre véritablement dans son monde. Alors, il aura la faculté de se séparer de son corps quand il lui plaira; il verra, entendra, sentira ce qu'il veut, comme il veut, et sous quelque rapport qu'il le désire...



La foi est déjà le pouvoir de produire, à volonté, des sensations en nous. Nous pouvons et nous devons augmenter et cultiver indéfiniment ce pouvoir et cette aptitude. Si nous étions aveugles, sourds et insensibles, tandis que notre âme serait entièrement *ouverte*, notre esprit serait ce que nous est maintenant le monde extérieur; et le monde intérieur serait avec nous dans le même rapport que nous nous trouvons aujourd'hui avec le monde extérieur; et qui sait, si nous pouvions comparer les deux situations, si nous y trouverions une différence. Nous *sentirions* maintes choses pour lesquelles les sens seuls nous manquaient, par exemple, la lumière, le son, etc. Nous ne pourrions produire que des transformations qui seraient analogues à des

pensées, et nous éprouverions un désir qui s'efforcerait de nous procurer ces sens que nous appelons à présent sens extérieurs. Peut-être que peu à peu, par des efforts divers, nous pourrions produire des yeux, des oreilles, etc. Attendu que notre corps serait alors en notre pouvoir, serait une partie de notre monde intérieur, comme notre âme l'est maintenant. Il ne faudrait pas que notre corps fût si absolument privé de sens, pas plus que notre âme. Qui sait s'il ne nous paraîtrait privé de sens que parce qu'il fait partie de nous-mêmes et que l'auto-séparation intérieure, par laquelle le corps deviendrait voyant, entendant et sensible pour notre conscience serait très difficile. Ici aussi naîtrait un *moi* absolument pratique et empirique.



Il ne faut pas que nous soyons simplement des hommes ; il faut aussi que nous soyons plus que des hommes. L'homme en général équivaut à l'univers. Ce n'est rien de déterminé. Cela peut et doit être en même temps quelque chose de déterminé et d'indéterminé.

* * *

Tout ce que fait l'homme est un homme ou (ce qui est la même chose) une partie de l'homme, un être humain.

* * *

Nous sommes près du réveil quand nous rêvons que nous rêvons.

* * *

Notre vie n'est pas un songe, mais peut-être en deviendra-t-elle un.

* * *

Le songe nous montre d'une manière remarquable la facilité qu'a notre âme à pénétrer dans tout objet, à se changer immédiatement en cet objet.

* * *

Le sein est la poitrine élevée au mystère; la poitrine moralisée. Un homme mort est un homme élevé à l'état de mystère absolu.

* * *

Il est certain qu'une opinion gagne énormément, sitôt que je sais que quelqu'un, quelque part, est convaincu de sa vérité. Il est vrai qu'il faut que ce soit d'une façon telle que la cause n'en saute pas immédiatement aux yeux. L'autorité a du poids; car elle fait qu'une opinon devient mystique, attrayante. Les mystères sont l'armature, les condensateurs de la faculté divinatrice, de l'intelligence.

* * *

Un véritable amour pour un objet inanimé est parfaitement admissible, de même que pour des plantes, des animaux, la nature, et même envers soi. Lorsque l'homme possède un véritable *toi* intérieur, il en résulte un commerce très spi-

rituel et très matériel, et la passion la plus ardente est possible. Le génie n'est peut-être autre chose que le résultat d'un pareil *pluriel* intérieur. Les secrets de ce commerce sont encore fort obscurs.

* * *

Les souhaits et les désirs sont des ailes. Il y a des souhaits et des désirs qui sont si peu en rapport avec notre existence terrestre, que nous pouvons, avec certitude, en conclure une vie où ils deviendront des ailes puissantes, un élément qui les soulèvera et des îles où ils pourront s'abattre...

* * *

N'y aurait-il pas en nous une puissance qui jouerait ici le même rôle que ce qu'il y a de meilleur hors de nous : l'éther, cette matière visible-invisible; la pierre philosophale qui est partout et nulle part, qui est tout et qui n'est rien ? Nous l'appelons instinct ou génie, elle est partout présente, elle est la plénitude de l'avenir, la plénitude des temps en général; c'est-à-dire qu'elle est au temps ce que la pierre philosophale est à l'espace; la raison, la fantaisie, l'intelligence, le sentiment ne sont que ses fonctions particulières.

* * *

Le génie est en quelque sorte l'âme de l'âme, une relation entre l'âme et l'esprit. On peut, avec raison, appeler *idole* le substratum ou schema du génie. L'idole est un analogue de l'homme.

* * *

L'homme a commencé par l'instinct et finira par lui. L'instinct est le génie en Paradis, avant la période de la séparation de soi (de la conscience). Il faut que l'homme se divise en deux, et non seulement en deux, mais en trois, etc.



Qu'est-ce que la nature? un index encyclopédique et systématique ou un plan de notre esprit. Pourquoi nous contenterions-nous du simple catalogue de nos trésors? Examinons-les, travaillons-les et utilisons-les. La fatalité qui nous opprime, c'est la pesanteur de notre esprit. En élargissant, en développant notre activité, nous nous transformerons en fatalité. Tout semble descendre sur nous, parce que nous ne montons pas. Nous sommes négatifs parce que nous le voulons. Plus nous devenons positifs, plus le monde devient négatif autour de nous, jusqu'à ce qu'à la fin, il n'y ait plus de négation, mais que nous soyons tout en tout. Dieu veut des dieux.

* * *

En réalité, le monde spirituel nous est déjà ouvert, il est toujours visible. Si nous avions tout à coup l'élasticité nécessaire, nous verrions que nous sommes au milieu de ce monde. Notre malheureux état actuel rend toujours nécessaire une méthode curative. Autrefois, c'était les jeûnes et les purifications morales, aujourd'hui, la méthode roborative serait peut-être nécessaire.

* * *

Tout ce que nous éprouvons est une communication. Ainsi l'univers est en réalité une communication, une manifestation de l'esprit. Le temps n'est plus où l'esprit de Dieu était compréhensible; et le sens du monde est perdu. Nous en sommes restés à la lettre, et l'apparition nous a fait oublier ce qui apparaît. Autrefois tout était apparition de l'esprit, aujourd'hui nous n'apercevons plus que des reflets morts que nous ne comprenons plus. Le sens de l'hiéroglyphe fait défaut, et nous vivons encore sur les fruits de temps meilleurs.

* * *

Toute conviction est indépendante de la vérité naturelle; elle se rapporte à la vérité magique ou miraculeuse. On ne peut être convaincu de la vérité naturelle que pour autant qu'elle devienne vérité miraculeuse. Toute preuve repose sur la conviction, et n'est par conséquent qu'un expédient employé là où manque une vérité miraculeuse plus générale. Toutes les vérités naturelles reposent donc aussi sur des vérités miraculeuses.

* * *

Tout ensorcellement a lieu par identification partielle avec l'ensorcelé, que je puis obliger ainsi, à voir, à croire, à sentir une chose comme je le désire.

* * *

Le magicien est poète. Le prophète est au magicien ce que l'homme de goût est au poète.

* * *

Toute expérience est magie et ne peut s'expliquer que magiquement. L'empirisme finit par une idée unique, comme le rationalisme commence par une expérience unique.

* * *

L'usage actif des organes n'est autre chose que pensée magique, miraculeuse, ou emploi plus arbitraire du monde matériel. La volonté n'est autre chose que la faculté de penser, magiquement puissante.

* * *

Peut-être que la pensée est une force trop rapide, trop monstrueuse pour être active; ou bien, les choses sont trop bonnes conductrices de la force pensante.

* * *

Celui qui a vraiment le sens du hasard, peut utiliser tout l'accidentel pour la détermination d'un hasard inconnu. Il peut lire le destin dans la position des étoiles, avec la même facilité que dans les grains de sable, le vol des oiseaux et les figures.

* * *

Est-ce qu'un roi qui serait en même temps un

génie moral ne serait pas naturellement immortel? L'augmentation graduelle de l'excitation intérieure est le soin capital de l'artiste de l'immortalité. Avec combien de raison ne peut-on pas dire, qu'ici aussi les poètes ont prédit d'une façon singulière que les Muses seules donnent l'immortalité? C'est ainsi que l'état du savant s'élève d'un degré.

* * *

Pensées dangereuses. Maintes pensées s'approchent-elles, peut-être, des frontières magiques? beaucoup d'entre elles deviennent-elles vraies *ipso facto ?*

* * *

Le plus grand magicien serait celui qui pourrait s'enchanter lui-même de façon que ses enchantements lui semblassent des apparitions étrangères et puissantes par elles-mêmes. Cela ne pourrait-il être le cas, en réalité?

* * *

Le hasard lui-même n'est pas insondable, il a sa régularité.

* * *

Les expressions générales de la philosophie scolastique ont une grande analogie avec les nombres. De là leur emploi mystique, leur personnification, leurs combinaisons multiples. Tout réel créé de rien (comme, par exemple, les nombres et les expressions abstraites) a une

affinité étrange avec des choses d'un autre monde, avec des séries infinies de combinaisons et de relations singulières, en quelque sorte, avec un univers poétique, mathématique et abstrait en soi.



Si nous n'étions pas foncièrement mathématiques, nous ne distinguerions pas les différences, etc.



La mathématique est véritablement science, attendu qu'elle renferme des connaissances acquises, des produits de personnelle activité spirituelle et qu'elle généralise méthodiquement. Elle est art aussi, attendu qu'elle réduit en règles les procédés du génie, qu'elle apprend à être génie, qu'elle remplace la nature par la raison. Les mathématiques supérieures s'occupent de l'esprit de la grandeur, de son principe politique, du monde de la grandeur.

* * *

Le suprême, le plus pur est le plus commun, le plus compréhensible; de là la géométrie élémentaire plus élevée que la géométrie supérieure. Plus une science devient difficile et compliquée, plus elle est dérivée, impure et mélangée.

* * *

Toute la mathématique est proprement une équation en grand pour les autres sciences.

* * *

Ce que lui sont les logarithmes, elle l'est aux aux autres sciences.

* * *

Le contenu ou l'entendement de la mathématique est le contenu ou l'entendement des sciences en général.

* * *

C'est pourquoi toutes les sciences deviendront mathématiques.

* * *

La mathématique actuelle n'est guère autre chose qu'un *organon* d'empirisme spécial.

* * *

Elle est une substitution pour faciliter la réduction; un adjuvant de la pensée.

* * *

Son applicabilité complète est un postulat nécessaire de sa conception.

* * *

Elle atteste irrécusablement l'idéalisme naturel.

* * *

La cohésion, la sympathie de l'univers est sa base.

* * *

Les nombres sont comme les signes et les mots, des manifestations, des représentations Κατ'εξοχην.

* * *

Ses rapports sont des rapports universels. Les mathématiques pures sont la contemplation de l'intelligence en tant qu'univers.

* * *

Les miracles, en tant que faits contre nature, sont amathématiques; mais il n'y a pas de miracles en ce sens, et ce qu'on nomme ainsi est précisément concevable par la mathématique, car rien n'est miraculeux pour elle.

* * *

La mathématique véritable est l'élément propre du mage.

Dans la musique, elle apparaît formellement comme révélation, comme idéalisme créateur.

* * *

Elle se légitime ici comme envoyée céleste Κατ'ανϑρωπον.

* * *

Toute jouissance est musicale, partant mathématique.

La vie supérieure est mathématique.

* * *

Il peut y avoir des mathématiciens de premier ordre qui ne savent pas compter.

* * *

Le véritable mathématicien est enthousiaste *per se.* Sans enthousiasme pas de mathématiques.

* * *

La vie des dieux est mathématique.

* * *

Tous les envoyés divins doivent être des mathématiciens.

* * *

La mathématique pure est religion.

* * *

On n'arrive à la mathématique que par une théophanie.

* * *

Les mathématiciens sont les seuls êtres heureux. Le mathématicien sait tout. Il le pourrait, s'il ne le savait pas...

* * *

Toute activité cesse lorsque la science fait son entrée. L'état de la science est *Eudémonie,* repos

bienheureux de la contemplation, céleste quiétisme.

* * *

En Orient, la mathématique se trouve dans sa patrie. En Europe, elle a dégénéré en simple technique.

* * *

Celui qui n'ouvre pas avec recueillement un livre de mathématiques, et qui ne le lit pas comme la parole de Dieu, ne le comprend pas.

* * *

Toute ligne est axe d'univers.

* * *

Une formule est une recette mathématique.

* * *

Les nombres sont les dogmes.

* * *

L'arithmétique est la pharmacie.

* * *

Les mathématiques supérieures ne contiennent en somme que des méthodes abréviatives.

* * *

Toutes les lignes courbes ne naissent que d'elles-mêmes, comme la vie ne naît que de la vie.

* * *

La mathématique est un instrument d'écriture qui est encore susceptible de perfectionnements infinis; une preuve capitale de la sympathie et de l'idéalité de la nature et de l'âme.

* * *

Il est fort probable qu'une étrange mystique des nombres existe aussi dans la nature, de même que dans l'histoire. Est-ce que tout n'est pas significatif, symétrie, allusion et enchaînement singulier? Dieu ne peut-il se manifester dans la mathématique comme en toute autre science?

* * *

La nature est l'idéal. Le véritable idéal est à la fois possible, réel et nécessaire.

* * *

La nature est une baguette magique pétrifiée.

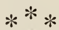
* * *

On peut considérer la nature comme un corps fermé, comme un arbre dont nous sommes les boutons à fleurs. — Les natures sont des êtres chez lesquels le tout sert les parties, chez lesquels les parties sont leur propre but; sont indépendantes. Les personnes, au contraire, sont des êtres chez lesquels la relation est renversée. Là où les deux relations se nécessitent alternativement, et où tout, ou plutôt rien n'est but à soi-

même, ce sont des êtres intermédiaires entre la nature et la personne. Celles-ci sont les extrêmes qui se tiennent par divers intermédiaires.



L'univers est le résultat d'un accord infini; et notre propre pluralité intérieure est la base de notre manière d'envisager l'univers.



Partout, une force ou une action devient transitoirement visible, qui, complètement propagée, et sous certaines conditions adventices (contacts) paraît se manifester, devenir active. Cette force mystique semble être la force du plaisir et du déplaisir, dont nous croyons remarquer d'une manière si particulière les effets exaltatifs dans les sensations voluptueuses.

* * *

La vie est comme la lumière susceptible de hauts et de bas et de négation graduelle. Se décompose-t-elle aussi en couleurs comme celle-ci? Le processus de la nutrition n'est pas cause mais suite de la vie.

* * *

La lumière est symbole et agent de la pureté. Là où la lumière ne trouve rien à faire, rien à unir ou rien à séparer, elle passe. Ce qui ne peut être séparé ou uni est pur, simple.

* * *

Tout corps transparent est dans un état supérieur; il semble avoir une sorte de conscience.

* * *

Le poids spécifique de la terre est à peu près celui du diamant. Ainsi, il est probable que la terre est intérieurement un diamant, ce qui, pour d'autres motifs, est fort probable encore.

* * *

L'animal vit dans l'animal, dans l'atmosphère. La plante est un demi-animal, elle vit en partie dans la terre, la grande plante, en partie dans l'atmosphère. La terre est le grand aliment de l'atmosphère. L'atmosphère est un Brahmane. La combinaison de l'azote et de l'oxygène dans l'atmosphère est absolument animale, non simplement chimique.

* * *

La vie des plantes, opposée à celle des animaux, est une conception et un enfantement perpétuel, et celle des animaux opposée à la première, une consommation et une fécondation perpétuelles. De même que la femme est le suprême aliment visible qui forme la transition du corps à l'âme, les parties sexuelles sont les suprêmes organes extérieurs qui forment la transition des organes visibles aux invisibles.

* * *

Tolérance et cosmopolitisme des fleurs. Efforts des animaux vers l'autocratie individuelle...



L'homme est cette substance que toute la nature brise, c'est-à-dire polarise indéfiniment. L'univers de l'homme est univers, est aussi divers qu'il est divers. Le monde des animaux est déjà bien plus pauvre, et ainsi de suite en descendant.



Les organes de la pensée sont les parties génitales de la nature.

* * *

Tout embrassement serait-il en même temps l'embrassement du couple tout entier, en tant qu'une nature, un art, un esprit; et l'enfant serait-il le produit commun du double embrassement? Les plantes seraient-elles les produits de la nature féminine et de l'esprit viril, et les animaux les produits de la nature virile et de l'esprit féminin? Les plantes seraient les filles, et les animaux, les garçons de la nature?

* * *

L'enfant est un amour devenu visible. Nous mêmes sommes un germe devenu visible de l'amour entre la nature et l'esprit ou l'art.

* * *

Contempler est une jouissance élastique. Le besoin d'un objet est déjà le résultat d'un contact *in distans.*

* * *

L'humanité est le sens supérieur de notre planète, l'étoile qui la réunit au monde supérieur, l'œil qu'elle lève vers le ciel.

* * *

Comme rien n'est libre que l'esprit, rien que lui ne peut être contraint. Seul l'esprit peut être forcé à faire quelque chose. Donc, ce qui peut être contraint est esprit dans la mesure de la contrainte.

* * *

La vie est une maladie de l'esprit, une action passionnée.

* * *

L'esprit est repos essentiellement. La pesanteur dérive de l'esprit.

* * *

Avec le monde naît le désir : un penchant à se dissoudre — ou la pesanteur.

* * *

Le corps, l'âme et l'esprit sont les éléments du monde, comme l'épopée, la lyre et le drame ceux de la poésie.

* * *

La liberté et l'immortalité se tiennent comme l'espace et le temps. De même que l'univers et l'éternité remplissent pour ainsi dire l'espace et le temps, de même la toute-puissance et l'omniprésence remplissent ces deux sphères. Dieu est la sphère de la vertu (à la toute-puissance appartient l'omniscience).



L'âme est en rapport avec l'esprit comme le corps avec l'univers. Les deux lignes partent de l'homme et finissent en Dieu. Les deux circumnavigateurs se rencontrent sur des points de leur route qui correspondent. Il faut que tous deux songent au moyen de demeurer ensemble malgré l'éloignement, et de faire les deux voyages en commun.

* * *

Si Dieu a pu devenir homme, il peut aussi devenir pierre, plante, animal, élément, et peut-être de cette façon y a-t-il une continuelle libération dans la nature.

* * *

Ne pourrait-on pas opposer la fermentation à la combustion : flamme positive et négative?

* * *

Ne voit-on, peut-être, chaque corps que dans la mesure où il se voit lui-même et où soi-même l'on se voit?

* * *

L'âme désoxyde. De là l'ennui et même la faiblesse corporelle et le tremblement qui naissent de la pensée et de la sensation, ou de la pensée troublée (sensation). La pensée oxyderait-elle, la sensation désoxyderait-elle ?

* * *

Le siège de l'âme est là où le monde intérieur et extérieur se touchent. Là où ils se pénètrent, il se trouve en chaque point de la pénétration.

* * *

L'âme serait-elle aussi un produit artificiel ou accidentel? Et le siège de l'âme est-il arbitraire ou accidentel aussi?

* * *

Le siège de l'âme est tantôt ici, tantôt là, tantôt en plusieurs endroits à la fois; il est variable, de même que le siège de ses parties capitales que l'on apprend à connaître pas les passions principales.

* * *

La douleur et l'angoisse marquent les parties rêveuses de l'âme. Le plaisir et la douleur corporels sont des produits de rêve; l'âme n'est éveillée qu'en partie; là où elle rêve, comme, par exemple, dans les organes non soumis à la volonté (qui, à un certain point de vue, comprennent tout le corps), elle éprouve le plaisir et la

douleur. La douleur et la titillation sont des sensations de l'âme enchaînée.

* * *

Le sommeil est un mélange du corps et de l'âme. Dans le sommeil, le corps et l'âme sont chimiquement liés. Dans le sommeil, l'âme est partagée par le corps d'une manière égale; l'homme est neutralisé. L'état de veille est un état partagé, polarisé; l'âme y est ponctuée, localisée. Le sommeil est digestion d'âme; le corps digère l'âme (enlèvement de la stimulation animique). L'état de veille est l'état actif de la stimulation animique; le corps jouit de l'âme. Dans le sommeil, les liens du système sont lâches, à l'état de veille ils sont tendus.

* * *

La flamme est de nature animale.

* * *

L'eau est une flamme mouillée.

* * *

Plus une chose résiste vivement à ce qui la dévore, plus sera vive la flamme du moment de la jouissance. Application à l'oxygène. La femme est notre oxygène.

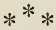
* * *

Pleurer est une crise sthénique. L'émouvant est le contraire du comique. L'émouvant commence par une détente et tend brusquement;

l'émouvant ou le pénétrant pénètre promptement, avant qu'on ait le temps de se resaisir; c'est une satiété, un ramollissement, une dissolution, une fusion. Le comique est une séparation, l'émouvant une absorption, l'un une volatilisation (de là le froid du comique), l'autre une coagulation, une solidification, d'où, la chaleur. Pleurer et rire, avec leurs modifications appartiennent à la vie de l'âme, comme manger et séparer appartiennent à la vie du corps. Pleurer est le système des artères, rire celui des veines.



L'arbre ne peut devenir qu'une flamme fleurissante, l'homme une flamme parlante, l'animal une flamme errante.



Les membres à mouvements spontanés sont des sens dans l'acception stricte du terme. Le développement, la culture des sens appartient au problème de l'amélioration et de l'élévation graduelle de l'humanité. La culture et le développement de l'âme, voilà l'entreprise première et la plus importante. Nous avons déjà sous la main l'excitation extérieure et avec elle l'excitabilité; maintenant, tout revient, avant tout, au développement et à la culture de la sensibilité, et de façon telle que ni l'excitabilité ni l'excitation extérieure n'en souffrent et ne soient négligées, sinon c'est tisser un tissu bien fragile. Les sens, dans l'acception stricte, sont bien plus *animés* que les autres organes; le reste du corps

doit les suivre; eux seront en même temps plus *animés*, et ainsi indéfiniment. Le reste du corps deviendra aussi plus spontané, comme ils le sont. Peut-être la nécessité du sommeil résulte-elle de la disproportion qu'il y a entre les sens et le reste du corps. Le sommeil doit réparer, pour le reste du corps, les suites de l'excitation excessive des sens. Le sommeil n'est propre qu'aux habitants des planètes. Un jour, l'homme veillera et dormira constamment, en même temps. La plus grande partie de notre corps, de notre humanité même, dort encore d'un profond sommeil.



Les sens sont aux animaux ce que les feuilles et les fleurs sont aux plantes. Les fleurs sont des allégories de la conscience ou de la tête. Une propagation supérieure est le but de cette floraison supérieure, une conservation supérieure. Chez les hommes, c'est l'organe de l'immortalité, une propagation progressive de la personnalité.

* * *

Nos sens sont des animaux supérieurs. Il naît d'eux un animalisme supérieur.

* * *

Les nerfs sont les racines supérieures des sens.

* * *

Tout est naturellement éternel. La mortalité et

l'instabilité est un privilège des natures supérieures. L'éternité est le signe *(sit venia verbis)* des êtres non-spirituels. L'accomplissement est la synthèse de l'éternel et du temporel.

* * *

Plus il apprend à vivre, non plus dans les moments, mais les années, etc., plus l'homme devient noble. L'inquiétude, les petites préoccupations de l'esprit se transforment en une activité vaste, tranquille, simple et qui embrasse un grand nombre de choses; et la belle patience se montre. La religion et la moralité, ces deux remparts de notre être, associent de plus en plus solidement leurs assises. Chaque affliction de la nature nous rappelle une patrie plus haute, une nature supérieure et plus proche.

* * *

L'amour est absolument une maladie; de là, la signification merveilleuse du christianisme.

* * *

L'âme est de tous les poisons, le poison le plus fort. Elle est l'excitant le plus pénétrant et le plus soluble. C'est pourquoi les mouvements de l'âme sont extrêmement nuisibles dans tous les maux locaux et dans les maladies inflammatoires.

* * *

Chaque maladie est un problème musical; et la guérison une solution musicale. Plus la solution est brève et cependant complète, plus est grand le talent musical du médecin.

* * *

Nos lèvres ont souvent bien des analogies avec les deux feux-follets du conte de Gœthe. Les yeux sont les sœurs supérieures des lèvres, ils ouvrent et ferment une grotte plus sainte que la bouche. Les oreilles sont le serpent qui engloutit avidement ce que les feux-follets laissent tomber.



Il n'y a qu'un temple au monde et c'est le corps humain. Rien n'est plus sacré que cette forme sublime. S'incliner devant un homme, c'est rendre hommage à cette révélation dans la chair. C'est le ciel que l'on touche lorsque l'on touche un corps humain.

* * *

L'homme est un soleil; ses sens sont les planètes.

* * *

L'homme a toujours imprimé une philosophie symbolique de son être dans ses œuvres et dans ses actions. Il s'annonce lui-même en son évangile de la nature; il est le Messie de la nature.

II

Esthétique et littérature

La main devient chez le peintre le siège d'un instinct, de même chez le musicien; le pied chez le danseur, le visage chez l'acteur, etc.

* * *

De même que le peintre voit les objets d'un œil tout différent de celui de l'homme ordinaire; de même, le poète est affecté par les événements du monde extérieur et intérieur d'une manière très différente de celle de l'homme habituel. Mais nulle part plus que dans la musique, il n'est manifeste que c'est l'esprit seul qui poétise l'objet, les modifications de la matière, et que le beau, objet de l'art, ne nous est pas donné ni ne se trouve déjà dans l'apparence. Tous les sous que produit la nature sont rauques et sans âme; et ce

n'est qu'à l'âme musicale que le murmure des forêts, le sifflement du vent, le chant du rossignol, le bavardage du ruisseau, semblent parfois mélodieux et significatifs. Le musicien prend en lui-même l'essence de son art; et le moindre soupçon d'imitation ne peut l'effleurer. La nature visible semble préparer le travail du peintre et être le modèle qu'il ne pourra jamais atteindre; mais en soi, l'art du peintre est aussi indépendant, aussi apriorique que l'art du musicien. Le peintre ne se sert que d'une langue hiéroglyphique infiniment plus diffiicile que celle du musicien. Le peintre peint avec les yeux; son art est l'art de voir harmonieux et beau. Voir est ici absolument actif; activité imageante. Son image n'est que son chiffre, son expression, son outil de reproduction. Il faut comparer aux notes ce chiffre d'art. Le musicien pourrait plutôt opposer à l'image du peintre les multiples mouvements des doigts, du pied et de la bouche. Le musicien entend aussi activement; *il entend dehors*. Il est vrai que cet emploi renversé des sens demeure un mystère à la plupart; mais tout artiste en aura plus ou moins clairement conscience. Presque tout homme est déjà, jusqu'à un certain point, un artiste; en effet, il *voit dehors* et non *dedans*, il *sent dehors* et non *dedans*. La grande différence est celle-ci : l'artiste a vivifié dans ses organes le germe de la vie auto-imageante, il a élevé au profit de l'esprit la sensibilité de ces organes; et par là même il se trouve en état d'effluer à volonté des idées sans sollicitations extérieures et d'employer ses organes comme des instruments aptes

à modifier selon sa fantaisie le monde réel; tandis que chez l'être non artiste ils ne s'éveillent que par l'introduction d'une sollicitation extérieure, et semblent prouver que l'esprit comme la matière est soumis ou se soumet aux lois de la mécanique (où toute modification présuppose une cause et où action et réaction doivent être réciproquement égales.) Il est en tout cas consolant de savoir que ces rapports mécaniques ne sont pas naturels à l'esprit et, que par conséquent, comme tout ce qui n'est pas spirituellement naturel, ils sont temporaires.

* * *

Serait-il vrai que les gestes soient réellement grammaticaux, symboliques ou expressifs? Je ne crois pas qu'ils le soient, mais ils le seraient s'ils étaient naturels, au sens idéal : produits de l'association idéale des membres intérieurs et extérieurs. Ils appartiennent à l'art de la danse.

—

Chaque œuvre d'art a un idéal *a priori;* une nécessité en soi, d'être là.

—

Il ne faudrait jamais voir une œuvre d'art plastique sans musique, ni écouter une œuvre musicale ailleurs que dans des salles bien décorées.

—

La sculpture et la musique se trouvent l'une en face de l'autre comme des masses opposées.

La peinture forme déjà transition. La sculpture est la fixité et la musique la fluidité en images.

—

Il y a des espèces particulières d'âmes et d'esprits qui habitent les arbres, les paysages, les pierres et les images. Il faut considérer un paysage comme une Dryade ou une Oréade. Il faut que l'on sente un paysage comme on sent un corps. Chaque paysage est un corps idéal pour un genre particulier de l'esprit.

—

Ce ne sont point les couleurs variées, les sons joyeux et l'air tiède qui nous exaltent ainsi au printemps; c'est le tranquille esprit prophétique d'espérances infinies, un pressentiment de nombreux jours heureux, la présence féconde de tant de multiples natures, le présage de fleurs et de fruits éternels et sublimes, et l'obscure sympathie avec l'univers qui s'épanouit dans la joie.

—

Toute forme artistique, tout caractère imaginé a plus ou moins de vie, de droit à la vie et d'espoir de vivre. Les musées sont les dortoirs de mondes à venir. L'historien, le philosophe et l'artiste du monde futur sont ici chez eux — ils se forment ici et vivent pour ce monde-ci. Celui qui est malheureux en ce monde, celui qui ne trouve pas ce qu'il cherche; qu'il aille dans le monde des livres et de l'art, dans la nature, éternellement antique et moderne en même temps,

et qu'il vive en cette *ecclesia pressa* du monde meilleur. Il y trouvera sûrement une amante et un ami, une patrie et un Dieu. Ils dorment mais d'un sommeil prophétique et significatif. Un temps viendra où tout initié du monde meilleur verra, comme Pygmalion, s'éveiller, dans la gloire d'une aurore supérieure, l'univers qu'il créa et rassembla autour de lui, et où son long amour et sa longue fidélité seront récompensés.

—

La vierge est un éternel enfant-femme; une jeune fille qui n'est plus vraiment enfant n'est plus vierge. (Tous les enfants ne sont pas enfants.)

* * *

Tout objet aimé est le centre d'un paradis.

* * *

La contemplation de l'univers commence au point central, dans l'infini et absolu soprano, et descend l'échelle; la contemplation de nous-mêmes commence dans la basse absolue et infinie de la périphérie et monte l'échelle. L'union absolue de la basse et du soprano, voilà la systole et la diastole de la vie divine.

—

La nature est une harpe éolienne, un instrument musical, dont les sons retrouvent en nous les touches qui ébranlent des cordes plus sublimes.

—

Il faut que notre âme soit de l'air, puisqu'elle a la notion de la musique et s'y complaît. Le son est substance d'air, âme d'air; le mouvement propagateur de l'air est une affection de l'air par la note. Et la note renaît dans l'oreille.



La voix humaine est à la fois le principe et l'idéal de la musique instrumentale. Est-ce en général le corps ou l'air qui résonne? Le fluide élastique n'est-il pas la voyelle et le corps la consonne? l'air est-il le soleil, et les corps sont-ils les planètes? l'un, la première voix, et les autres la seconde? — Toute méthode est rythme; si l'on possède le rythme on possède l'univers. Tout homme a son rythme individuel. L'algèbre est la poésie. Le sens rythmique, c'est le génie.



La musique parle une langue universelle, par laquelle l'esprit est excité librement et sans but. Elle lui fait un tel bien, lui est si connue et si familière, qu'en ces courts instants il lui semble qu'il se trouve dans sa patrie. Tout ce qui est amour et bonté, passé et futur, s'élève en lui, en même temps que l'espoir et le désir. Notre langue, à l'origine, était bien plus musicale; ce n'est que peu à peu qu'elle s'est ainsi prosaïsée et assourdie. Elle est devenue un simple bruit, un son, s'il est permis d'avilir ainsi ce mot très beau. Il faut qu'elle redevienne un chant.



Notre langage est ou bien mécanique, atomistique, ou bien dynamique. La véritable langue poétique devrait être organique et vivante. Combien souvent ne constate-t-on pas l'indigence des mots qui d'un seul coup doivent atteindre plusieurs idées!



Les consonnes sont les touches et leur succession et leurs alternations sont empiriques. Les voyelles sont les cordes vibrantes ou les tuyaux. Le poumon est l'arc qui vibre. Les cordes multipliées sur l'instrument ne l'y sont que pour notre facilité; ce sont des abréviations.

—

Les dialectes et les prononciations sont formées par les consonnes et les voyelles. Parler des lèvres, des gencives, de la gorge, de la langue, des dents, du nez, etc. Plus d'une manière de parler naît de l'*e, o, a, i.* Ainsi tout homme a sa voyelle principale. Il en est de même de la musique : tout morceau de musique a son ton fondamental et son thème.

* * *

Tout mot n'est pas un mot complet. Les mots sont tantôt voyelles, tantôt consonnes, mots qui valent par eux-mêmes et mots qui ne valent que par accompagnement.

***

Ce qu'on ne peut pas décomposer directement, il faut le décomposer indirectement ou idéalement, c'est-à-dire qu'il faut tâcher de l'énoncer; on décompose alors l'apparence, l'expression, et l'on trouve les parties composantes et leurs relations.

***

A chaque concept, l'âme cherche un mot génétique-intuitif; c'est ainsi qu'elle étymologise. Elle comprend un concept quand elle peut le dominer, le manier de toutes façons, en faire à son gré de l'esprit ou de la matière. L'universalisation ou la *philosophistication* d'un concept ou d'une image spécifique n'est rien autre qu'une éthérisation, une décorporisation, une spiritualisation d'un spécifique ou d'un individu. Il y a aussi un procédé inverse.

***

Le langage à la deuxième puissance, la fable, par exemple, est l'expression d'une pensée complète et appartient à l'hiéroglyphie de la deuxième puissance, à l'hiéroglyphie du son et de l'image. Il a des mérites poétiques et n'est pas rhétorique, subalterne, lorsqu'il est une expression complète, euphonique, juste et précise, lorsqu'il est une expression pour l'expression même, ou que tout au moins il n'apparaît pas comme moyen, mais est en lui-même une production complète de la faculté supérieure de parler.

* * *

Le son paraît n'être autre chose qu'un mouvement brisé, dans le même sens que la couleur est de la lumière brisée.

* * *

Une disposition, des sensations vagues, des sentiments et des perceptions indéterminés rendent heureux. On se trouvera bien, lorsqu'on ne remarquera en soi aucun penchant spécial, aucune suite de pensée ou de sentiments déterminés. Cet état est, comme la lumière, plus ou moins clair ou obscur. Des idées et des sensations spécifiques forment ses consonnes. On l'appelle conscience. On peut dire de la conscience absolue qu'elle a conscience de tout et de rien; c'est un chant, une simple modulation des dispositions, pareille à celles des voyelles ou des sons. La voix intérieure peut être obscure, lourde et barbare. Ce peut être aussi du grec ou de l'italien, elle est d'autant plus parfaite qu'elle se rapproche davantage du chant. L'expression : "il ne se comprend pas lui-même„, apparaît ici sous un jour nouveau. Le langage de la conscience peut être cultivé et son expression rendue parfaite, en sorte qu'il naît une aptitude à se parler à soi-même. Ainsi notre pensée est un dialogue, notre perception, une sympathie.

* * *

Qu'est-ce que l'homme? Un trope parfait de l'esprit.

* * *

Tous les hommes sont les variations d'un individu complet, c'est-à-dire d'un mariage.

* * *

Un rayon de lumière se brise encore en quelque chose de tout autre que des couleurs. Tout au moins, le rayon de lumière est-il susceptible d'une *animation*, où l'âme se brise en couleurs de l'âme. Qui ne songe en ce moment au regard de l'aimée?

* * *

Tout contact spirituel ressemble au contact d'une baguette de magicien. Tout peut devenir instrument magique. Que celui à qui les effets d'un tel contact, les effets d'une baguette magique semblent fabuleux et prodigieux, se souvienne simplement du premier attouchement de la main de l'aimée, de son premier regard significatif, de ce regard où la baguette magique est un rayon de lumière brisée, qu'il se souvienne du premier baiser, du premier mot d'amour, et se demande si le charme et la magie de ces moments ne sont pas également fabuleux et étranges, inexplicables et éternels.

* * *

Le regard permet des expressions extraordinairement variées, les autres traits du visage ou les autres sens ne sont que des consonnes aux voyelles oculaires. La physionomie est ainsi le langage mimique du visage. Dire de quelqu'un :

il a de la physionomie, c'est dire que son visage est un organe d'expression frappant, habile et idéalisateur. Les femmes surtout ont une physionomie idéalisatrice. Elles savent rendre leurs sentiments non seulement avec exactitude, mais encore en charme, en beauté et en idéal. C'est par un long usage qu'on apprend à comprendre le langage du visage. Il faut que la physionomie parfaite soit universellement et absolument compréhensible. On pourrait appeler les yeux un clavier de clartés. L'œil s'exprime, comme la gorge fait par des sons hauts et bas (les voyelles), par des illuminations plus fortes ou plus faibles. Les couleurs ne seraient-elles pas les consonnes de la lumière?

* * *

Ce seront d'heureux jours que ceux où l'on ne lira plus que de belles choses, des œuvres littéraires. Tous les autres livres ne sont que des moyens et sont oubliés lorsqu'ils deviennent des moyens inutiles; et les livres ne tardent pas à le devenir...

* * *

Il faut que le véritable lecteur soit l'auteur élargi; il est le juge supérieur qui reprend le travail préparé par les juges de première instance. L'instinct, grâce auquel l'auteur a séparé les matériaux de son écrit, sépare à son tour, chez le lecteur, ce qui est grossier de ce qui est précieux dans le livre, et si le lecteur retravaillait le livre selon son idée propre, un deuxième lecteur l'épurerait encore, et ainsi il arrive que la masse

élaborée entre sans cesse en des vases d'une activité nouvelle, et qu'elle devient enfin partie essentielle, membre de l'esprit actif... En relisant impartialement son œuvre, l'auteur peut l'épurer lui-même. Chez ceux qui lisent, il arrive d'ordinaire que l'essentiel se perd en même temps, tant est rare le don de pénétrer complètement l'idée d'autrui. Il en va même pour l'auteur. Critiquer justement n'est pas un signe de culture ou de puissance supérieure; l'acuité plus grande de l'esprit s'explique naturellement par la nouveauté de l'impression produite.



Quelque singulier que cela puisse paraître à plusieurs, rien n'est plus vrai cependant, que c'est le métier, l'extérieur, la mélodie du style qui nous entraînent à lire et nous enchaînent à tel ou à tel livre. *Wilhelm Meister* est une puissante preuve de cette magie du style, du charme pénétrant d'une langue fluante, aimable, simple et cependant multiforme. Celui qui possède cette grâce de l'écriture peut nous raconter les choses les plus insignifiantes; nous nous sentirons attirés et charmés. Cette unité spirituelle est l'âme véritable d'un livre, grâce à laquelle il nous apparaît personnel et efficace.



Gœthe est un poète tout pratique. Il est en ses œuvres ce que sont les Anglais en leurs produits industriels : suprêmement simple, net, aisé et durable. Il a réalisé dans la littérature allemande

ce que Wedgewood a réalisé dans le domaine de l'art anglais. Il a comme les Anglais un goût naturellement économique, un goût noble conquis par l'esprit. Ceci s'accorde parfaitement et s'apparente étroitement avec le sens de la chimie. On voit, par ses études sur la physique, qu'il aime mieux rendre parfaite une chose insignifiante, lui donner l'éclat et le poli suprême, que d'entreprendre une grande œuvre, et de faire quelque chose dont on sait d'avance qu'on ne l'achèvera pas, qu'elle demeurera informe, et qu'on ne la mènera jamais à une perfection magistrale.

* * *

Wilhelm Meister est, jusqu'à un certain point, complètement prosaïque et moderne. Le romantique y périt, de même que la poésie de la nature et le merveilleux. Le livre ne parle que de choses ordinaires; la nature et le mysticisme sont entièrement oubliés. C'est une histoire bourgeoise et familière, poétisée. Le merveilleux y est expressément traité de poésie et de chimère. L'athéisme artistique, voilà l'esprit du livre. Mais l'économie du livre est remarquable, car, par son sujet prosaïque et vulgaire, il produit un effet poétique.

* * *

Wilhelm Meister est en somme un *Candide* dirigé contre la poésie. Le livre, en son esprit, est impoétique à un haut degré, quelque poétique que soit son exécution. Après la flamme, la folie, et les apparitions farouches de la première moitié

de la troisième partie, les confessions viennent tranquilliser le lecteur. L'espèce de surintendance de l'abbé est importune et comique. La tour du château de Lothaire est une grosse contradiction. Les muses deviennent des comédiennes et la poésie joue à peu près le même rôle que dans une farce. On peut se demander ce qui perd le plus au change, de la noblesse qui a été prise pour la poésie ou de la poésie qui a été représentée par la noblesse. L'introduction de Shakespeare produit un effet presque tragique. Le héros retarde l'entrée de l'*Evangile de l'économie* et la *nature économique* est enfin la seule vraie, la seule qui demeure.



Lorsqu'on parle de préméditation et d'art à propos des œuvres de Shakespeare, on ne doit pas oublier que l'art appartient à la nature, est, en quelque sorte, la nature qui se contemple, s'imite et se reproduit elle-même. L'art d'une nature bien développée est en effet très différent de l'artifice de l'intelligence, de l'esprit simplement raisonnant. Shakespeare n'était pas un calculateur, un savant, c'était une âme puissante, aux forces variées, dont les sensations et les œuvres, comme des produits de la nature, portent l'empreinte d'un esprit pensant; et dans lesquelles, le dernier venu des observateurs sagaces découvrira encore de nouvelles concordances avec l'édifice infini de l'univers, des rencontres avec des idées postérieures, des parentés avec les forces et les sens supérieurs de l'humanité.

Elles sont symboliques et ont plus d'un sens, elles sont simples et inépuisables comme les produits de la nature, et rien ne serait plus inexact que d'en dire que ce sont des œuvres d'art, dans le sens restreint et mécanique de ce mot.

* * *

Dans les pièces historiques de Shakespeare, il y a une lutte ininterrompue entre la poésie et l'impoésie. Le trivial y est spirituel et libre, tandis que le grand y est roide et triste. La vie inférieure y est constamment opposée à la vie supérieure, souvent tragiquement, souvent parodiquement, souvent pour le contraste seul. L'histoire, ce que le poète appelle l'histoire, est représentée dans ces pièces, c'est de l'histoire qui se résout en dialogues, ce qui est tout juste le contraire de l'histoire véritable; et cependant c'est de l'histoire telle qu'elle doit être et synchronique. Tout ce qui est dramatique ressemble à une romance, c'est clair, simple, rare, un véritable jeu poétique, sans but déterminé.

* * *

Il y aurait un beau travail à faire sur les méchants écrivains et sur les médiocres. On n'a guère, jusqu'ici, écrit sur eux que de méchantes et médiocres choses; et cependant une philosophie du mauvais, du médiocre et du vulgaire serait de la plus haute importance.

* * *

Une traduction est ou grammaticale ou adaptée, ou mythique. Les traductions mythiques sont les traductions supérieures. Elles reproduisent le caractère pur et complet de l'œuvre d'art individuelle. Elles ne nous donnent pas l'œuvre d'art réelle, mais son idéal. Je ne crois pas qu'il en existe jusqu'ici un modèle parfait. Mais dans maintes critiques et dans des descriptions d'œuvres d'art, on en découvre de claires traces. Il y faut un cerveau, dans lequel l'esprit poétique et l'esprit philosophique se soient absolument interpénétrés. La mythologie grecque est en partie la traduction mythique d'une religion nationale. La madone moderne est également un mythe de ce genre.

Les traductions grammaticales sont les traductions dans le sens ordinaire de ce mot. Elles demandent beaucoup de science, mais n'exigent que des facultés discursives.

Quant aux adaptations, elles exigent, pour qu'elles soient véritables, un esprit poétique supérieur. Elles tombent facilement au travestissement, comme l'Homère iambique de Burger, l'Homère de Pope, et en général toutes les traductions françaises. Il faut que l'adaptateur devienne l'artiste lui-même, et puisse rendre vivante, de telle ou telle façon, l'idée de l'ensemble. Il faut qu'il soit le poète du poète, et puisse le laisser parler en même temps selon l'idée de celui-ci et la sienne propre. Dans un rapport analogue se trouve le génie de l'humanité avec chaque homme individuellement...

Non seulement les livres, mais tout peut être traduit de ces trois façons...

* * *

Les journaux sont déjà des livres faits en commun. “ L’écrire en commun „ est un symptôme intéressant qui fait pressentir un grand perfectionnement de l’art d’écrire. Un jour peut-être on écrira, pensera, agira en masse. Des communes entières, des nations même entreprendront une œuvre.

* * *

La plupart des hommes ne savent pas combien ils sont réellement intéressants, ni quelles choses intéressantes ils disent. Si on leur présentait une peinture authentique d’eux-mêmes, si on annotait et jugeait leurs discours, ils s’étonneraient sur eux-mêmes, et on les aiderait à découvrir en eux un monde tout nouveau.

* * *

Une idée est d’autant plus solide, plus individuelle et plus excitante qu’un plus grand nombre de pensées, de mondes et d’états d’âme s’entrecroisent et se touchent en elle.

* * *

En maint écrit ancien bat un pouls mystérieux qui marque un point de contact avec le monde invisible : un devenir-vivant...

* * *

Ce qui est intéressant, c'est ce qui m'émeut non pour moi-même, mais seulement comme moyen, comme membre. Le *classique* ne me trouble pas; il ne me touche qu'indirectement, par moi-même. Il n'est pas là, pour moi, comme *classique* quand je ne l'envisage pas comme tel ; comme une chose qui ne me toucherait pas si je ne m'excitais pas à faire naître ce qui m'est destiné; si je ne dégageais pas une partie de moi-même et ne laissais pas se développer ce germe d'une façon particulière sous mes yeux, un développement qui ne demande souvent qu'un moment et qui coïncide avec la perception sensible de l'objet. En sorte que je vois devant moi un objet dans lequel l'objet ordinaire et l'idéal interpénétrés, ne présentent qu'un individu merveilleux.

* * *

L'humour est une *manière* arbitrairement assumée. C'est l'arbitraire qui en est le piquant. L'humour est le résultat du libre mélange du relatif et de l'absolu. Par l'humour, ce qui est relatif en soi, devient universellement intéressant et acquiert une valeur objective. Là où la fantaisie et le jugement se touchent, naît l'esprit; là où s'allient le caprice et la raison, naît l'humour. Le persifflage appartient à l'humour mais se trouve à un degré plus bas; il n'est plus purement artistique et est bien plus limité. Dans les âmes sereines il n'y a pas d'esprit, l'esprit indi-

que un équilibre rompu ; il est le résultat de la rupture et en même temps le moyen de la réparer. La passion a l'esprit le plus puissant. Il y a une sorte d'esprit de société, qui n'est qu'un jeu de couleurs magiques en des sphères supérieures. L'état dans lequel on rompt toutes relations, le désespoir et la mort spirituelle, est le plus terriblement spirituel. L'insignifiant, le commun, le grossier, le laid, l'inconvenant ne deviennent sociables que par l'esprit.

* * *

L'homme semble le plus digne de vénération lorsque la première impression qu'il fait est celle d'une idée absolument spirituelle ; c'est-à-dire : qu'il est à la fois esprit et individu déterminé. Il faut qu'à travers tout homme supérieur semble transparaître un esprit, qui parodie idéalement l'apparence visible. On dirait que chez beaucoup d'hommes cet esprit fait la grimace à l'apparence visible...

* * *

Ce qui est intéressant, c'est la matière qui se meut autour de la beauté Où il y a esprit et beauté, s'accumule en vibrations concentriques ce qu'il y a de meilleur...

* * *

Chaque degré de culture commence par l'enfance. C'est pourquoi les plus savants d'entre les hommes sont si semblables à l'enfant...



La distance ne serait-elle pas une science particulière des sciences générales, et par ainsi, le rang respectif des sciences ne devrait-il pas être calculé d'après le nombre de leurs principes? Moins il y a de principes, plus haute serait la science.



On comprend d'ordinaire l'artificiel plus aisément que le naturel. Il faut plus d'esprit pour le simple que pour le compliqué; mais moins de talent.



La métaphysique et l'astronomie ne forment qu'une science. Le soleil est en astronomie ce que Dieu est en métaphysique. La liberté et l'immortalité sont la lumière et la chaleur. Dieu, la liberté et l'immortalité deviendront un jour les bases de la physique spirituelle, comme le soleil, la lumière et la chaleur sont les bases de la physique terrestre.

* * *

Chaque science a son Dieu qui est son but en même temps. Ainsi la mécanique vit du *Perpetuum mobile*, et cherche en même temps, comme problème suprême, à construire un *Perpetuum mobile*. Aussi la chimie vit du *menstruum universale* et de la matière spirituelle ou de la pierre philosophale. La philosophie cherche un prin-

cipe premier et unique. Les mathématiques cherchent la quadrature du cercle et une équation principale. L'homme cherche Dieu, la médecine l'elixir de vie, une essence unifiante et la possession et la conscience complètes du corps. La politique cherche la paix éternelle et un état parfait et libre. Chacune de ces attentes, toujours trompées et toujours renouvelées, indique un chapitre de la science de l'avenir... Nous cherchons partout l'absolu et ne trouvons jamais que le relatif.



C'est une erreur de croire que l'on s'ennuierait si l'on savait tout. Toute difficulté vaincue aide au jeu des fonctions vitales et laisse en réserve une force qui peut servir à autre chose. Il en est du savoir comme de la vue; plus on voit, plus la vue est bonne et agréable...



Ce n'est pas le savoir seul qui nous rend heureux; c'est la qualité du savoir, la constitution subjective du savoir. Le savoir complet est conviction, et c'est la conviction qui nous rend heureux et nous satisfait. Elle change la science morte en une science vivante.

* * *

Toute science historique tend à devenir mathématique. La force mathématique est la force ordonnatrice. Chaque science mathématique tend à redevenir philosophique, à être *animée* ou ra-

tionalisée, puis à devenir poétique, ensuite morale et enfin religieuse.



Les mathématiques sont bien une force animique extériorisée de l'intelligence, cette force faite organe et objet extérieurs; une intelligence réalisée et objective. Pourrait-il se faire que par nos efforts, d'autres, et peut-être toutes les facultés de l'âme devinssent des instruments extérieurs? Tout sortira de nous et deviendra visible; notre âme deviendra représentable. Le système scientifique deviendra un corps symbole de notre intérieur (organe = système). Notre esprit deviendra une machine perceptible par les sens, non en nous, mais hors de nous. L'univers est une force imaginative devenue perceptible par les sens; devenue machine. L'imagination est venue ou devenue la première et la plus facilement sur le monde, l'intelligence probablement la dernière.



L'acte de se dépasser soi-même est partout l'acte suprême, l'origine, la genèse de la vie. La flamme n'est pas autre chose qu'un tel acte. Ainsi, toute philosophie commence là où le philosophant se philosophie lui-même, c'est-à-dire se consume et se renouvelle en même temps. L'histoire de ce phénomène est la philosophie. Ainsi, toute moralité commence là où j'agis par vertu contre la vertu. Là commence la vie de la vertu, par laquelle la capacité s'accroît probablement à

l'infini, sans jamais perdre une limite, c'est-à-dire la condition de la possibilité de sa vie. Toute vie est un surabondant phénomène de renouvellement qui n'a que d'un côté l'apparence d'une destruction. Le précipité de la vie est une chose vivante, susceptible de vie. Ce que la chaleur est à la flamme, l'esprit l'est à la vie.

* * *

Si nous avions une *fantastique* comme nous avons une logique, l'art de l'invention serait trouvé. A la fantastique appartient aussi, jusqu'à un certain point, l'esthétique, comme la science de l'intelligence appartient à la logique.

* * *

L'éthique et la philosophie sont des arts. La première est l'art de choisir *a priori* parmi les motifs d'agir, une idée morale, et d'ajouter ainsi un sens grand et profond à tous ses actes, de donner à la vie un sens supérieur, et d'ordonner et d'unifier de cette façon, artificiellement en un tout idéal, la masse des actes intérieurs et extérieurs. (Les actes intérieurs sont les sentiments et les résolutions.) La seconde est l'art d'agir de même avec les pensées, de choisir entre elles, l'art de produire l'ensemble de nos représentations selon une idée absolue et artificielle; et de penser un système mondial *a priori*, hors des profondeurs de notre esprit; d'employer activement l'organe de la pensée à la composition d'un monde intelligible. En tous les arts véritables est réalisé une idée, un esprit; l'esprit mondial

produit du dedans vers le dehors. Pour l'œil, c'est le monde visible *a priori*, pour l'oreille, le monde auditible *a priori*, pour l'organe éthique, le monde moral *a priori*, pour l'organe pensant, le monde pensable *a priori*, et ainsi de suite. Tous les mondes ne sont que des expressions différentes, des instruments divers d'un esprit et d'un monde.



Qu'est-ce que le mysticisme? Qu'est-ce qui doit être traité mystiquement? La religion, l'amour, la nature, l'Etat. Toute chose extraordinaire touche au mysticisme. Si tous les hommes étaient un couple d'amants, la différence entre le mysticisme et le non-mysticisme disparaîtrait.



Les plus hautes œuvres d'art sont simplement déplaisantes... Ce sont des idéaux qui ne peuvent et ne doivent plaire qu'approximativement; des impératifs esthétiques. De même, la loi morale deviendra un penchant *approximando*.

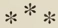
* * *

Dans les vrais poèmes, il n'y a d'autre unité que celle du sentiment ou de l'âme.

* * *

Tout ce qui est parfait ne s'exprime pas seulement soi-même, il exprime en même temps tout le monde qui lui est allié. C'est pourquoi flotte autour du parfait, quel qu'il soit, le voile de la

vierge éternelle, que le moindre attouchement résout en poussière magique qui devient le char de nuages du voyant. Ce n'est pas l'antiquité seule que nous voyons, elle est à la fois le ciel, le télescope et l'etoile fixe, et en même temps la révélation vraie d'un monde supérieur... Il ne faut pas, d'ailleurs, croire trop fermement que l'antiquité et le parfait soient faits : ce que nous appelons faits. Ils sont faits, comme l'amante, par le signe convenu de l'amant dans la nuit, comme l'étincelle par l'attouchement du métal, ou l'étoile par le mouvement de l'œil... A chaque trait qui parfait, l'œuvre s'éloigne du maître à des distances incommensurables, et aux dernières lignes, le maître voit son œuvre séparée de lui par un abîme spirituel dont lui-même peut à peine concevoir l'étendue, et que l'imagination, comme l'ombre du géant Intelligence, dans le conte de Gœthe, parvient seule à franchir. Dans l'instant où l'œuvre va être parfaite, elle devient plus grande que son créateur, qui est l'organe inconscient et la chose d'une puissance supérieure. L'artiste appartient à l'œuvre, et non pas l'œuvre à l'artiste.



Le sens poétique a plus d'un point de commun avec le sens mystique. C'est le sens du propre, du personnel, de l'inconnu, du mystérieux, du révélateur, du fatal accidentel. Il représente l'irreprésentable. Il voit l'invisible et sent l'insensible. La critique de la poésie est une absurdité; il est déjà difficile de dire si une chose est poésie

ou non. Le poète est vraiment *insensé* — et c'est pourquoi tout arrive réellement en lui. Il représente, au sens propre du mot, le sujet-objet : l'âme et le monde. De là l'infini d'un bon poème, son éternité. Le sens poétique est proche parent du sens prophétique et du sens religieux, de la folie en général. Le poète ordonne, unit, choisit, invente, et il ne comprend pas lui-même pourquoi il le fait de cette façon et non pas autrement.



On cherche, par la poésie, qui n'est en quelque sorte que l'instrument mécanique à produire des sentiments intérieurs, des tableaux, des contemplations, peut-être aussi des danses spirituelles, etc. La poésie est l'art d'exciter l'âme.

* * *

La poésie est la représentation de l'âme, du monde intérieur dans son ensemble ; ses intermédiaires, les mots, l'indiquent déjà, car ils sont la manifestation de ce monde de puissances intérieures ; exactement ce qu'est la plastique au monde des formes extérieures et la musique aux sons. L'effet est ici strictement inverse, en tant qu'il est plastique, mais il y a une poésie musicale, qui met l'âme en un jeu multiple de mouvements.

* * *

Les poètes sont à la fois des isolateurs et des conducteurs du courant poétique.

* * *

Le poète emploie les mots et les choses comme des touches et toute la poésie repose sur une active association d'idées, sur une production du hasard personnellement active, préméditée et idéale.

* * *

Les principes de la *fantaisie* ne seraient-ils pas les principes opposés (mais non renversés) de la *logique?*

* * *

La poésie est l'héroïne de la philosophie. La philosophie fait de la poésie une base. Elle nous apprend à connaître la valeur de la poésie. La philosophie est la théorie de la poésie. Elle nous montre ce qu'est la poésie, qu'elle est *une* et *tout.*

* * *

La séparation du philosophe d'avec le poète n'est qu'apparente et a lieu au détriment des deux. C'est le signe d'une maladie et d'une constitution maladive.

* * *

La philosophie sonne comme la poésie, parce que tout cri dans le lointain devient une voyelle. Ainsi, dans l'éloignement tout devient poésie : des monts lointains, des hommes lointains, des événements lointains, etc., (tout devient romantique) de là notre nature foncièrement poétique. Poésie de la nuit et du crépuscule.

* * *

Il y a une imitation symptomatique et une imitation génétique. La seconde seule est vivante. Elle suppose l'union intime de l'imagination et de l'intelligence.

* * *

Il est assez difficile d'inventer et de réaliser de véritables caractères poétiques. Ce sont en quelque sorte des voix et des instruments différents. Il faut qu'ils soient généraux et cependant particuliers, déterminés et libres, clairs et cependant mystérieux.

Dans la vie réelle les caractères sont excessivement rares; aussi rares que les bons acteurs. Un grand nombre d'hommes n'ont même pas de dispositions à un caractère. Il faut que l'on distingue bien les hommes ordinaires, les hommes quotidiens, des caractères. Le caractère est absolument auto-actif.

* * *

Le comique est un mélange qui se résout en néant.

* * *

Il est assez étrange qu'on n'ait rien tant cherché à éviter dans les poèmes que l'apparence de poème; et qu'on n'y blâme rien tant que les traces de la fiction, du monde imaginé. Ce que nous avons en vue dans cet effort et cette sensation est en tout cas quelque chose de très haut, mais

le désir prématuré de l'atteindre est très inopportun et très inutile, parce que ce n'est que par une peinture exacte et hardie d'objets et d'histoires librement inventés, que l'on devient capable de mettre une âme libre dans une apparente copie de ce monde.



C'est une sensation désagréable, d'entendre des mots superflus, lorsqu'il y a un but déterminé à atteindre ; et comme la poésie n'est autre chose qu'un superflu cultivé, une chose qui se développe elle-même, elle devient absolument répugnante lorsqu'elle n'est pas à sa place, lorsqu'elle veut raisonner et argumenter, et en général lorsqu'elle assume un air sérieux; alors elle n'est plus poésie.

* * *

Plus un poème est personnel, local, temporel, propre, plus il est près du centre de la poésie. Il faut qu'un poème soit absolument inépuisable, comme un homme et une bonne maxime.

* * *

Lorsqu'on met certaines poésies en musique, pourquoi ne les met-on pas en poésie ?

* * *

Le théâtre est la réflexion active de l'homme sur lui-même.

* * *

La poésie lyrique est le chœur dans le drame

de la vie du monde. Les poètes lyriques forment un chœur composé de jeunesse et de vieillesse, de joie, de pitié et de sagesse.



Toute représentation du passé est une tragédie au sens propre du mot. Toute représentation de l'avenir, une comédie. La tragédie est à sa place chez un peuple qui a atteint le point culminant de sa vie, de même que la comédie est à sa place, lorsque la vie de ce peuple est chétive.



L'art de rendre agréablement étrange, de rendre un objet étrange et cependant connu et attrayant, voilà la poétique romantique.

* * *

Tous les événements de notre vie sont des matériaux dont nous pouvons faire ce que nous voulons. Celui qui a beaucoup d'esprit fait produire beaucoup à sa vie. Toute relation, tout incident deviendrait, pour celui qui serait absolument esprit, le premier membre d'une série infinie, le commencement d'un roman sans fin.

* * *

Quelle inépuisable masse de matériaux propres à de nouvelles combinaisons individuelles n'y a-t-il pas autour de nous? Celui qui a deviné ce secret n'a plus besoin de rien, si ce n'est de la résolution de renoncer à la multiplicité infinie, à ses joies; et en même temps d'entreprendre quel-

que chose. Mais cette résolution nous coûte la jouissance d'un univers infini et exige qu'on se restreigne à une seule de ses apparences. Devrions-nous par hasard notre existence terrestre à quelque résolution analogue?

***

On peut imaginer des histoires sans suite, mais cependant associées, comme des rêves. Des poèmes qui sont simplement sonores et pleins de mots éclatants, mais dépourvus de sens et de cohésion, dont, tout au plus, quelques strophes sont compréhensibles, comme des fragments de choses les plus diverses. Cette véritable poésie peut avoir, tout au plus, un sens allégorique général, et une action indirecte comme la musique. C'est pourquoi la nature est si purement poétique, comme la cellule d'un magicien, d'un physicien, une chambre d'enfants, un grenier, un entrepôt, etc.

***

En un conte symbolique, il faut que tout soit merveilleux, mystérieux et se tienne. Il faut que tout soit vivant, mais d'une autre façon.

La nature tout entière doit être merveilleusement mêlée au monde spirituel tout entier. Ici commence le temps de l'anarchie universelle, de la liberté; l'état naturel de la nature, le temps antérieur au monde. Ce temps antérieur au monde nous livre, en quelque sorte, les traits épars du temps postérieur au monde, comme la nature est une image singulière du royaume

éternel. Le monde du conte symbolique est tout juste le contraire du monde de la vérité, et c'est pour cela même qu'il lui est si semblable, de même que le chaos est semblable à la création parfaite. Dans le monde futur, tout est de même que dans le monde passé, et cependant tout autre. Le monde futur est le chaos intelligent; le chaos qui s'est pénétré lui-même; qui est en lui et hors de lui. — Le vrai conte symbolique doit être à la fois une représentation prophétique, une représentation idéale et une représentation absolument nécessaire. Le véritable conteur symbolique est un voyant de l'avenir.



L'homme primitif est le premier voyant spirituel, tout lui paraît esprit. Que sont les enfants, si ce n'est des hommes primitifs ? Le frais regard de l'enfant est plus illimité que le pressentiment du voyant le plus pur.



Il ne tient qu'à la faiblesse de nos organes et à une certaine impuissance d'émotion spontanée, que nous ne nous apercevions pas dans un monde féerique. Tous les contes symboliques ne sont que des rêves de ce monde patrial qui est partout et nulle part. Les puissances supérieures qui sont en nous, et qui un jour comme des génies réaliseront notre volonté, sont à présent des muses, qui sur nos routes si pénibles nous raniment à l'aide de douces réminiscences.

* * *

La sieste du royaume spirituel est le monde floral. Aux Indes, les hommes dorment encore, et leur rêve sacré est un jardin qu'entourent des flots de miel et de lait...

III

Considérations morales

Un temps viendra — et il ne tardera pas à venir — où tous seront convaincus qu'un roi ne peut exister sans république, et une république sans roi, que les deux sont aussi inséparables que le corps et l'âme, et qu'un roi sans république, comme une république sans roi, ne sont que des mots sans signification. C'est pourquoi, en même temps qu'une république véritable, est toujours né un roi, et avec un roi véritable est toujours née une république. Le roi véritable sera république, et la république véritable sera roi...

* * *

Le peuple est une idée. Nous deviendrons un peuple. Un homme complet est un petit peuple.

La véritable popularité est le but suprême des hommes...

* * *

Toute supériorité mérite l'ostracisme. Il est bon qu'elle s'y condamne elle-même : tout absolu doit sortir de ce monde. Dans le monde, il faut vivre avec le monde. On ne vit que lorsqu'on vit selon les hommes avec lesquels on vit. Tout le bien dans ce monde vient du dedans (et ainsi du dehors par rapport à lui), mais il ne fait que traverser comme un éclair. La supériorité mène le monde plus avant, mais il faut aussi qu'elle s'éloigne bientôt.

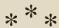
* * *

L'homme a cherché à faire de l'Etat l'oreiller de la paresse; et cependant il faudrait que l'Etat fût tout juste le contraire : c'est une armature de l'activité tendue. Son but est de rendre l'homme absolument puissant et non absolument faible, d'en faire, non le plus paresseux mais le plus actif des êtres. L'Etat n'épargne pas de peines à l'homme, mais augmente, au contraire, ses peines à l'infini; mais non sans augmenter ses forces en proportion. La route vers le repos ne passe que par les domaines de l'activité qui embrasse toutes choses.

* * *

Il n'y a pas, à proprement parler, de malheur en ce monde. Le bonheur et le malheur s'équilibrent toujours. Tout malheur est semblable à

l'obstacle du torrent. Après l'avoir vaincu, le torrent s'élance avec une force nouvelle. Ceci est frappant surtout, dans l'ordre économique, après les mauvaises récoltes.



L'acte de manger est une vie accentuée. Manger, boire et respirer correspondent à la triple division des corps en solides, liquides et fluides. Le corps entier respire; les lèvres seules boivent et mangent ; tout juste cet organe qui rend en sons divers ce que l'esprit a préparé et ce qu'il a reçu des autres sens. Les lèvres sont si importantes dans la vie ; combien elles méritent le baiser ! Chaque mouvement imperceptible est le souhait symbolique de l'émotion ou de l'attouchement. Ainsi tout nous invite figurativement et discrètement dans la nature, à jouir d'elle, et il se pourrait bien que toute la nature fût féminine, vierge et mère à la fois.

* * *

Le postulat du mysticisme féminin est le vulgaire. Tout demande de la femme un amour absolu pour le premier objet venu. Quelle haute idée de la libre puissance et de la force autocréatrice de son esprit, ceci ne suppose-t-il pas !

* * *

Il y a des gens d'une individualité entêtée et prodigieuse qui ne sont pas faits pour le mariage. Il faut que les époux aient une sorte de

mélange d'individualité et de non-individualité. Il faut qu'ils aient un caractère ferme, afin de pouvoir être une possession, et cependant qu'ils soient souples, élastiques et tout à fait déterminés sans devenir entêtés et inquiets.

* * *

Les femmes sont un adorable secret — voilé mais non fermé. C'est la raison seule qui sépare les femmes et l'amour.

* * *

Le beau mystère de la Vierge, qui la rend si indiciblement attrayante, est le pressentiment de la maternité, le pressentiment d'un monde à venir qui sommeille en elle, et s'épanouira d'elle. Elle est l'image la plus frappante de l'Avenir.

* * *

Le mariage signifie une nouvelle, une plus haute époque de l'amour. L'amour sociable et vivant. La philosophie naît avec le mariage.

* * *

Un caractère est une volonté complètement cultivée.

* * *

Nous faut-il dépenser pour l'ordinaire et le commun, tant de puissance et d'efforts, parce que, peut-être, pour l'homme proprement dit, rien n'est moins ordinaire et rien n'est moins commun que le malheureux ordinaire ? Le suprême

est le plus compréhensible, le plus proche et le plus indispensable. Ce n'est que par l'ignorance de nous-mêmes, la désuétude de nous-mêmes que naît ici une incompréhensibilité qui est elle-même incompréhensible.

* * *

L'homme est la vérité ; s'il livre la vérité il se livre lui-même. Qui trahit la vérité se trahit soi-même. Il ne s'agit pas ici de mentir, mais d'agir contre sa conviction.

* * *

Tous les hommes sont engagés en un duel perpétuel.

* * *

Les penchants sont d'origine matérielle — des forces attractives et répulsives travaillent ici. Les penchants font de nous des forces naturelles. Ils troublent le cœur des hommes, et l'on peut dire, au pied de la lettre, des hommes passionnés, qu'ils tombent. Celui qui se livre sans réserve à ses penchants, agit contre l'intérêt même des penchants, puisque ce n'est que grâce à une résistance appropriée, qu'ils peuvent avoir une action complète et durable.

* * *

Déjà la conscience atteste nos rapports, notre liaison (la possibilité du passage) avec un autre monde, une force intérieure indépendante, et un état en dehors de l'individualité commune. Ce

n'est que sur ceci que repose la possibilité de l'empirisme actif. Nous ne devenons physiciens que lorsque nous faisons des substances et des forces imaginatives, la mesure des substances et des forces de la nature.

* * *

C'est un trait significatif en beaucoup de contes, que, lorsque une chose impossible devient possible, en même temps une autre chose impossible devient possible aussi ; que, lorsque l'homme se vainc lui-même, il vainc aussi la nature ; et un prodige a lieu qui lui accorde l'agréable opposé dans le moment que le désagréable contraire lui devient agréable.Ce sont là les conditions magiques. Par exemple, un ours sera changé en prince, mais seulement dans l'instant où l'ours sera aimé. Peut-être qu'une transformation pareille aurait lieu si l'homme parvenait à aimer le mal dans l'univers ; dans l'instant qu'il commencerait à aimer la maladie ou la douleur, il se pourrait que la volupté la plus enivrante reposât dans ses bras, et que le plaisir positif le plus haut le pénétrât. La maladie ne pourrait-elle être un moyen de synthèse supérieure ? Et plus la maladie serait épouvantable, plus serait haute la volupté qui y est cachée ? Chaque maladie est peut-être le commencement nécessaire de l'union plus intime de deux êtres, le commencement fatal de l'amour. L'homme peut ainsi devenir enthousiaste de la maladie et de la douleur, et considérer la mort, avant tout, comme une union plus étroite d'êtres aimants. Le meilleur

ne commence-t-il point partout par la maladie ? La demi-maladie est un mal, la maladie totale une volupté; et d'essence supérieure... La douleur pourrait-elle être detruite dans le monde, comme le mal ? Est-ce que la poésie détruirait la douleur comme la morale détruit le mal ? Le cœur qui est bon, ne va pas à la vertu par le mal, mais par la philosophie. Il n'y a ni mal ni douleur absolus. Il est possible que l'homme se rende par degrés absolument méchant, et crée également de la sorte une douleur absolue; mais l'un et l'autre sont des produits artificiels, que l'homme détruira simplement selon les lois de la morale et de la poésie, sans y croire, sans les admettre. — Toute douleur et tout mal sont isolés et isolants ; c'est le principe de la séparation. Par la réunion, la séparation cesse et ne cesse pas ; mais le mal et la douleur en tant que séparation et réunion apparentes, cessent en effet par séparation et réunion véritables, qui n'existent qu'alternativement. — J'anéantis le mal, la douleur, en philosophant. C'est une élévation, une direction du mal et de la douleur sur eux-mêmes, ce qui a lieu, en sens inverse, pour le bien, la volupté, etc.

***

Il est étrange que le fond propre de la cruauté soit la volupté.

***

Il est assez étonnant, que depuis longtemps l'association de la volupté, de la religion et de la

cruauté, n'ait pas rendu les hommes attentifs à leur parenté intime et à leur tendance commune...



On peut toujours accorder que l'homme a une tendance prépondérante au mal ; il est d'une nature d'autant meilleure, car seuls les dissemblables s'attirent.



Les méchants doivent faire le mal par haine des méchants. Ils croient que tout est mal ; et par là, leur penchant à détruire devient fort naturel ; car de même que le bien est l'élément conservateur, le mal est l'élément destructeur. Ceci se détruit finalement soi-même, et l'idée même s'en contredit ; tandis que cela s'affirme soi-même et existe et perdure en soi. Les méchants doivent mal agir, à la fois contre et avec leur volonté ; ils sentent que chacun de leurs coups les frappe eux-mêmes ; et cependant ne peuvent s'empêcher de frapper. La méchanceté n'est qu'une maladie des sentiments, qui a son siège dans la raison ; et c'est pourquoi elle est si têtue et ne peut être guérie que par un miracle...



Dans la morale de Fichte se trouvent les considérations les plus importantes sur la morale. La morale ne dit rien de déterminé ; elle est la conscience ; un simple juge sans lois. Elle ordonne sans intermédiaire mais toujours spécialement. Elle est tout entière résolution. Les lois sont absolument opposées à la morale.

***

Spinoza et d'autres ont, avec un instinct singulier, cherché tout dans la théologie, fait de la théologie le siège de l'intelligence. L'idée spinozienne d'une science catégorique, impérative, belle ou complète, d'une science qui se satisfait en elle-même, d'une science annihilant toutes les autres et les abrogeant agréablement, bref, d'une science voluptueuse (idée qui est au fond de tout mysticisme) est extrêmement intéressante. — La morale, en tant qu'elle repose sur la lutte contre les penchants sensuels, n'est-elle pas elle-même voluptueuse, véritable eudémonisme ?

***

Si un homme, tout à coup, croyait vraiment qu'il est moral, il le serait.

***

Il me semble que de nos jours se généralise une tendance à cacher le monde extérieur sous des voiles artificiels ; à avoir honte devant la nature nue, et à ajouter, par le secret et le mystère, je ne sais quelle obscure force spirituelle aux choses des sens. La tendance, certes, est romantique ; seulement, elle n'est pas favorable à la clarté et à l'innocence puérile. Ceci est surtout notable dans les relations sexuelles.

***

Chaque vertu suppose une innocence spécifique. L'innocence est un instinct moral. La

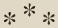
vertu est la prose, l'innocence la poésie. Il y a une innocence fruste et une innocence cultivée. La vertu disparaîtra et deviendra innocence.



La pudeur est bien une sensation de profanation. On ne devrait s'occuper qu'en grand secret de l'amitié, de l'amour et de la piété. Il ne faudrait en parler qu'en de rares et intimes moments ; et s'entendre en silence sur ces choses. Bien des choses sont trop délicates pour qu'on puisse les penser, et, à plus forte raison, pour qu'on puisse en parler.



L'innocence et l'ignorance sont sœurs. Mais il y a des sœurs nobles et vulgaires. L'innocence et l'ignorance vulgaires sont mortelles. Elles ont de beaux visages, mais éphémères et insignifiants. Les sœurs nobles sont immortelles. Leur haute stature est inaltérable et leur face reflète éternellement la clarté du paradis. Toutes deux habitent le ciel et ne visitent que les hommes les plus nobles et les mieux éprouvés.



Je suis le but d'une chose dans la mesure où elle est là pour moi; elle se rapporte à moi; elle se trouve là, à cause de moi. Ma volonté me détermine ; par conséquent elle est ma propriété. Le monde sera tel que je le voudrai. Originellement le monde est tel que je le veux; si je ne le trouve pas tel, il faut que je cherche

le défaut de ce produit dans ses deux facteurs ou dans un seul. Ou bien le monde est un monde dégénéré, ou ma volonté contradictoire n'est pas ma véritable volonté, ou les deux choses sont distinctement vraies, en même temps. Mon activité spirituelle, ma réalisation d'idées, ne pourra être une décomposition ni une recréation du monde (du moins en tant que je suis membre de ce monde déterminé), mais seulement une variation-opération. Je pourrai sans préjudice de l'univers et de ses lois, et par elles, les ordonner pour moi, les établir et les cultiver.



Voir le monde entier par le sens moral. Déduction de l'univers tirée de la morale. Toutes améliorations véritables sont des améliorations morales; toutes inventions véritables des inventions morales, progrès... (Mérites de Socrate).

* * *

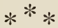
Le sentiment moral est le sentiment de la puissance créatrice absolue, de la liberté productive, de la personnalité infinie, du microcosme, de la divinité réelle en nous...

* * *

Dieu est un concept mêlé. Il est né de l'union de toutes les puissances de l'âme, par le moyen d'une révélation morale.



Il faut que la situation juridique devienne une situation morale ; et alors, toutes les séparations et toutes les déterminations tombent d'elles-mêmes ; et chacun est et possède tout, sans que ce soit au détriment des autres. — Les mathématiques ne se rapportent qu'au droit, à la nature juridique et à l'art ; non à la nature magique et à l'art. L'un et l'autre ne deviennent magiques que par la moralisation. L'amour est le fond de la possibilité de la magie. L'amour travaille magiquement. — Tout *être* sera changé en un *avoir ;* être est unilatéral, avoir synthétique, libéral.



Le bien est moralité. La beauté est le bien objectif. La vérité le bien subjectif. Toutes deux se rapportent à la nature inintelligente. En un être doué de raison, le droit est analogue à la vérité, le bien à la beauté.



Le système de la morale doit devenir le système de la nature. Toutes les maladies ressemblent au péché, en ceci que ce sont des transcendances, nos maladies sont toutes des phénomènes d'une sensation sublimée, qui veut se transformer en forces supérieures. Comme l'homme voulut devenir Dieu, il pécha. — Les maladies des plantes sont des animalisations, celles des animaux des rationalisations, celles

des pierres des végétations. Est-ce que chaque plante ne correspondrait pas à une pierre et à un animal? Les plantes sont des pierres mortes, les animaux des plantes mortes...

* * *

La nature deviendra morale; nous sommes les maîtres qui l'instruisent, ses tangentes morales, ses charmes moraux. — La moralité peut-elle comme l'esprit être objectivée et organisée?

* * *

L'idéal de la moralité n'a pas de rival plus dangereux que l'idéal de la force suprême, de la vie plus puissante, qu'on a nommé aussi (au fond très justement, mais, dans le sens qu'on y attachait, très faussement) l'idéal de la grandeur esthétique. C'est le maximum du barbare; et il a malheureusement, en ces temps de culture égarée, fait un grand nombre de prosélytes, justement parmi les plus débiles. Par cet idéal, l'homme devient un esprit-brute, un mélange, dont l'esprit brutal à précisément pour les faibles une brutale puissance d'attraction.

* * *

La nature sera morale, lorsque par amour véritable pour l'art, elle se donnera à l'art, fera ce que veut l'art. Et l'art sera moral, lorsque par amour véritable pour la nature, il vivra pour la nature, et travaillera avec elle. Il faut que tous deux le fassent en même temps, par leur propre choix, pour eux-mêmes, et par le choix d'autrui,

pour autrui. Il faut qu'en eux-mêmes ils se rencontrent avec les autres, et dans les autres avec eux-mêmes.

* * *

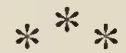
La psychologie humaine, comme la science en général, considérera-t-elle l'homme simplement comme un tout, comme un système (et simplement de haut en bas) et la psychologie en général n'aura-t-elle affaire qu'avec des *touts ?* Alors, la psychologie et la physiologie me semblent absolument unes ; et l'âme ne serait que le principe du système, ne serait que substance ; son séjour serait le ciel. La physiologie en général serait la psychologie universelle, et la nature et l'âme seraient unes aussi ; puisque dans la nature n'est compris que l'esprit du tout, le principe substantiel. — Il faut ainsi séparer Dieu et la nature.

Dieu n'a rien à faire avec la nature ; il est le but de la nature ; ce avec quoi il faut qu'elle s'harmonise un jour. La nature deviendra morale. — Le Dieu moral est une chose bien plus haute que le Dieu magique. — Il faut que nous tâchions à devenir Mages pour pouvoir être vraiment moraux. Plus on est moral, plus on est en harmonie avec Dieu, plus on est divin, plus on est uni à Dieu. Dieu ne nous devient perceptible que par le sens moral. Le sens moral est le sens de l'être, sans affection extérieure, le sens de l'union, le sens du suprême, le sens de l'harmonie, le sens de l'être et de la vie librement choisis et trouvés, et cependant com-

muns, le sens de la chose en soi, le vrai sens de la divination (deviner, percevoir une chose, sans motif, sans contact). Le mot sens qui se rapporte à une connaissance immédiate, à un contact, à un mélange n'est pas tout à fait propre ici. Mais c'est une expression infinie, de même qu'il y a des grandeurs infinies. Le propre ne peut être exprimé ici qu'approximativement, faute de mieux. — Agir moralement et agir religieusement sont ainsi deux choses intimement unies. On aura en vue la complète harmonie intérieure et extérieure; on accomplira à la fois la loi et la volonté de Dieu, l'une et l'autre pour lui-même. Il y a ainsi une manière d'agir morale, unilatérale, et une manière d'agir religieuse, unilatérale.



Les miracles peuvent-ils convaincre? ou bien la véritable conviction, cette fonction la plus haute de notre âme et de notre personnalité, serait-elle le seul vrai miracle annonçant Dieu? Chaque miracle doit demeurer en nous, isolé, sans lien avec le reste de notre conscience, un rêve. Mais une profonde conviction morale, une contemplation divine, voilà qui serait un véritable et permanent miracle.



Est-ce que certaines bornes intellectuelles, ou certaines inperfections existeraient à cause de, ou pour la religion, comme la détresse existe à cause de, ou pour l'amour ? Nous nous sommes faits hommes pour être alliés, d'une manière

infinie, avec les transmondains mêmes; et nous avons choisi un Dieu pour roi. Déduction des esprits et des êtres de la raison. Nos rapports avec eux. Il n'y a pas de bornes au progrès intellectuel, mais nous mettrons telles bornes *ad hunc actum*, transitoires, nous serons à la fois limités et illimités; nous pourrons faire des miracles, mais nous n'en voudrons point faire. Nous pourrons tout savoir, mais ne le voudrons pas. Avec l'éducation vraie de notre volonté, progresse aussi l'éducation de notre pouvoir et de notre savoir. Dans le moment que nous serons parfaitement moraux, nous pourrons faire des miracles, c'est-à-dire, dans le moment où nous ne voulons pas en faire, tout au plus admettrions nous des miracles moraux. (Le Christ.) Le miracle suprême est un acte vertueux, un acte de la libre détermination.

* * *

La morale est, bien entendue, l'élément vital des hommes. Elle est intimement unie à la crainte de Dieu. Notre volonté morale est la volonté de Dieu. Quand nous accomplissons sa volonté nous rassérénons et nous élargissons notre être, et c'est comme si nous avions agi ainsi pour nous-mêmes, du fond de notre nature. Le péché est sans aucun doute le mal réel dans le monde. Tout malheur vient de lui. Celui qui comprend le péché, comprend la vertu et le christianisme, se comprend soi-même et comprend le monde. Sans comprendre cela, on ne peut s'approprier les mérites du Christ; et on n'a point de part à cette seconde création supérieure.



Si l'esprit sanctifie, tout vrai livre est une bible. Mais il est rare qu'un livre soit écrit pour lui-même; et si l'esprit est un métal également noble, la plupart des livres sont des Ephraïmites. Il faut que tout livre utile soit plein d'alliages; et le noble métal ne s'emploie pas pur dans le commerce. Il en est d'un grand nombre de livres véritables comme des lingots en Irlande. Durant de longues années ils ne servent qu'à peser.

* * *

Est-ce que la bible serait encore en croissance?

* * *

Darwin (1) remarque qu'au réveil nous sommes moins éblouis par la lumière lorsque nous avons rêvé d'objets visibles. Heureux par conséquent ceux qui sur cette terre rêvent déjà qu'ils voient! Ils pourront supporter avant les autres la gloire de l'autre monde!

* * *

Si le monde est en quelque sorte un précipité de la nature humaine, le monde divin est un sublimé de cette nature. Les deux opérations ont lieu *uno actu*. Pas de précipitation sans sublimation. Ce qui là se perd en agilité se retrouve ici.

(1) Il s'agit ici, non de Charles-Robert Darwin, le célèbre naturaliste anglais, mais de son père, le docteur-poète Erasme Darwin. (N. d. T.)

***

La fantaisie place le monde à venir dans le haut, dans le bas ou dans la métempsychose. Nous rêvons de voyages à travers l'univers; l'univers n'est donc pas en nous? Nous ne connaissons pas la profondeur de notre esprit. C'est vers l'intérieur que s'étend le chemin mystérieux. C'est en nous que se trouvent l'éternité avec ses mondes, le passé et l'avenir, ou bien ils ne sont nulle part. Le monde extérieur est le monde des ombres, il projette ses ombres dans le royaume de la lumière. Aujourd'hui tout nous paraît si obscur, si isolé, si informe! Mais comme tout cela changera quand cet obscurcissement sera passé et que le corps d'ombre sera rejeté! Nous jouirons plus que jamais; car notre esprit a subi de longues privations...

***

La vie est le commencement de la mort. La vie n'existe que pour la mort. La mort est à la fois dénouement et commencement, séparation et réunion à soi-même tout ensemble. Par la mort la réduction s'accomplit.

***

Dans la douleur la plus grande survient souvent une paralysie de la sensibilité. L'âme se décompose. De là le froid mortel, la libre force de pensée, l'écrasante et incessante lucidité de ce genre de désespoir. Il n'y a plus aucun désir; l'homme demeure seul comme une force funeste.

Détaché du reste du monde, il se consume peu à peu lui-même, et selon son principe est misanthrope et misothée.

* * *

Bien des gens s'attachent à la nature, parce que, comme des enfants gâtés, ils craignent leur père et cherchent un refuge près de leur mère.



Rien n'est plus indispensable à la véritable piété qu'un intermédiaire qui nous relie à la divinité. L'homme ne peut être immédiatement en relation avec elle. Il faut que l'homme, dans le choix de cet intermédiaire, soit absolument libre. La moindre contrainte, en ceci, nuit à sa religion. Ce choix est caractéristique, et les gens cultivés choisiront des intermédiaires assez semblables entre eux, tandis que les ignorants seront d'ordinaire déterminés par le hasard. Mais comme, en général, bien peu d'hommes sont capables de choisir, maints intermédiaires deviendront communs, soit par hasard, soit par association ou à cause de quelque commodité particulière. C'est ainsi que naissent les religions locales. Plus un homme acquiert d'indépendance et d'individualité, plus aussi diminue la quantité de l'intermédiaire, sa qualité s'affine, et les relations avec cet intermédiaire deviennent plus variées et plus raffinées : fétiches, astres, animaux, héros, idoles, dieux, un dieu-homme. On voit tôt combien ces choix sont relatifs, et sans qu'on le sache on est amené à cette idée que l'essence de

la religion ne dépend pas de la nature de l'intermédiaire, mais qu'elle réside simplement dans la manière d'envisager cet intermédiaire et dans les rapports que l'on a avec lui.



Il y a idolâtrie, dans le sens large, lorsque je prends cet intermédiaire pour Dieu même. Il y a irréligion lorsque je n'admets aucun intermédiaire; et, en ce sens, la superstition et l'idolâtrie, l'incrédulité ou le déisme, qu'on peut appeler aussi vieux judaïsme, sont irréligieux. D'un autre côté l'athéisme n'est que la négation de toute religion en général, et de cette façon, n'a rien à faire avec la religion. La vraie religion est celle qui accepte cet intermédiaire comme intermédiaire, et le tient, en quelque sorte, pour l'organe de la divinité, pour son apparence sensible. A ce point de vue, les Juifs, du temps de la captivité de Babylone, acquirent une tendance véritablement religieuse, une espérance religieuse, une foi en une religion future qui les transforma miraculeusement, de fond en comble, et qui les maintint jusqu'à nos jours, en une persévérance remarquable.



Vue de plus près, la vraie religion paraît à son tour antinomiquement divisée en panthéisme et monothéisme. Je me sers ici d'une licence, car je ne prends pas le mot panthéisme dans son sens habituel, mais j'entends par là que tout peut être organe de la divinité et son intermédiaire, si

je l'élève jusque-là tandis que le monothéisme entend qu'il n'y a pour nous qu'un seul organe de ce genre en ce monde; que l'idée d'un intermédiaire est seule admissible, et que Dieu ne se manifeste que par cet organe et par cet intermédiaire; et ainsi, je suis obligé de les choisir, car sans cela le monothéisme ne serait pas la religion véritable.

***

Si inconciliables qu'ils paraissent, il y a cependant moyen de les unir en faisant de l'intermédiaire monothéiste, l'intermédiaire du monde moyen du panthéisme; on en fait, en quelque sorte, son centre, de manière qu'ils se rendent réciproquement, quoique différemment, nécessaires.

***

La prière ou la pensée religieuse consiste ainsi en une triple abstraction ou proposition montante et indivisible. Tout objet peut, pour l'homme religieux, être un temple au sens où l'entendaient les augures. L'esprit de ce temple est l'omniprésent grand-prêtre, l'intermédiaire monothéistique, qui seul est en rapport immédiat avec la divinité.

***

Tout objet de hasard, tout objet accidentel, individuel, peut devenir notre organe universel. Un visage, une étoile, un paysage, un vieil arbre, etc., peut faire époque dans notre vie

intérieure. C'est le grand réalisme du fétichisme.

* * *

La lumière est le symbole du véritable empire sur soi-même. La lumière, selon l'analogie, est l'action de l'auto-motion de la matière. Le jour est ainsi la conscience de la planète, et tandis que le soleil, comme un Dieu, en une activité éternelle et personnelle, anime le centre, l'une après l'autre, chaque planète ferme l'œil, pour un temps plus ou moins long, et dans un sommeil froid et réparateur se prépare à une vie et à une contemplation nouvelles. De même, ici, la religion. La vie des planètes est-elle autre chose que le culte du soleil? Ici aussi, nous te rencontrons donc, antique, puérile religion des Parses, et nous trouvons en toi la religion de l'univers.

* * *

Il est assez étrange que la mythologie grecque ait été si indépendante de la religion. Il semble qu'en Grèce, l'éducation artistique l'ait emporté sur la religion, et qu'un idéalisme infiniment plus haut ait été la religion de l'instinct grec. La religion était l'objet essentiel de l'art humain. L'art semblait divin, ou la religion artistique et humaine. Le sens artistique était celui qui faisait naître la religion. La divinité se manifestait par l'art.

* * *

Il faut chercher Dieu parmi les hommes. C'est

dans les événements humains, dans les pensées et dans les sensations humaines, que l'esprit des cieux se manifeste le plus clairement.



Il faudrait, dans les assemblées religieuses, que chacun se levât, et que du trésor de ses aventures il communiquât aux autres des histoires divines. Cette attention religieuse aux rayons du soleil de l'autre monde est le besoin principal des âmes religieuses. De même que l'on peut faire de tout l'objet d'une épigramme ou d'une pensée, de même on peut tout transformer en un adage, en une épigramme religieuse, en une parole de Dieu.

* * *

Il n'y a pas encore de religion. Il faut fonder d'abord une école de vraie religion. Croyez-vous qu'il y ait une religion? La religion doit être faite et produite par la réunion d'un grand nombre d'hommes.

* * *

L'amour peut, par la volonté absolue, se transformer en religion. On ne mérite que par la mort l'essence supérieure (la mort réconciliatrice ou expiatrice).

* * *

La religion renferme une mélancolie infinie. Si nous voulons aimer Dieu, il faut qu'il ait besoin de notre aide. Jusqu'à quel point cette condition est-elle remplie dans le christianisme?

* * *

Spinoza est un homme ivre de Dieu.



Le spinozisme est une saturation de divinité. L'incrédulité est la privation de l'organe du divin, la privation de divinité. Il y a ainsi athéisme direct et indirect. Plus l'homme est réfléchi et poétique, plus sa religion sera formée et historique.

* * *

Il y a maintes fleurs en ce monde qui sont d'origine supra-terrestre; qui ne vivent pas sous ces climats,et qui sont les messagères,les hérauts éloquents d'une existence meilleure. Entre ces messagères se trouvent d'abord la religion et l'amour. Le bonheur suprême est de savoir son aimée bonne et vertueuse; l'inquiétude suprême est l'inquiétude de la noblesse de son âme. L'attention à Dieu,et à tous les moments où un rayon d'une conviction ou d'un apaisement céleste pénètre dans notre âme, est la chose la plus bienfaisante que l'on puisse obtenir pour soi et son amour...

* * *

Toutes nos inclinations semblent n'être autre chose que de la religion appliquée; le cœur paraît être, en quelque sorte, l'organe religieux. Peut-être que le produit suprême du cœur productif n'est autre que le ciel. Lorsque le cœur,

détaché de tous les objets particuliers et réels, s'éprouve soi-même, et fait de soi un objet idéal, la religion naît. Toutes les inclinations particulières se réunissent en une seule, dont l'objet miraculeux est un être supérieur, une divinité ; et c'est ainsi que la véritable crainte de Dieu renferme toutes les émotions et toutes les inclinations. Ce Dieu naturel nous dévore, nous engendre, nous parle, nous élève, se laisse dévorer, élever et engendrer par nous, et il est l'objet infini de notre activité et de notre souffrance. Si nous faisons de notre amante un Dieu de ce genre, c'est de la religion appliquée...



La science religieuse est de la poésie scientifique. La poésie est aux sentiments ce que la philosophie est aux pensées.

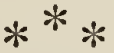


La religion catholique est déjà, jusqu'à un certain point, du christianisme appliqué. La philosophie de Fichte est aussi probablement du christianisme appliqué.

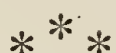
* * *

Toute foi est miraculeuse et opère des miracles : Dieu est dans le moment où je crois en lui. La foi est une force qui fait indirectement des miracles. Par la foi nous pouvons à tout moment faire des miracles pour nous, et souvent pour d'autres en même temps ; s'ils croient en nous. La foi est ici-bas activité perçue et sensation

dans un autre monde; c'est un acte transmondain perceptible. La foi véritable ne se rapporte qu'à des choses d'un autre monde. La foi est la sensation du réveil et du travail dans un autre univers. La foi terrestre appliquée, est volonté. La foi est la perception de la volonté réalisée.



Le sens de la négativité du christianisme est admirable; le christianisme devient ainsi, la base de la force projective d'un nouvel univers, d'une nouvelle humanité et d'un vivant espace moral. Ceci rejoint déjà ma conviction, que jusqu'ici on a méconnu le temps et l'espace, dont la personnalité et la force propre me sont devenues incontestablement évidentes. L'activité du temps et de l'espace est la force créatrice, et leurs relations sont les angles de l'univers. — Abstraction absolue, anéantissement du présent, apothéose du futur, ce monde essentiellement meilleur, voilà le fond de la loi chrétienne, et par ceci elle se rattache, comme la seconde aile principale, à la religion de l'antiquité, à la divinité de l'antique, au rétablissement de l'antiquité. Toutes deux regardent l'univers comme le corps d'un ange, qui flotte éternellement, et éternellement jouit du temps et de l'espace.



La religion chrétienne est la véritable religion de la volupté. Le péché est le plus grand attrait de l'amour divin; plus un homme se sent pécheur, plus il est chrétien. L'union absolue avec la divi-

nité est le but du péché et de l'amour. Les dithyrambes sont un produit vraiment chrétien.

* * *

La religion chrétienne est encore remarquable, parce qu'elle exige d'une manière si décisive, la simple bonne volonté de l'homme et sa nature propre, sans aucune culture, et qu'elle y attache de l'importance. Elle s'oppose à la science et à l'art, et à la jouissance proprement dite.

* * *

Elle part de l'homme ordinaire. Elle anime la grande majorité des *bornés* sur la terre.

* * *

Elle est la lumière qui commence de luire dans les ténèbres.

* * *

Elle est le germe de tout démocratisme et le fait suprême de la popularité.

* * *

Ses dehors impoétiques, son analogie avec quelque moderne tableau *de genre,* ne semblent qu'empruntés.

* * *

Elle est tragique et infiniment douce cependant. Véritable drame, mêlé de comédie et de tragédie.

* * *

La mythologie grecque semble réservée aux lettrés, et par là même en opposition complète avec le christianisme.

* * *

L'avenir n'est pas pour le malade. Seul, le regard de l'homme sain peut se perdre hardiment en ses chemins merveilleux. Le malheur est une vocation divine. On ne peut devenir saint que par le malheur, et c'est pourquoi les saints d'autrefois se précipitaient d'eux-mêmes dans le malheur.

* * *

Les martyrs sont des héros spirituels. Tout homme a ses années de martyre. Le Christ fut le grand martyr de notre histoire; par lui, le martyre est devenu infiniment profond et sacré.

* * *

La prière est dans la religion ce que la pensée est dans la philosophie. Prier c'est faire de la religion; la prédication devrait être une prière. Le sens religieux prie, comme l'organe de la pensée pense.

* * *

Une union qui se fait aussi pour la mort, est un mariage qui nous donne une compagne pour la nuit. C'est dans la mort que l'amour est le plus doux; pour le vivant, la mort est une nuit

nuptiale; un secret plein de doux mystères.

N'est-il pas bon de chercher pour la nuit une couche hospitalière ?

C'est pourquoi il est habile celui qui aime aussi celles qui dorment...

* * *

Très étrange est l'analogie de notre histoire sainte avec les contes de fée ou contes symboliques : d'abord un enchantement; puis la merveilleuse réconciliation, etc., l'accomplissement de la condition de l'enchantement. La folie et la magie se ressemblent en plus d'un point. Un magicien est un artiste de la folie.

* * *

L'histoire du Christ est aussi sûrement un poème qu'une histoire. Et en général l'histoire n'est qu'une histoire qui peut être une fable aussi...

* * *

La foi mystique en ce qui est : l'ancien, le connu; et l'espoir et la joie mystiques en ce qui sera, le nouveau, l'inconnu, voilà jusqu'ici deux traits caractéristiques très importants de l'humanité.

* * *

L'humanité va-t-elle *progrediendo ?* C'est une question philosophique étrange et à laquelle il est impossible de répondre. Pourquoi ne demande-t-on pas aussi si la race humaine se trans-

forme? Cette question est plus haute. Ce n'est que de la transformation qu'on pourra conclure à l'amélioration ou à la péjoration.



C'est seulement dans le cas où nous pourrions nous comparer, comme hommes, à d'autres êtres intelligents, que nous saurions ce que nous sommes réellement, et sur quel échelon nous nous trouvons.

* * *

L'antithèse du corps et de l'esprit est une des plus remarquables et des plus dangereuses. Elle a joué un grand rôle dans l'histoire.

* * *

La nature est du passé pur, de la liberté morte, par là même, la base de l'histoire.

* * *

Actuellement l'esprit ne remue que çà et là. Quand remuera-t-il entièrement? Quand l'humanité commencera-t-elle à prendre conscience en masse?

* * *

Le monde des corps est le monde prosaïque. L'espace brut est le premier poème. L'espace cultivé sera le poème final. — Espace naturel. — Espace artificiel. Un corps est un espace consonnisé. Le corps éloigné se résout de nouveau en espace, s'évanouit en espace. Tout redeviendra

espace (schema des corps — le globe terrestre) schema des courants — les courants de la terre — marche des courants, opposés aux corps — mouvement. Le mouvement consonnisé du temps est le mouvement réel. Le mouvement lointain se résout en mouvement absolu. Où il y a corps il n'y a pas espace. Où il y a mouvement il n'y a pas temps. Tous courants et mouvements deviendront temps (éternité). Temps brut, temps cultivé. Le temps dure absolument. Tous les courants deviendront perpétuels, tous les corps pénétrables.



Le ciel et la terre actuels sont de nature prosaïque. L'univers est dans une période d'utilité. Le jugement dernier est le commencement d'une période nouvelle, cultivée et poétique.

* * *

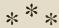
Sur le moment présent, ou sur la solidification perpétuelle du temps terrestre. — Il a une singulière flamme vitale. Le temps fait tout, comme aussi il détruit, lie et sépare tout. — Nature du souvenir. Flamme de l'âme. Vie spéciale de l'âme. Mode de vie intérieur. La solidification. — Elle procède de l'attouchement d'un deuxième monde, d'une seconde vie où tout est opposé. Nous jaillissons comme une étincelle électrique jusqu'en un autre monde. — Accroissement de la capacité. La mort est la transformation, l'expulsion du principe individuel, qui entre dans une alliance nouvelle, plus tolérable et meilleure.



Notre monde est ce qu'il est, comme membre du système universel; ses transformations sont déterminées par les transformations du grand système. — Plus une chose est diversement individualisée, plus sont divers ses contacts avec d'autres individus, plus sont variables son voisinage et ses limites.



Un individu infiniment caractérisé est partie d'un infini. Ainsi de notre monde. Il confine à des mondes infinis et cependant ne confine peut-être qu'à un seul. L'ensemble du monde n'a aussi qu'un monde devant lui. Ciel et terre.



Les uns ont une plutôt personnalité d'espace, les autres une personnalité de temps. Serait-ce là la distinction entre héros et artistes?

* * *

Le bonheur est le talent pour l'histoire ou la fatalité. Le sens des événements est le sens prophétique et le bonheur est l'instinct divinatoire. (C'est pourquoi les anciens comptaient avec raison parmi les talents d'un homme, son bonheur.) Il y a une atmosphère divinatoire. Le roman est né de la pauvreté de l'histoire.

* * *

Là où il y a des enfants, il y a un âge d'or.

***

L'occasion ne nous manque point de considérer les hommes hors du monde, et, en vérité, avant et après le monde. *Stamina* destinées à être homme ou non; cet enfant, ce vieillard...

***

Plusieurs manquent de présence d'esprit; par contre, ils ont plus d'avenir d'esprit.

***

Presque tout génie n'eut jusqu'ici qu'une face; résultat d'une constitution maladive. Les uns avaient trop de sens extérieur, les autres trop de sens intérieur. Rarement la nature réussit à équilibrer les deux, à former une complète constitution géniale. Le hasard fit parfois que la proportion fut parfaite, mais cela ne pouvait durer, puisque cette proportion n'était pas comprise et fixée par l'esprit. Le tout se borna à d'heureux moments. Le premier génie qui se pénétra lui-même, trouva là le germe typique d'un monde incommensurable; il fit une découverte qui dût être la plus remarquable de l'histoire du monde; car par elle commence une époque de l'humanité absolument nouvelle; et sur ce degré devient pour la première fois possible l'histoire véritable, de quelque genre que ce soit; car la route parcourue jusqu'ici forme maintenant un tout propre et entièrement explicable. Ce point hors du monde est donné, et maintenant, Archimède peut remplir sa promesse...

* * *

Tout homme qui se compose d'hommes, est un homme à la deuxième puissance, ou un génie. En ce sens, l'on peut dire qu'il n'y a pas eu de Grecs, mais seulement un génie grec. Un Grec cultivé n'était que fort médiatement et d'une manière très restreinte, son propre ouvrage. Par là s'explique la forte individualité de la science et de l'art grecs. Il ne faut pas nier cependant, que par certains côtés, le mysticisme égyptien et oriental les ont entamés et modernisés.

* * *

Vouloir que l'on considère le monde actuel comme le meilleur, c'est la même chose que de vouloir que je considère la femme que j'ai épousée comme la meilleure et l'unique, et que je vive tout en elle et pour elle. Il y a encore un grand nombre d'exigences et de prétentions de ce genre dont l'adoption fait un devoir du respect absolu envers tout ce qui est accompli, envers ce qui est historiquement religieux; et produit le croyant absolu et le mystique en général, le véritable amateur du destin. La fatalité est l'histoire rendue mystique. Tout amour arbitraire ou capricieux, dans le sens ordinaire, est une religion qui n'a et ne peut avoir qu'un apôtre, un évangéliste et un adepte, et peut-être une religion intermittente, encore qu'il n'en soit pas nécessairement ainsi.

* * *

Il y a une série d'événements idéaux paral-

lèles à la réalité. Ils coïncident rarement. Les hommes et les incidents modifient d'ordinaire l'événement idéal en sorte qu'il paraît incomplet et que ses résultats paraissent incomplets aussi. Par exemple la Réforme. Au lieu du protestantisme, ce fut le luthérianisme qui naquit.

* * *

Bien des hommes vivent mieux avec le passé et l'avenir qu'avec le présent.

* * *

Le présent est absolument incompréhensible sans le passé, et sans un haut degré de culture, une saturation des plus hauts produits, de l'esprit le plus substantiel de l'époque et de l'antiquité, et une assimilation d'où naît le regard prophétique, dont l'historien, l'actif et idéal ouvrier des faits de l'histoire, peut se passer moins aisément que le simple conteur grammairien et rhétoricien...

* * *

Une certaine solitude semble nécessaire au développement des sens supérieurs; et c'est pourquoi il est inévitable que le commerce si étendu des hommes étouffe bien des germes sacrés; et que les dieux s'effarouchent, car ils fuient le tumulte des réunions distraites et la discussion des choses insignifiantes.

* * *

La Société des Jésuites demeurera éternellement le modèle des sociétés qui éprouvent un

désir organique d'expansion infinie et de durée éternelle; mais c'est une preuve aussi que le temps, sur lequel on n'avait pas compté, suffit à rendre vaines les plus sages entreprises, et que le développement de la race entière étouffe constamment le développement artificiel de l'une de ses parties. Toute partie en soi, a sa propre mesure de capacité, seule, la capacité de la race est illimitée. Tous les plans doivent faillir, qui ne tiennent pas complètement compte de toutes les aptitudes de la race.



Le savant est d'instinct l'ennemi du clergé, tel qu'on l'entendait autrefois. Le savant et le prêtre, s'ils sont séparés, doivent se faire une guerre sans merci, car ils luttent pour la même place. Cette séparation se révéla notamment après la Réforme et surtout en ces derniers temps; et plus l'histoire de l'humanité européenne approchait du temps de la science triomphante, plus le savoir et la foi entraient en opposition définitive, plus aussi les savants gagnaient de terrain. C'est dans la foi que l'on chercha la cause de la stagnation générale, et c'est par la science, qui perce tout, qu'on espéra de vaincre cette stagnation. Partout, le sens sacré eut à subir les reproches que l'on fit à ce qu'il avait été jusqu'ici, et à sa personnalité temporelle. Le résultat de la nouvelle manière de penser, on le nomma philosophie, et on y ajouta tout ce qui s'opposait à la manière ancienne et surtout, tout ce qui s'attaquait à la religion. La haine personnelle qu'on

avait eue d'abord contre la foi catholique se transforma peu à peu en haine contre la bible, contre la foi chrétienne, et finalement contre la religion même. Bien plus, la haine de la religion s'étendit très naturellement et logiquement à tous les objets de l'enthousiasme, détruisit la fantaisie et le sentiment, la morale et l'amour de l'art, le passé et l'avenir, et plaça l'homme au rang d'êtres naturels que domine la nécessité. Elle fit de l'infinie musique créatrice de l'univers, le tictac monotone d'un moulin monstrueux, qui, mis en mouvement par les flots du hasard, et flottant sur lui, n'était plus qu'un moulin en soi, un moulin sans constructeur et sans meunier, un véritable *Perpetuum mobile*, un moulin qui se moulait lui-même. Un seul enthousiasme était généreusement laissé à la pauvre humanité, et devenait l'indispensable pierre de touche de la plus haute culture, à savoir l'enthousiasme pour cette belle et grandiose philosophie, et surtout pour ses prêtres et pour ses mystagogues. La France eut le bonheur de devenir le siège de cette foi qui n'était composée que de science. Si décriée que fût la poésie en cette Eglise nouvelle, il s'y trouva néanmoins quelques poètes qui se servaient encore des anciens ornements et des vieilles lumières, mais qui risquaient ainsi d'incendier grâce à d'antiques flammes, le nouveau système de l'univers. Mais des initiés plus habiles savaient immédiatement inonder d'eau froide les auditeurs qui s'échauffaient déjà. Ils s'occupaient sans répit à purifier de toute poésie, la nature, le sol, l'âme humaine et les sciences; à détruire

toutes les traces sacrées, à avilir par leurs sarcasmes, le souvenir de tous les grands événements et de tous les grands hommes, et à dépouiller l'univers de tous ses ornements. La lumière, grâce à son obéissance mathématique et à son impudence, était devenue leur favorite; ils se réjouissaient qu'elle se laissât briser plutôt que de jouer avec les couleurs; aussi nommaient-ils, d'après elle, leur siècle, un siècle de lumières. En Allemagne, on travailla plus à fond. On réforma l'éducation. On chercha à donner à l'ancienne religion un sens plus neuf, plus raisonnable, plus vulgaire, en lui enlevant soigneusement tout son côté miraculeux, mystérieux. Toute érudition cessa, afin de couper tout recours à l'histoire, car on s'occupait à faire noblement de l'histoire un " tableau de genre ", familier et bourgeois. Dieu devint le spectateur désœuvré du grand et émouvant spectacle que donnaient les savants, et, à la fin de la pièce, il avait à héberger solennellement le poète et les acteurs, et à les admirer. Le menu peuple fut éclairé, de préférence, et accoutumé à un enthousiasme civilisé; et ainsi naquit une nouvelle tribu européenne; celle des philanthropes et des éducateurs. Mais quel malheur que la nature demeurât si étonnante et si incompréhensible, si poétique et tellement infinie, malgré tous les efforts qu'on fit pour la moderniser!... Si, par hasard, émergeait quelque part le reste d'une croyance superstitieuse à un monde plus haut, de tous côtés, on sonnait l'alarme, et là où c'était possible, on étouffait dans la cendre, sous la philo-

sophie et le bel esprit, l'étincelle dangereuse. Cependant, la tolérance était le mot sauveur des gens éclairés et, en France notamment, il était synonyme de philosophie. Cette histoire de l'incrédulité moderne est on ne peut plus remarquable, et c'est la clef de tous les phénomènes monstrueux des temps nouveaux. C'est en ce siècle, et surtout en la seconde moitié de ce siècle, qu'elle commence, et en peu de temps se propage et se multiplie d'une manière infinie. Une seconde Réforme, une Réforme plus vaste et plus essentielle, était inévitable, et devait d'abord atteindre le pays le plus modernisé et qui, par manque de liberté, était demeuré le plus longtemps dans un état asthénique. Depuis longtemps, le feu supérieur se fût fait jour, et eût rendu vains les plus habiles plans d'*éducation*, si le poids et l'influence du monde n'avaient aidé à la réalisation de ces plans. Mais dans le moment où une déchirure se produisit entre les savants et les puissants, entre les ennemis de la religion et l'ensemble de ses adhérents, cette même religion devait revenir sur la scène comme choéphore et comme intermédiaire; et tous ses amis devaient reconnaître et proclamer cette venue, si elle n'était pas encore suffisamment visible. Que ce temps de la résurrection soit arrivé, et que les événements mêmes qui semblaient dirigés contre la religion et qui menaçaient d'achever sa perte, soient devenus les signes favorables de sa régénération, cela ne peut faire le moindre doute pour tout esprit qui a le sens de l'histoire. La

véritable anarchie est l'élément générateur de la religion. Du fond de l'anéantissement de toutes les choses positives, elle lève glorieusement la tête en fondatrice d'univers. L'homme, de lui-même, s'élève jusqu'aux cieux lorsque plus rien ne l'enchaîne, et les organes supérieurs, noyaux des choses terrestres, émergent d'abord et d'eux-mêmes, de l'uniforme mélange et de la complète dissolution de toutes les aptitudes et de toutes les forces humaines. L'esprit de Dieu flotte sur les eaux et une île céleste, demeure des hommes nouveaux, royaume de la vie éternelle, devient d'abord visible parmi les vagues qui se retirent. Que l'observateur véritable contemple avec tranquillité et simplicité les temps nouveaux qui bouleversent les nations! Le révolutionnaire ne lui paraît-il pas semblable à Sisyphe? Il a atteint la cime de l'équilibre, et déjà le fardeau puissant roule, de l'autre côté, au bas de la montagne. Jamais il ne demeurera là-haut, si quelque attraction du ciel ne le maintient sur les sommets. Tous vos soutiens sont trop faibles si votre état conserve ses tendances vers la terre. Mais nouez-le, par un désir supérieur, aux hauteurs du ciel, mettez-le en rapport avec l'univers, vous lui aurez donné des ailes qui ne se lassent pas, et vous serez magnifiquement payé de vos peines. Je vous renvoie à l'histoire, cherchez en elle des temps semblables à ces temps, et apprenez à manier la baguette magique de l'analogie.

***

La révolution demeurera-t-elle “ française „

comme la Réforme fut “ luthérienne „? Est-ce que le protestantisme sera, une fois de plus, fixé d’une manière contre nature, comme gouvernement révolutionnaire? Des lettres feront-elles simplement place à d’autres lettres? Cherchez-vous aussi le germe de la corruption dans l’ancienne organisation et dans l’esprit ancien? Et croyez-vous qu’une organisation meilleure rendra l’esprit meilleur? O si l’esprit des esprits pouvait vous envahir et si vous renonciez à la folle pensée de modeler l’histoire et l’humanité, et de leur donner votre direction! Ne sont-elles pas indépendantes, puissantes par elles-mêmes et presque infiniment prophétiques et dignes d’être aimées? Mais nul ne songe à les étudier, à les suivre, à en tirer un enseignement, à marcher de leur pas, et à croire à leurs promesses et à leurs signes.

En France, on a beaucoup fait pour la religion, en lui enlevant les droits civils et en ne lui laissant que des droits familiers, non pas en une personne, mais en ses innombrables individualités. Il faut que, maintenant comme une humble orpheline étrangère, elle gagne d’abord les cœurs, et qu’on l’aime partout, avant que de nouveau on l’honore publiquement, et que dans les choses de ce monde, on veuille encore lui demander des conseils amicaux et la direction des consciences.

***

Là où il n’y a pas de dieux règnent les spectres.

* * *

Tous les événements qui, de nos jours, ont eu lieu en Allemagne, ne sont encore que des signes frustes et sans suite, mais ils révèlent à l'œil de l'historien une individualité universelle, une histoire et une humanité nouvelles, le doux embrassement d'une Eglise jeune et surprise et d'un Dieu plein d'amour; et, répandue à la fois en ses mille membres, la conception profonde d'un messie nouveau. Qui n'est plein de la douce pudeur d'un bon espoir? Le nouveau-né sera l'image de son père, ce sera un nouvel âge d'or aux yeux sombres et infinis, ce sera un temps prophétique, miraculeux et guérisseur de nos blessures, un temps consolateur et qui brûle des flammes de la vie éternelle, un temps de réconciliation. Ce sera un sauveur, un génie véritable, qui sera frère des hommes, en qui l'on croira mais qu'on ne pourra voir, et qui cependant sera, sous mille formes, visible à ceux qui croient, qu'on mangera et qu'on boira comme le pain et le vin, qu'on embrassera comme un amant, qu'on respirera comme l'air, qu'on entendra comme on entend une parole et un chant, et qu'on accueillera, au milieu de voluptés célestes, comme la mort parmi les suprêmes tourments de l'amour dans les profondeurs du corps enfin calmé...

* * *

La forme accidentelle du christianisme est à peu près anéantie. Le vieux papisme est enterré

et Rome est en ruine pour la seconde fois. Le protestantisme ne cessera-t-il pas enfin et ne fera-t-il pas place à une Eglise nouvelle et durable? Les autres parties du monde attendent la réconciliation et la résurrection de l'Europe, pour se joindre à elle, et devenir citoyennes du royaume des cieux.

IV

Fragments recueillis par Ludwig Tieck et Ed. von Bülow

L'art d'écrire des livres n'est pas encore trouvé, mais il est sur le point de l'être. Des fragments de ce genre sont des semences littéraires. Il se peut qu'il y ait bien des graines mortes parmi elles. Qu'importe, pourvu qu'une seule de ces graines lève.

***

Celui qui, dans des fragments de ce genre, veut s'en tenir à la lettre, peut être un homme honorable, mais il ne faut pas qu'il se donne pour un poète. Faut-il donc que l'on soit toujours attentif? Que celui qui est trop vieux pour rêver, évite donc les réunions de jeunes gens. Il y a

maintenant des saturnales littéraires. Plus la vie est bariolée, mieux elle vaut.



Shakespeare m'est plus obscur que la Grèce. Je comprends la farce d'Aristophane, mais de longtemps encore je ne pénétrerai pas celle de Shakespeare. La farce, pour être poétique, doit être absolument hors de la nature et *masque.*

Peut-être dois-je mes bonnes idées à cette circonstance que je ne reçois pas une impression complètement formée et d'une manière bien déterminée, mais qu'elle ne pénètre qu'en un point, qu'elle demeure indéterminée et susceptible d'absolu.

* * *

Une œuvre d'art est un élément spirituel.

* * *

Une particularité remarquable de Gœthe est son habileté à rattacher des accidents insignifiants à des événements graves. Il semble n'avoir en ceci d'autre but que de poétiquement occuper, d'un jeu mystérieux, notre imagination. Ici aussi l'homme extraordinaire a suivi les traces de la nature et lui a dérobé un gracieux artifice. La vie ordinaire est pleine de choses de ce genre. Les choses forment un jeu qui, comme tous les jeux, aboutit à la surprise et à la déception. Plusieurs croyances de la vie ordinaire reposent sur l'observation de cette connexité renversée. C'est ainsi, par exemple, que les mauvais rêves

présagent le bonheur; que la rencontre d'un mort présage une longue vie; qu'un lièvre qui passe sur la route annonce le malheur. Presque toutes les superstitions populaires reposent sur des interprétations de ce jeu.

* * *

Le poète comprend la nature mieux que le savant.

* * *

Le conte de fée, le conte symbolique (*märchen*) est en quelque sorte le canon de la poésie. Tout ce qui est poétique doit être légendaire et symbolique (*märchenhaft*). Le poète adore le hasard.

* * *

La peinture du caractère doit, comme celle de la nature, être auto-active, personnellement universelle, conjonctive et créatrice. Elle ne doit pas représenter ce qui est, mais ce qui pourrait et devrait être.

* * *

La poésie de la nature est bien l'objet propre de la poésie d'art; et les expressions du langage poétique semblent être des formules singulières de relations analogues, des signes symboliques de ce qu'il y a de poétique en l'apparence.

* * *

La poésie guérit les blessures que fait la rai-

son. Elle est formée de deux choses qui semblent opposées : de vérité supérieure et d'illusion agréable.



Il est très compréhensible que tout finisse par devenir poésie. Le monde ne finit-il pas par devenir âme?



On peut traiter poétiquement des occupations les plus ordinaires. Il faut, pour entreprendre cette transformation, une profonde méditation poétique. Les anciens l'ont admirablement compris. Comme ils décrivent poétiquement les herbes, les machines, les maisons, les ustensiles, etc.! Un certain archaïsme du style, une juste disposition et ordonnance des masses, une discrète nuance d'allégorie, une certaine étrangeté, une certaine attention et un certain étonnement qui perce sous l'écriture; voilà quelques-uns des secrets de cet art, dont j'ai besoin pour mon roman bourgeois.



Il faut qu'on se spiritualise par une méditation libre et incessante. Si l'on n'a pas le temps de contempler, de méditer librement, de parcourir avec calme et d'examiner les dispositions et les émotions diverses, la fantaisie, la plus féconde même, s'endort, et la diversité intérieure prend fin. Rien n'est plus utile au poète qu'une contemplation rapide des nombreux objets de l'uni-

vers et de leurs propriétés, ainsi que des sciences diverses.



Il est étrange que dans la nature, le criard, l'inordonné, l'asymétrique, l'inutile ne nous choquent pas, tandis qu'en toute œuvre d'art on exige involontairement une marche douce et convenable, de l'harmonie et des oppositions agréables et justes. Sans cette différence, l'art ne serait jamais né. C'est justement à cause de cela que l'art doit-être nécessaire et caractérisé.

* * *

Il peut y avoir des moments où un abécédaire et un abrégé nous paraissent poétiques.

* * *

Une narration ne contient souvent qu'un événement vulgaire; mais elle amuse. Elle maintient l'imagination dans un état flottant ou alternatif, lui communique une fébrilité artificielle, et lui laisse, lorsqu'elle est parfaite, un sentiment renouvelé de bien-être. — Toute poésie interrompt l'état habituel, la vie ordinaire, comme le sommeil, pour nous renouveler et pour maintenir en nous, toujours plus actif, le sentiment de la vie. Les maladies, les événements étranges, les voyages, certaines réunions, opèrent, jusqu'à un certain point, d'une manière identique. Il est déplorable que jusqu'ici toute la vie de l'humanité n'ait été que l'action d'une poésie incomplète et sans règles. — Ce que nous nommons

foi en une réconciliation ou expiation, n'est autre chose que la confiance d'une sagesse parfaite et poétique dans les destinées de notre vie. — En apprenant à manier l'accordoir de nos organes supérieurs, nous nous transformerons nous-mêmes en notre *fatum* poétique, et nous pourrons, à volonté, poétiser ou laisser poétiser notre vie.

* * *

L'artiste est sur l'humanité, comme la statue sur le piédestal.

* * *

Les poésies qu'on a eues jusqu'ici, sont à la poésie qui doit venir, ce que sont à la logologie, les philosophies qu'on a eues jusqu'ici. Les poésies qu'on a eues jusqu'ici, opèrent presque toutes dynamiquement; la future poésie transcendantale pourrait s'appeler organique. Lorsqu'elle sera trouvée, on verra que jusqu'ici tous les poètes véritables, *à leur insu*, poétisent organiquement; mais que cette inconscience de ce qu'ils faisaient, avait une influence essentielle sur leurs œuvres; en sorte que, la plupart du temps, ce n'était que dans certaines parties qu'ils étaient vraiment poétiques, tandis que dans l'ensemble ils étaient ordinairement impoétiques. La logologie amènera nécessairement cette révolution.

* * *

Faire un poème, c'est engendrer. Tout poème doit être un individu vivant.

* * *

Le sujet du drame est dans le *devenir* ou le *perir.* Il contient la représentation de la naissance d'une forme qui sort de l'élément fluide; d'un événement bien organisé qui sort du hasard. Il peut contenir les deux à la fois, et alors c'est un drame incomplet. On voit sans peine que le sujet du drame doit être une transformation, une épuration-réduction. Œdipe à Colone en est un bel exemple; de même Philoctète.

* * *

La poésie résout l'essence étrangère en essence propre.

* * *

Le pouvoir d'éveiller véritablement en soi une individualité étrangère — (et non de tromper simplement par une imitation superficielle) est encore entièrement inconnu et repose sur une très étonnante pénétration et mimique spirituelle. L'artiste devient tout ce qu'il voit et tout ce qu'il veut être.

* * *

Ce serait une chose singulière que de se demander si la poésie lyrique est proprement poésie, plus-poésie, ou bien de la prose minus-poésie? De même qu'on a tenu le roman pour de la prose, on a tenu la poésie lyrique pour de la poésie. A tort. La prose la plus haute et la plus proprement prose est la poésie lyrique. La soi-disant

prose est née de la limitation des extrêmes absolus. Elle n'est là qu'*ad interim* et ne joue qu'un rôle subalterne et passager. Il y a un temps où elle n'est plus. Alors la limitation est devenue une pénétration, une véritable vie est née, et la prose et la poésie sont unies étroitement et alternent.

* * *

La couleur est un état neutre de la matière et de la lumière; un effort de la matière pour devenir lumière, et un effort inverse de la lumière.

* * *

Y a-t-il un son pour chaque forme, une forme pour chaque son?

* * *

Son : passage de la quantité à la qualité. Couleur : passage de la qualité à la quantité?

* * *

L'harmonie est le son des sons. Le son génial.

* * *

Il est étrange que dans une bonne narration, il y ait toujours quelque chose de mystérieux, quelque chose d'incompréhensible. Il semble que l'histoire effleure en nous des yeux encore fermés, et nous nous trouvons en un tout autre monde lorsque nous sortons de ses domaines.

* * *

La nature a des images allégoriques. Les

nuages qui montent autour des fontaines sont les prières des fontaines.

* * *

La poésie est le réel absolu. Ceci est le noyau de ma philosophie. Plus une chose est poétique, plus elle est réelle.

* * *

Les études de Gœthe sur la lumière, sur les transformations des plantes et des insectes, confirment et prouvent péremptoirement, que la science complète se trouve aussi dans le domaine de l'artiste. On pourrait affirmer, dans un certain sens, et à bon droit, que Gœthe est le premier physicien de son temps et fait époque dans l'histoire de la physique. Il ne peut être question ici de l'étendue des connaissances, encore que des découvertes ne déterminent pas le rang qu'occupe le savant. Le tout se réduit à savoir si on contemple la nature comme l'artiste contemple l'antique, — car la nature est-elle autre chose que l'antique vivant? La nature et le sens de la nature naissent en même temps; comme l'antique et la connaissance de l'antique; car on se trompe fort si l'on croit qu'il y a des antiques. C'est d'aujourd'hui seulement que l'antique commence à naître. Il est en train de *devenir* sous les yeux et sous l'âme de l'artiste. Le reste de l'antiquité n'est que l'excitation spécifique à la formation de l'antique. Ce ne sont pas les mains qui forment l'antique. L'esprit le produit à travers les yeux; et la pierre taillée n'est que le corps, qui n'acquiert de signi-

fication que par lui et devient une manifestation de celui-ci. Le physicien Gœthe est aux autres physiciens, ce que le poète est aux autres poètes. Il est surpassé çà et là en étendue, en variété, en profondeur; mais qui oserait se comparer à lui pour la force de la culture? En lui tout est *fait,* comme dans les autres tout n'est que tendances. Il fait vraiment quelque chose, tandis que les autres ne rendent une chose que possible ou nécessaire. Nous sommes tous des créateurs possibles et nécessaires, mais combien peu des créateurs réels! Le philosophe de l'école appellera peut-être ceci de l'empirisme actif. Nous nous contenterons d'examiner la vie d'artiste de Gœthe et de jeter un coup d'œil sur son intelligence. En lui, on peut apprendre à connaître sous un jour nouveau le don d'abstraire. Il abstrait avec une rare précision, mais jamais sans construire en même temps l'objet qui correspond à l'abstraction. Ceci n'est autre chose que de la philosophie appliquée; et ainsi, à la fin, nous trouvons, à notre grand étonnement, qu'il est aussi un philosophe pratique et qui applique sa philosophie, ce que fut toujours tout artiste véritable. Le simple philosophe sera pratique aussi, encore que le philosophe pratique n'ait pas à s'occuper de sa science, car ceci est un art spécial. Le siège de l'art proprement dit est dans l'intelligence. Elle construit d'après un concept propre. On ne lui demande que la fantaisie, l'esprit et le jugement. C'est ainsi que *Wilhelm Meister* est tout entier un produit d'art, une œuvre de l'intelligence. De ce point de vue,

on aperçoit maintes œuvres très médiocres admises dans le musée, tandis que la plupart des écrits qu'on tient pour excellents en sont exclus. Les Italiens et les Espagnols ont infiniment plus de talent artistique que nous. Les Français mêmes n'en manquent point. Les Anglais en ont beaucoup moins, et se rapprochent de nous, qui possédons très rarement le talent artistique, encore qu'entre toutes les nations, nous soyons une des plus richement pourvues de ces propriétés spéciales que l'intelligence apporte dans ses œuvres. C'est cet excès même d'aptitudes artistiques qui fait que chez nous les rares artistes semblent uniques et sont mis au premier plan; et nous pouvons être assurés que chez nous naîtront les plus belles œuvres d'art, car, pour l'universalité énergique, aucune nation ne peut lutter contre la nôtre. Si je comprends bien les plus récents amis de la littérature antique, ils n'ont, lorsqu'ils exigent l'imitation des écrivains classiques, d'autre but que de faire de nous des artistes, d'éveiller en nous le talent artistique. Nulle nation moderne n'a eu l'intelligence de l'art au même degré que les anciens. Tout chez eux est œuvre d'art. Mais peut-être n'est-il pas téméraire d'affirmer que leurs œuvres ne sont ou ne deviennent œuvres d'art qu'à nos yeux. Il en est de la littérature classique comme de l'antiquité plastique. Elle ne nous est, à proprement parler, pas donnée, nous ne l'avons pas devant nous, il faut d'abord que nous la produisions nous-mêmes. C'est par l'attentive et l'intelligente étude des anciens que naît pour nous une litté-

rature classique que les anciens mêmes n'avaient pas. En ce qui concerne la force, Gœthe suit de près les anciens; mais il les dépasse de beaucoup en étendue. C'est d'ailleurs un mérite qui n'est pas le sien. Son *Meister* les suit de près, car n'est-ce pas un roman, simplement, sans épithètes, et cela n'est pas peu de chose en ces temps-ci! Gœthe doit être et sera surpassé, mais seulement de la manière dont les anciens peuvent être surpassés : en force, en étendue, en profondeur et en diversité. Il ne sera pas surpassé comme artiste, ou s'il l'est, ce sera d'une manière peu notable, car sa force et son exactitude sont peut-être plus magistrales encore qu'on ne croit.



La musique vraiment visible, ce sont les arabesques, modèles, ornements, etc.

* * *

Le roman traite de la vie; représente la vie. Le romancier ne serait qu'un mime par rapport au poète. Souvent il contient les événements d'une mascarade; un événement masqué entre personnes masquées. Le roman comme tel ne contient pas de résultat déterminé; il n'est pas l'image et *le factum* d'une proposition. Il est l'exécution, la réalisation visible d'une idée. Mais une idée ne peut pas être enclose dans une proposition. Une idée est une série infinie de propositions; une irrationnellement grande, indéterminable, incommensurable série. — Est-ce que

toute chose irrationnelle ne serait pas relative? Mais la loi de sa progression peut s'établir, et c'est d'après elle qu'un roman doit être critiqué.



Il y a une ressemblance et une dissemblance entre Asmus, Ligne et Voltaire. Jacobi aussi appartient aux empiriques transcendants. L'empirique est celui en qui la manière de penser est une opération du monde extérieur et de la fatalité, c'est le penseur passif, celui à qui une philosophie est imposée. Voltaire est purement empirique ainsi qu'un grand nombre de philosophes français. Ligne penche sensiblement du côté des empiriques transcendants. Ils forment la transition vers les dogmatiques. De là on passe aux rêveurs ou aux dogmatiques transcendants, puis à Kant, de là à Fichte, et enfin à l'idéalisme magique.

* * *

Le dialogue, la description et la reflexion se succèdent régulièrement dans *Meister*. Le dialogue est la partie principale. La réflexion pure se présente le plus rarement. Souvent, la réflexion et la narration s'entrelacent; souvent aussi la description et le dialogue. Le dialogue prépare la narration; mais plus souvent encore la narration, le dialogue. La peinture des caractères ou les raisonnements sur les caractères alternent avec les faits. Ainsi, tout le raisonnement est accompagné de faits qui le confirment, le refutent, ou ne font l'une et l'autre chose que pour la

forme. Le texte n'est jamais précipité; les faits et les opinions sont tous deux strictement déterminés, présentés dans leur succession nécessaire. La nature dilatoire du roman se montre surtout dans le style. La philosophie et la morale du roman sont romantiques. Les choses les plus ordinaires, comme les plus importantes, y sont examinées et présentées avec une ironie romantique. La lenteur, "l'attardement „ est partout le même. Les accents ne sont pas logiques, mais métriques et mélodiques, par quoi naît cette étonnante ordonnance romantique, qui ne se soucie pas du rang ou de la valeur, de ce qui est premier ou dernier, de la grandeur ou de la petitesse. Les épithètes naissent des circonstances; et dans leur choix judicieux, dans leur distribution économique se révèle le tact poétique. Leur choix est déterminé par *l'idée* du poème. Le premier livre de *Meister* montre combien il est agréable d'entendre narrer des événements même quoditiens et vulgaires, lorsqu'ils sont gracieusement présentés, lorsqu'ils passent d'un pas mesuré et simplement revêtus d'un langage cultivé et aisé. Un plaisir analogue nous vient d'une après-midi, passée, par hasard, au sein d'une famille qui, sans être composée d'êtres supérieurs, sans que son entourage soit bien recherché ni bien brillant, nous laisse cependant, par la stabilité et l'ordre de la vie du foyer, par l'activité harmonieuse de ses talents et de ses idées médiocres, par l'utilisation bien déterminée et complète de sa sphère et de son temps, un souvenir que nous aimons à nous rappeler.

***

La poésie, au sens strict, semble être l'art intermédiaire entre l'art plastique et la musique. La mesure correspondrait-elle à la forme, et le son à la couleur?

***

Ne pourrait-on imaginer, dans le drame Laocoontique, un moment plus enveloppant, plus synthétique, plus juste et plus élevé que celui du groupe antique? Un moment où la souffrance suraiguë se transforme en ivresse, la résistance en résignation, et où la vie suprême se pétrifie? Le sculpteur ne devrait-il pas toujours saisir le moment de la pétrification, le rechercher et le représenter, et même ne pouvoir représenter que ce moment-là?

***

La musique n'a-t-elle pas quelque chose de l'analyse combinée et réciproquement? L'harmonie des nombres, l'acoustique des nombres appartient à l'analyse combinée. Les nombres sont les voyelles mathématiques. Tous les nombres sont numérateurs. L'analyse combinée nous fait sortir de la fantaisie numérale et nous apprend l'art de la composition numérale; la basse fondamentale des mathématiques. La langage est un instrument musical. Le poète, le rhéteur et le philosophe jouent et composent grammaticalement. Une fugue est absolument logique, ou scientifique. Elle peut aussi être traitée poétique-

ment. La basse fondamentale contient l'algèbre et l'analyse musicales. L'analyse combinée est l'algèbre et l'analyse critiques, et l'enseignement de la composition musicale est à la basse fondamentale, ce que l'analyse combinée est à l'analyse simple. Plus d'un problème mathématique ne peut se résoudre isolément, mais seulement avec d'autres, d'un point de vue supérieur, et par une opération combinée.



Le poète est l'inventeur des symptômes *a priori*. De même que le philosophe, au sens ordinaire du mot, est en quelque sorte le chimiste analytique au sens mathématique de ce mot, de même le poète est l'analyste orycktognostique, au sens mathématique, trouvant l'inconnu par le connu. Les mots appartenant aux symptômes, la langue est une invention poétique, et ainsi toutes les manifestations et phénomènes, en tant que systèmes symptomatiques d'origine poétique, sont la poétique de la nature. Enfin, le philosophe ne serait lui-même que le poète intérieur, et ainsi tout le réel serait entièrement poétique.

* * *

Que le royaume du poète soit le monde réuni dans le foyer de son temps. Que son plan et son exécution soient poétiques, c'est-à-dire de nature poétique. Il peut tout employer, il n'a qu'à l'amalgamer par l'esprit et à en faire un tout. Il doit reproduire l'ordinaire comme l'extraordinaire. Toute reproduction consiste en oppositions, et

la liberté que le poète a dans les liaisons fait qu'il est illimité. Toute nature poétique est nature. Elle a toutes les propriétés de celle-ci. Si individuelle qu'elle soit, elle est cependant universellement intéressante. A quoi servent des descriptions qui laissent froids le cœur et l'esprit, des descriptions mortes de la nature morte? Il faut qu'au moins elles soient symboliques, comme la nature elle-même, quand bien même elles ne devraient pas mettre en jeu un état d'âme. Il faut que la nature soit porteuse d'idées ou que l'âme soit porteuse de nature. Cette loi doit agir sur l'ensemble et dans les détails. Le poète ne peut absolument pas paraître égoïste. Il faut qu'il soit à lui-même une manifestation. Il est le prophète représentatif de la nature, comme le philosophe est le prophète naturel de la représentation. L'un est le tout objectif, l'autre le tout subjectif. L'un est la voix de l'univers, l'autre est la voix de l'unité la plus simple, du principe. L'un est chant, l'autre discours. La diversité de celui-ci unit l'infini; la multiplicité de celui-là relie le fini. Le poète demeure éternellement vrai. Il se maintient dans le cycle de la nature. Le philosophe se change en éternel persistant. L'éternel persistant n'est représentable que dans le variable. L'éternel variable que dans le moment permanent, complet, actuel. Ses images sont antérieures et postérieures. Seul il est réalité. Il faut que toute production du poète soit symbolique ou émouvante. Emouvant veut dire ici tout ce qui affecte, en général. Le symbolique n'affecte pas immédiatement; il met en jeu l'acti-

vité personnelle. L'un stimule et provoque, l'autre touche et remue. L'un est une action de l'esprit, l'autre une passivité de la nature. L'un va de l'apparence à l'être, l'autre de l'être à l'apparence, l'un de la représentation à la contemplation, l'autre de la contemplation à la représentation. Autrefois le poète pouvait être tout à tous, le cercle était encore étroit, les connaissances, l'expérience, les mœurs, le caractère étaient encore semblables chez tous les hommes. Un tel homme, sans besoins, élevait au-dessus d'eux-mêmes, en ce monde, les besoins plus simples mais plus forts des autres hommes, vers la vision plus haute de la liberté. La sensibilité était neuve.

* * *

Ne blâme rien d'humain, tout est bon, bien que tout ne soit pas bon partout, ni toujours ni pour tous.

* * *

Schiller, en ses recherches, part d'un point fixe, et, par la suite, ne peut plus trouver d'autres rapports que les rapports de la masse déterminante dont il est parti. Schiller peint d'une manière trop aiguë, pour être vrai pour l'œil, comme Albert Dürer, non comme le Titien, trop idéalement pour être naturel, dans le sens le plus élevé.

* * *

L'histoire est de la religion et de la morale

appliquée; ainsi que de l'anthropologie dans un sens général. De là les rapports étonnants entre l'histoire et notre destinée, entre le christianisme et la morale.

* * *

Nous portons les fardeaux de nos pères, comme nous avons hérité de leurs biens. C'est ainsi que réellement les hommes vivent dans tout le passé et dans tout l'avenir, et nulle part moins que dans le présent.

* * *

Au fond, chaque homme vit dans sa volonté. Une résolution ferme est le moyen d'universel apaisement.

* * *

Une maladie ne peut être de la vie, sinon nos rapports avec la maladie élèveraient notre existence.

* * *

L'ennui est faim...

* * *

Les enfants sont des êtres antiques. La jeunesse aussi est antique. Mais tous les jeunes gens ne sont pas des jeunes gens. Les hommes faits sont les plus jeunes sous d'autres rapports. Les enfants sont encore des *Terræ incognitæ.*

* * *

Le langage est à la philosophie ce qu'il est à

la musique et à la peinture, c'est-à-dire qu'il n'est pas le véritable moyen de représentation.

* * *

Par le monde tel qu'il est, les hommes sont hommes. De là leur besoin d'entente, car c'est par là qu'ils sont hommes.

* * *

On est seul avec tout ce que l'on aime.

* * *

Le besoin d'amour trahit déjà une désunion préexistante en nous. Le besoin trahit toujours une faiblesse.

* * *

Le mariage est le mystère suprême. Le mariage est chez nous un mystère popularisé. Il est regrettable que chez nous on n'ait le choix qu'entre le mariage et la solitude. Ce sont des extrêmes. Mais combien peu sont capables d'un mariage véritable, et combien peu aussi peuvent supporter la solitude. Il y a des liaisons de toutes espèces. Le mariage est une liaison éternelle. La femme est-elle le but de l'homme, et elle-même n'a-t-elle pas de but?

* * *

Jouer, c'est expérimenter le hasard.

* * *

La possibilité d'une douleur infiniment excitante, existe.

***

La douleur devrait être l'état habituel, et la joie serait ce qu'est maintenant la douleur et le besoin.

***

L'antithèse du corps et de l'esprit est une des plus remarquables et des plus dangereuses. Cette antithèse joue un grand rôle historique.

***

Le monde des fleurs est un infini lointain...

***

Etrangeté, charme mystérieux, rudesse apprivoisée, force humble, puissance obéissante, voilà les éléments de la volupté ordinaire.

***

L'historien, au cours de son récit, doit souvent se faire orateur. Il écrit des évangiles, car toute histoire est un évangile.

***

Les maladies doivent être envisagées, en partie, comme une folie corporelle et comme des idées fixes.

***

La sensation de santé, de bien-être, de contentement est entièrement personnelle, accidentelle, et ne dépend qu'indirectement de circonstances extérieures. C'est pourquoi il ne

suffit pas de la chercher pour la trouver; et c'est peut-être là, qu'est le fond réel de toutes les personnifications mythologiques.



Pour Dieu il n'y a pas de diable; mais pour nous il y a une chimère malheureusement très active.



Le monde est un système de suppositions nécessaires. — Un passé, un *ante* d'un genre spécial — notre éternité *a parte ante*, sans doute. Principes, pensées et but appartiennent à l'éternité *a parte post;* — au futur nécessaire; ils forment un système de conséquences nécessaires. Du monde réel ou idéal naît le monde actuel, qui est un mélange de solide et de fluide, de monde sensible et de monde intellectuel.

* * *

La raison et la fantaisie sont unies par le temps et l'espace, de la façon la plus singulière : et l'on peut dire que chaque pensée, chaque manifestation de notre âme est la partie individuelle d'un tout absolument distinct.

* * *

Les forces de la nature seraient-elles en relations mutuelles et individuelles comme les membres de notre corps ?

* * *

Les rapports musicaux me semblent être vraiment les rapports fonciers de la nature.

* * *

Toute action injuste, tout sentiment qui n'est pas noble est une infidélité à l'aimée, un adultère.

* * *

Il n'y a pas de religion qui ne soit pas du christianisme.

* * *

Caractère religieux de la physiognomonie. Saint et insondable hiéroglyphe de toute forme humaine! Difficulté de voir vraiment les hommes. Relativeté et fausseté de l'idée de beauté et de laideur. Des hommes vraiment laids peuvent être infiniment beaux. Observation plus fréquente des visages. Rares moments où ces hiéroglyphes se laissent pénétrer.

* * *

Existe-il une distinction véritable entre le temporel et le spirituel? ou cette polarité de notre théologie vient-elle encore de l'ancien testament? Le judaïsme est verticalement opposé au christianisme, et, comme lui, dans une certaine mesure, il est au fond de toutes les théologies.

* * *

Ne suffit-il pas de savoir, qu'en cette vie nous sommes à même de commencer un vol, que la mort, loin de l'interrompre, accélère plutôt, car sa continuation dépend uniquement de l'immuable direction de notre libre volonté?

* * *

Il ne faut pas chercher la sagesse ici-bas chez les génies, mais chez les médiocres. Alliée au génie, elle fait époque et opère des miracles.

* * *

L'individualité dans la nature est tout à fait infinie. Combien cette idée vivifie notre espoir en la personnalité de l'univers!...

* * *

Les uns ont une personnalité plutôt d'espace, les autres, plutôt de temps... Serait-ce là la distinction entre héros et artistes?

* * *

Tout bien dans ce monde est activité immédiate de Dieu. Dieu peut m'apparaître en tout homme. On peut étudier le christianisme pendant des éternités. Il paraît toujours plus haut, plus varié et plus beau.

* * *

Le système de la morale pourrait bien devenir aussi l'unique système possible de la philosophie.

* * *

Les maladies sont sans doute une chose très importante pour l'humanité, car elles sont innombrables, et tout homme a beaucoup à lutter contre elles. Nous ne connaissons que très imparfaitement encore l'art de les utiliser. Elles

sont probablement la matière et le stimulant le plus intéressant de nos méditations et de notre activité. Il y a probablement ici d'innombrables fruits à cueillir, surtout, il me semble, dans les champs intellectuels, dans les domaines de la morale, de la religion, et Dieu sait encore en quels autres domaines étonnants. Si j'allais devenir un des prophètes de cet art?



Une mythologie de la nature ne serait-elle pas possible? Mythologie, au sens où je l'entends, une libre invention poétique qui très diversement symbolise la réalité, etc.



Bien des choses dans l'Ecriture sont locales et temporelles. Voyez l'Ancien Testament. Dans les évangiles se trouvent les éléments d'évangiles futurs et plus hauts.

* * *

Le poème de l'esprit est philosophie. C'est le bond le plus haut de l'esprit par dessus lui-même. Unité de la raison et de l'imagination. Sans philosophie l'homme demeure divisé dans ses forces essentielles. Ce sont deux hommes : un homme raisonnable et un poète. Sans philosophie, poète incomplet; sans philosophie, penseur, juge incomplet.

* * *

Tout ce qui est mystique est personnel et est,

par conséquent, une variation élémentaire de l'univers.

* * *

Une folie commune cesse d'être folie et devient magie; folie selon des règles et avec pleine conscience.

* * *

Nous comprendrons le monde quand nous nous comprendrons, puisque lui et nous sommes des moitiés intégrantes. Nous sommes des enfants de Dieu, des germes divins. Un jour nous serons ce qu'est notre Père.

* * *

Le beau est le visible *Katexochin.*

* * *

Il en est du peuple comme des femmes. Il aime passionnément tout ce qui attire son attention. Il cherche tout en ces objets, parce qu'en un pressentiment obscur, il sent par eux son essence infinie. Plus l'homme est faible, plus lui semble puissante, mystérieuse et agréable une situation passionnée. Il lui suffit d'être réveillé et ému; peu importe ce qui le réveille ou l'émeut. Il n'est pas encore assez cultivé pour faire un choix, et pour ordonner ou distinguer les objets qui l'excitent, ou pour refuser son attention et sa sympathie à un grand nombre de choses.

* * *

Comme la lumière naît du frottement de l'acier

contre la pierre, le son du frottement de l'archet sur la corde, la commotion de la fermeture et de l'ouverture de la chaîne galvanique, de même, peut-être, la vie naît-elle de l'éveil, de la pénétration de la matière organique. — Construction indirecte. Ce qu'il faut, apparaît spontanément, lorsque les conditions de son apparition se trouvent réalisées. L'opération mécanique est au résultat supérieur ce que l'acier, la pierre et le choc est à l'étincelle.



La lumière est en tout cas action. — La lumière est comme la vie, action active, action qui ne se manifeste qu'en certaines conditions coïncidentes. La lumière est le génie du feu.

* * *

Le signe de la maladie est l'instinct d'auto-destruction. Ainsi de tout ce qui est incomplet, de la vie même, ou mieux de la matière organique.

* * *

Le froid est une excitation indirecte. Il fait naître, chez les corps sains, une chaleur plus grande. Un être parfaitement sain éprouve avant tout, au sein d'une vive activité, une privation et un excès alternatifs d'excitation. La privation l'excite par compensation, l'excès lui fait modérer et restreindre la fonction, et le détermine à diminuer l'activité. La privation met l'homme sain en activité et l'excès le met au repos. Les œuvres d'art ne seraient-elles pas des produits de l'inactivité saine ?

* * *

Toute sensation absolue est religieuse.

* * *

Le corps et l'âme seraient-ils peut-être séparés d'une certaine manière, et n'est-ce pas un signe de faiblesse quand toute affection de l'un est aussi affection de l'autre, sans intervention de la volonté ?

* * *

Chez les anciens, la religion était déjà, dans une certaine mesure, ce qu'elle devrait être chez nous : de la poésie pratique.

* * *

N'existerait-il pas un besoin absolu, qui rendrait possible l'exclusion de tous les autres ? L'amour, la vie en commun avec ceux que l'on aime ?

* * *

Aplanissez les montagnes, la mer vous en saura gré. La mer est l'élément de liberté et d'égalité.

* * *

Un véritable couple royal est pour l'homme tout entier ce qu'une constitution est pour l'esprit seul. On ne peut s'intéresser à une constitution que comme on s'intéresse à une lettre de l'alphabet. Si le signe n'est pas une belle image ou un chant, l'attachement au signe est le plus pervers des penchants.

Qu'est une loi qui n'est pas l'expression de la volonté d'une personne aimée et digne de respect? Le souverain mystique, n'a-t-il pas besoin, comme toute idée, d'un symbole, et quel symbole est plus digne et plus opportun qu'un homme excellent et qui mérite d'être aimé? La brièveté de l'expression vaut bien quelque chose, et un homme n'est-il pas l'expression plus brève et plus belle d'un esprit, qu'un collège? Celui qui a beaucoup d'esprit ne se sent pas gêné par les limites et les distinctions; elles l'excitent plutôt. Seul, celui qui n'a pas d'esprit a le sens des obstacles et du poids. Au reste, un roi né vaut mieux qu'un roi fait. L'homme le meilleur ne pourra supporter sans altération une pareille élévation. Celui qui est né dans cet état ne connaît pas le vertige. Et au fond, la naissance n'est-elle pas le choix primitif? Il faut que ceux qui contestent la liberté, l'unanimité de ce choix ne se soient pas sentis vivre en eux-mêmes.

Celui qui vient m'objecter ici ses expériences historiques, ne sait pas de quoi il est question ni de quel point de vue je parle. C'est pour lui de l'arabe, et il ferait mieux de passer son chemin et de ne pas se mêler à des auditeurs dont l'idiome et les mœurs lui sont complètement étrangers.

* * *

La mort est le principe romantisé de notre vie. La mort est la vie. La vie est fortifiée par la mort.

* * *

Communisme, pluralisme, voilà notre essence la plus intime; et peut-être chaque homme a-t-il une part propre à ce que je pense, à ce que je fais, de même que j'ai part aux pensées des autres hommes.

* * *

Les mathématiques pures n'ont rien à faire avec la grandeur. Elles sont simplement une science de signes; des opérations de la pensée devenues mécaniques et ordonnées selon des rapports. Elles doivent être purement arbitraires, dogmatiques, instrumentales. Il en est analogiquement de même du langage abstrait.

* * *

Les contrastes sont des analogies renversées.

* * *

Il faut que notre corps devienne arbitraire notre âme organique.

* * *

Plus d'un acte crie éternellement.

* * *

Y a-t-il de belles mathématiques? des mathématiques mystiques, musicales? Les mathématiques ont-elles simplement un but fini? Ne sont-elles pas purement théoriques? Les grandeurs sont construites par des grandeurs.

* * *

La terre et surtout les pierres précieuses sont les corps les plus brûlés? C'est pourquoi si semblables à l'eau... plus on est consumé, plus on est consumable.

* * *

Tout ce qu'il y a, toute action, nous plaît davantage, à mesure que nous nous élevons. Alors, nous faisons tout avec plaisir. — Joie et besoin suprêmes. — Absence de relativité. — Empressement constant à subir toute relativité et à se déterminer d'après elle.

* * *

Qu'est-ce qui est plus que la vie? — Le service de la vie, comme le service de la lumière.

* * *

Les rapports musicaux seraient-ils la source de toute joie et de toute douleur?

* * *

L'inconnu est le stimulant de la faculté de connaître. Le connu n'attire plus. La faculté de connaître est elle-même le stimulant suprême; l'inconnu absolu.

* * *

La nature commence, si je puis m'exprimer ainsi, par l'abstrait. La base de la Nature est comme celle des mathématiques une hypothèse

nécessaire. La nature va aussi *a priori ad posterius,* tout au moins pour nous. La personnalité lui est opposée. Elle est un processus de personnification enrayé. Plus il y a d'enrayement plus il y a de naturel.

***

La vraie jouissance est aussi un *perpetuum mobile.* (En général, la mécanique est la formule d'analogie la plus utilisable pour la physique). A proprement parler elle se reproduit toujours d'elle-même — et que ceci n'ait pas lieu — la friction — c'est d'où provient tout déplaisir et tout mécontentement en ce monde.

***

Pourquoi ne peut-il y avoir de virtuosité dans la religion? — Parce qu'elle est fondée sur l'amour. Schleirmacher avait prêché une sorte d'amour, de religion — une religion d'art — presque une religion pareille à celle de l'artiste qui vénère la beauté et l'idéal. L'amour est libre, il choisit de préférence le plus pauvre et le plus nécessiteux. C'est pourquoi Dieu aime surtout le pauvre et le pécheur. S'il y a des natures sans amour, il y en a aussi sans religion. Problème religieux : avoir compassion de la divinité. — Mélancolie infinie de la religion. Pour que nous aimions Dieu, il faut qu'il ait besoin d'aide. Jusqu'à quel point ce problème est-il résolu dans le christianisme?

***

La vie d'un homme cultivé devrait simplement

alterner de la musique à la non musique, comme elle alterne de la veille au sommeil.



Toute force est une fonction du temps et de l'espace.

* * *

Il en va de l'amour comme de la persuasion. Combien croient être persuadés qui ne le sont point. On ne peut être vraiment persuadé que du vrai. On ne peut aimer vraiment que l'amour.

* * *

Le monde doit être romantisé. C'est ainsi qu'on retrouvera le sens originel. La romantisation n'est autre chose qu'une élévation aux puissances qualitatives. Le *moi* inférieur est identifié dans cette opération, avec un *moi* meilleur. Nous sommes nous-mêmes une telle série de puissances qualitatives. Cette opération est encore entièrement inconnue. Si je donne à l'ordinaire un sens supérieur, à l'habituel un aspect mystérieux, au connu la dignité de l'inconnu, au fini l'aspect de l'infini, je le romantise. L'opération est renversée pour le sublime, l'inconnu, le mystique, l'infini. — Ceux-ci sont rendus logarithmiques par ce lien. — Ils deviennent une expression courante.

* * *

Des forces supérieures ont travaillé en tous les véritables rêveurs et mystiques. Il est vrai que

d'étranges mélanges et d'étranges formes en sont nées. Plus la matière était fruste et variée, plus l'homme était dépourvu de goût, de culture, plus il était accidentel, plus ses produits étaient singuliers. Ce serait, en grande partie, peine inutile de nettoyer, d'épurer, d'éclaircir cette étrange et grotesque masse; en tout cas, le temps n'est pas encore venu, où un tel travail pourrait se faire facilement. Il est réservé à l'historien futur de la magie. Mais ces choses méritent d'être collectionnées et conservées, en tant que sources très importantes de l'histoire du développement graduel de la force magique. — La magie est l'art d'employer à son gré le monde sensible.



La mort est une victoire sur soi-même, qui, comme toute victoire sur soi-même, procure une nouvelle existence plus légère.



Le suprême est le plus compréhensible, le plus proche, le plus indispensable. Ce n'est que parce que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, parce que nous avons perdu l'habitude de nous-mêmes, qu'il y a ici une incompréhensibilité qui est elle-même incompréhensible.



Il faut que la vie d'un homme vraiment canonique soit entièrement symbolique. Toute mort, à cette condition, ne serait-elle pas une mort réconciliatrice? — plus ou moins s'entend — et

bien d'autres conséquences remarquables ne naîtraient-elles pas de là?

* * *

Tous les arts et toutes les sciences reposent sur des harmonies partielles.

* * *

L'amour est le produit de l'action réciproque de deux individus. De là, il est mystique, universel et infiniment perfectible comme le principe individuel lui-même.

* * *

Il y a bien des manières de se libérer du monde des sens. D'abord par l'émoussement des sens,—habitude, épuisement, endurcissement, etc. Deuxièmement, par application à un but déterminé, modération et transformation de l'excitation sensuelle — art de guérir. — Troisièmement par maximes *a)* de mépris et *b)* d'hostilité envers toutes sensations. La maxime du mépris de toute sensation extérieure était propre aux stoïques et est encore, en partie, propre aux sauvages de l'Amérique. Celle du mépris des sensations intérieures est propre aux soi-disant gens d'esprit du grand monde et d'ailleurs. La maxime de l'hostilité envers les sensations intérieures et extérieures, les anachorètes, fakirs, moines et pénitents de toutes les époques, l'ont proposée et aussi l'ont suivie en partie. Bien des criminels peuvent avoir été obscurément imbus de cette maxime. Cette dernière maxime et la précédente

sont très voisines et se confondent aisément. — En quatrième lieu, par la suspension partielle de certains sens ou de certaines excitations, qui par l'exercice et les maximes acquièrent une influence constante et prépondérante. Ainsi on s'est libéré de l'âme par le corps, et inversement on s'est libéré par tel ou tel objet extérieur ou intérieur, de l'influence de tous les autres objets. A ceci appartiennent les passions de tous genres, la foi et la confiance en nous-mêmes, en d'autres personnes, en d'autres choses, esprits, etc. Les préjugés et les opinions favorisent également une telle liberté partielle. De la sorte peut naître aussi une certaine indépendance du monde sensible, soit que l'on s'habitue au monde figuré ou représenté, soit qu'on le tienne pour seul digne d'être aimé. C'est le cas chez les savants ; il est même très fréquent et cela vient, selon ce qui est dit plus haut, du plaisir indolent que prennent d'ordinaire les hommes à ce qui est arbitraire, à ce qu'ils ont fait et fixé eux-mêmes. D'un autre côté, il y a des gens qui ne veulent pas entendre parler du monde de la représentation et des signes; ce sont les matérialistes ou les sensuels frustes, qui anéantissent toute indépendance de ce genre, et dont on a voulu naguère ériger en système le sentiment lourd, grossier et servile. — Rousseau, Helvétius, Locke, etc., système presque généralement à la mode aujourd'hui.

* * *

Y a-t-il une échelle de vie, et la plante a-t-elle

une vie simple, l'animal une vie double, l'homme une vie triple et ainsi de suite ?



Tout désespoir est déterministe — mais le déterminisme est aussi un élément du monde ou du système philosophique. L'isolation et la fausse croyance à la réalité des éléments, est la source de la plupart, peut-être de toutes les erreurs, qui sont nées jusqu'ici.



La connaissance et la science sont absolument analogues au corps.—S'il n'est pas beau et utile, il est une charge. C'est pourquoi apprendre ressemble tant à manger ; et le savoir *a priori* est un rassasiement. — L'action de se nourrir sans manger, etc.

* * *

Tout hasard est merveilleux — attouchement d'un être supérieur — un problème, date du sens religieux actif.

* * *

Le monde est en tout cas une action réciproque entre la divinité et moi. Tout ce qui existe et naît, existe et naît d'un attouchement de l'esprit.

* * *

L'idée du microcosme est l'idée suprême pour les hommes. Nous sommes, pareillement, des cosmomètres.

* * *

Penser à la pensée apprend vraiment à soumettre la pensée, car nous apprenons par là, à penser ce que nous voulons et comme nous le voulons.

* * *

Faut-il donc que tous les hommes soient des hommes? Il peut y avoir aussi, sous des formes humaines, d'autres êtres que les hommes.

* * *

L'instinct, en tant que sentiment du besoin, de l'incomplet, est en même temps sentiment de la cohésion, de la continuité ou fixité. — Le sens conducteur qui s'oriente en tâtonnant — l'impulsion brute, synthétique, complétive, un *moi* transitoire, semblable à un point. — Ainsi l'éclair, par instinct, descend dans la chaîne métallique.

* * *

Toute philosophie ou science des sciences est critique. L'idée de philosophie est un schéma de l'avenir.

* * *

La cohésion générale, intérieure, harmonique, n'est pas, mais elle sera.

* * *

Tout organe peut avoir à peu près toutes les maladies des autres organes. Toutes les mala-

dies sont composées de maladies. Tout le corps devient malade quand des organes particuliers deviennent malades. Toute maladie naît de la désunion des organes. La maladie comme la mort fait partie des plaisirs de l'homme.

* * *

Tout corps tend à l'indépendance.

* * *

Un corps froid est celui dans lequel l'alimentation n'est pas prépondérante.

* * *

L'embrassement n'a-t-il pas quelque chose d'analogue à la communion? (au repas du soir).

* * *

Rien n'est plus accessible à l'esprit que l'infini.

* * *

Le monde est un trope universel de l'esprit, une image symbolique de celui-ci.

* * *

L'épigramme est la monade centrale de l'ancienne littérature et civilisation française.

* * *

Tout enchantement est une folie artificiellement produite. Toute passion est un enchantement. Une belle fille est une magicienne plus réelle qu'on ne croit.

* * *

Plus d'un genre de specticisme n'est que de l'idéalisme qui n'est pas mûr. Le réaliste est un idéaliste qui s'ignore. L'idéalisme brut, de première main, est le réalisme.

* * *

Le cœur est la clef du monde et de la vie. Nous vivons en cet état de détresse pour aimer et pour avoir besoin de l'aide de notre prochain. Par l'imperfection on devient susceptible de l'action des autres, et cette action étrangère est le but. Dans les maladies, les autres seuls peuvent et doivent nous aider. Ainsi, à ce point de vue, le Christ est, sans aucun doute, la clef de l'univers.

* * *

Chez celui qui a beaucoup d'esprit, en un certain sens, tout devient unique, — ses passions, sa position, ses aventures, ses penchants, bref, tout ce qui le touche devient absolu — fatalité.

* * *

Un naufrage commun, etc., est la bénédiction nuptiale de l'amitié ou de l'amour.

* * *

La véritable innocence ne périt pas plus que la véritable vie. L'innocence ordinaire n'existe qu'une seule fois, comme l'homme, et ne revient pas plus que lui. Celui qui, comme les dieux, aime

les premiers-nés, ne trouvera pas à la seconde innocence la même saveur qu'à la première, encore que celle-là vaille plus que celle-ci. Maintes choses ne peuvent apparaître qu'une fois, parce que cette singularité appartient à leur essence. Notre vie est absolue et indépendante à la fois. Nous ne mourrons que dans une certaine mesure. Notre vie doit être ainsi, en partie, membre d'une vie plus vaste et commune.



La vie ordinaire est un sacerdoce semblable à celui des Vestales. Nous ne sommes occupés à rien autre qu'à l'entretien d'une flamme mystérieuse et sacrée, une flamme double, à ce qu'il semble. La manière dont nous l'entretenons dépend de nous. Cette manière dont nous l'entretenons serait-elle peut-être la mesure de notre fidélité, de notre amour, de notre sollicitude envers l'au-delà, le caractère de notre essence? le signe symbolique et sûr de notre piété, c'est-à-dire de notre être?

* * *

Saisons, heures, vie et destin sont, chose remarquable, entièrement rythmiques et métriques. Dans tous les métiers, dans tous les arts, toutes les machines, les corps organiques, nos travaux quotidiens, partout : rythme, mesure, mélodie. Tout ce que nous faisons avec une certaine facilité, sans le savoir, nous le faisons rythmiquement. Le rythme se trouve partout, se glisse partout. Tout mécanisme est métrique, rythmi-

que. Il faut qu'il y ait encore autre chose sous ceci. Serait-ce uniquement l'influence de la pesanteur ?

* * *

Tout le visible adhère à l'invisible, tout ce qui peut s'entendre à ce qui ne peut pas s'entendre, tout le sensible à l'insensible. Peut-être tout ce qui peut se penser à ce qui ne peut pas se penser.

* * *

L'imagination est le sens étonnant qui peut nous tenir lieu de tous les autres, et qui déjà est si soumis à notre volonté. Tandis que les sens extérieurs semblent entièrement soumis à des lois mécaniques, l'imagination ne dépend pas visiblement du présent, ni d'une excitation extérieure.

* * *

Notre corps est une partie de l'univers, un membre plutôt. Il exprime déjà l'indépendance, la nature absolue, il exprime l'analogie avec le tout; bref, le concept du microcosme. Ce membre doit correspondre au tout. Autant de sens, autant de modes de l'univers. L'univers est entièrement un analogue de l'être humain, en corps, âme et esprit. Celui-ci une abréviation, celui-là une élongation de la même substance.

* * *

On ne peut devenir que pour autant qu'on soit déjà.

* * *

Le présent imparfait suppose un futur et un passé imparfaits. Un futur auquel est mêlé du passé, qui est lié et modifié partiellement par le passé. Un passé qui est mêlé de futur et modifié par lui. Des deux est constitué le présent imparfait, qui est proprement leur *processus* générateur. Le présent parfait fait naître le futur parfait libre et le passé parfait libre; qui tous deux sont affectés et travaillent en même temps. Dans le présent parfait, aucun des deux ne peut être distingué. Les manifestations, la manière d'agir de l'unité nouvelle ne peut être éclaircie à l'aide des propriétés, de la manière d'agir, des éléments isolés.

* * *

En tant qu'être terrestre, nous nous efforçons vers un développement spirituel, vers l'esprit en général. En tant qu'être spirituel extra-terrestre, nous nous efforçons vers un développement terrestre, vers le corporel en général. C'est par la moralité seule que les deux parties arrivent à leur but.

* * *

Un démon qui peut apparaître, réellement apparaître, doit être un esprit bon, de même que l'homme qui réellement peut faire des miracles, et être en relations réelles avec les esprits. Un homme qui devient esprit est en même temps un esprit qui devient corps. Ce genre de mort supé-

rieur, si je puis m'exprimer ainsi, n'a rien à faire avec la mort ordinaire. Ce sera quelque chose que nous pouvons appeler transfiguration.

* * *

Le dernier jour ne sera pas un jour unique, mais pas autre chose que cette période qu'on appelle aussi le règne millénaire. Tout homme peut, par sa perfection morale, appeler son jour suprême. Le règne millénaire demeure constamment parmi nous. Les meilleurs d'entre nous, qui déjà, tandis qu'ils vivaient, ont atteint le monde de l'esprit, ne meurent qu'en apparence. Ils ne se laissent mourir qu'en apparence; et de même, les esprits bons, qui de leur côté sont parvenus à la communion avec le monde corporel, n'apparaissent point, pour ne pas nous troubler. Celui qui ici n'arrive pas à la perfection, y arrive peut-être de l'autre côté, ou doit recommencer une nouvelle carrière terrestre. N'y aurait-il pas aussi une mort de l'autre côté, dont le résultat serait la naissance terrestre? De cette façon, la race humaine serait moins grande, moins nombreuse que nous ne le pensons. Cependant, on peut encore avoir d'autres pensées. — Spectres. — Explication indirecte, fausse, trompeuse. — Résultat de l'obscurcissement. Ce n'est qu'au sage, à celui qui est déjà illuminé ici-bas, qu'apparaissent les esprits incarnés.

* * *

Il se pourrait bien que les prophéties se vérifiassent, grâce à la bienveillance du destin en-

vers les prophètes, grâce à son unanimité avec eux.



Lorsqu'on a vraiment faim, on peut se soulager par quelque autre excitation, quelque autre sollicitation. Il arrive souvent ainsi qu'un besoin, une maladie, un plaisir, se manifestent d'une manière tout à fait étrangère, par un autre organe, par d'autres besoins et penchants (maladies gastrites). L'homme est lié à la vie par un grand nombre de nœuds ou de charmes; les natures inférieures par un nombre moindre. Plus la vie est contrainte, plus elle est haute.

* * *

Je suis persuadé qu'on arrive aux révélations authentiques plutôt par la froide raison technique et le calme sens moral, que par la fantaisie qui paraît simplement nous mener dans le royaume des spectres, cet antipode du véritable ciel.

* * *

Il faut que je croie superstitieusement en Jésus. D'ailleurs, la superstition est, en général, plus nécessaire à la religion qu'on ne le pense d'ordinaire.

* * *

En tout mouvement dans la nature se trouve le principe d'une mobilité constante.

* * *

Il y a trois masses d'hommes principales : Les

sauvages, les barbares civilisés, les Européens. L'Européen est autant au-dessus de l'Allemand que celui-ci est au-dessus du Saxon, et le Saxon au-dessus de l'habitant de Leipzig. Au-dessus d'eux est le citoyen de l'univers. Tout ce qui est national, temporel, local, individuel, peut s'universaliser et ainsi se canoniser et devenir général. Le Christ est un citoyen ainsi ennobli. Ce coloris individuel de l'universel est son élément romantique. Ainsi tout ce qui est national, et même le Dieu personnel, est un univers romantisé. La personnalité est l'élément romantique du moi.



Est-ce qu'en faveur de la supériorité des femmes, ne plaiderait pas cette circonstance que les extrêmes de leur développement sont bien plus frappants que chez nous? L'individu le plus abject ne diffère pas autant de l'homme le plus honorable, que la femme misérable de la noble dame. Et ceci aussi, qu'on a dit beaucoup de bien des hommes, mais qu'on n'en a pas dit des femmes? N'ont-elles pas cette ressemblance avec l'infini qu'on ne peut les élever au carré et qu'il n'est possible de les trouver que par approximation? Et cette ressemblance avec le suprême, qu'elles sont absolument proches et cependant toujours cherchées, qu'elles sont absolument compréhensibles, et cependant jamais comprises, qu'elles sont absolument indispensables et que cependant on s'en passe presque toujours? Cette ressemblance avec les êtres supérieurs, qu'elles paraissent si puériles, si ordinaires, si désœuvrées

et si joueuses? Et le besoin plus grand d'assistance qu'elles éprouvent, les élève aussi au-dessus de nous, ainsi que leur habileté plus grande à se tirer d'affaire; et le talent qu'elles ont bien plus que nous d'être despotes et esclaves. Et de la sorte, elles sont absolument au-dessus et au-dessous de nous, et en outre, plus homogènes et plus indivisibles que nous. Les aimerions-nous encore s'il n'en était pas ainsi? Avec la femme est né l'amour et avec l'amour la femme, et c'est pourquoi on ne comprend pas l'un sans l'autre. A celui qui veut comprendre la femme sans l'amour et l'amour sans la femme, arrive ce qui arriva aux philosophes qui considéraient la passion sans l'objet, et l'objet sans la passion, et ne voyaient pas les deux choses dans l'action. Ce qui n'est pas encore à la portée des femmes n'est pas encore mûr. Elles sont là, comme les grands de Rome, non pour préparer, mais pour jouir des résultats, pour user des choses, non pour les tenter ou les éprouver. Etre aimées est partie de leur essence originelle. La raison seule sépare les femmes et l'amour.



Manger en commun est l'acte symbolique de l'union. Toutes unions ou réunions, à l'exception du mariage, ont un but déterminé; sont déterminées par un objet et cet objet détermine leurs actes. Le mariage au contraire est une union totale, indépendante. Jouir, s'approprier, s'assimiler, c'est manger, ou plutôt, manger n'est autre chose qu'une appropriation. De là, toute jouis-

sance spirituelle peut être exprimée par l'acte de manger. Dans l'amitié, on mange réellement de son ami, ou bien l'on vit de lui. C'est un véritable trope de substituer le corps à l'esprit, et, au repas funéraire d'un ami, par une audacieuse imagination transcendantale, de manger sa chair à chaque bouchée, de boire son sang à chaque gorgée. Cela paraît absolument barbare au goût efféminé de notre temps; mais qui vous dit de songer immédiatement à la chair et au sang grossiers et corruptibles? L'assimilation corporelle est assez mystérieuse pour être une belle image du sens spirituel; — et d'ailleurs, la chair et le sang sont-ils vraiment si répugnants et si peu nobles? En vérité, il y a ici plus que de l'or ou du diamant, et le temps n'est pas loin où l'on aura une idée plus haute des corps organiques. Qui sait quel sublime symbole est le sang! Précisément, ce qui répugne dans les parties organiques permet de soupçonner quelque chose de très élevé en elles. Nous frémissons devant elles comme devant des spectres et, avec une terreur semblable à celle qu'éprouvent les enfants, nous pressentons en ce mélange singulier un monde mystérieux qui pourrait être une vieille connaissance. — Mais, pour en revenir au repas funéraire, ne pourrait-on supposer que notre ami soit maintenant un être dont la chair pourrait être le pain et dont le sang pourrait être le vin? — De cette façon, nous jouirions tous les jours du génie de la nature, et chaque repas deviendrait un repas commémoratif, un repas qui nourrirait l'âme en même temps que le corps, un moyen mystérieux de

transfiguration et de déification sur la terre — un commerce vivifiant avec le vivant absolu. — L'inexprimable, nous en jouissons dans le sommeil. — Nous nous réveillons comme l'enfant sur le sein maternel, et reconnaissons de quelle manière tout ce qui nous ranime et nous fortifie nous est venu de la bienveillance et de l'amour, et que l'air, les boissons et les aliments sont les membres d'une personne indiciblement chère.



Le charbon et le diamant sont une même matière, et cependant, combien différents! Ne serait-ce pas le même cas pour l'homme et pour la femme? Nous sommes de l'argile et les femmes sont des pierres précieuses qui sont également formées d'argile.

* * *

Se juger soi-même d'après les actions réelles, d'après la surface; non d'après le tissu intérieur. Combien est belle la surface du corps et combien répugnante sa constitution intérieure.

* * *

Celui qui apporte un caractère, apprendra bien difficilement à se comprendre.

* * *

Tout souvenir est présent. Dans un élément plus pur, tout souvenir nous apparaîtra comme une condensation nécessaire.

* * *

La poésie lyrique est pour les héros, elle fait des héros; la poésie épique est pour les hommes. Le héros est lyrique, l'homme épique, le génie dramatique. — L'homme est lyrique, la femme épique, le mariage dramatique.

* * *

Il faut que tout devienne moyen de vie. Art de tirer de la vie de toute chose. Vivifier tout, est le but de la vie. Plaisir est vie. Le déplaisir est moyen vers le plaisir, comme la mort est moyen vers la vie.

* * *

Les enfants sont des espoirs, les vierges des souhaits et des prières.

* * *

La vie naît comme la maladie d'un arrêt, d'une limitation, d'un contact.

* * *

La chose la plus ordinaire dans l'euphonie véritable est digne d'une méditation éternelle. C'est dans les langues étrangères qu'on sent le plus vivement que tout discours devrait être une composition. On soigne trop peu son langage et son écriture. Le discours idéal appartient à la réalisation du monde idéal.

* * *

Seul un artiste peut deviner le sens de la vie.

* * *

La philosophie ne doit pas expliquer la nature, elle doit s'expliquer elle-même. Toute satisfaction est solution de soi-même. Le besoin naît de la division, de l'influence étrangère, de la lésion. Il faut que cela se répare soi-même. L'auto-solution de la passion, cette auto-consomption de l'illusion, du problème illusoire est tout juste la volupté de la satisfaction de la passion. La vie est-elle autre chose? Le désespoir, la peur de la mort est précisément une des plus intéressantes illusions de ce genre. Cela commence sthéniquement comme une tragédie, cela se termine asthéniquement, et par là-même devient une sensation pacifiante, une pulsation de notre vie sensitive. Cela peut aussi commencer asthéniquement et finir sthéniquement. C'est tout un. Une tragédie qui nous laisse trop de mélancolie n'a pas commencé assez sthéniquement. Toute histoire contient une vie, un problème qui se résoud lui-même. Ainsi toute vie est une histoire.



Celui qui regarde la vie comme autre chose qu'une illusion qui se détruit elle-même, est encore prisonnier de la vie.



Le dithyrambe, parmi les gestes sensibles, est l'embrassement. Il faut donc qu'il soit jugé d'après les lois de sa nature.

* * *

Plus l'esprit veut être tranquille, plus il veut être excitable, plus il faut qu'il cherche à fournir, en même temps, à son corps une occupation insignifiante. C'est comme la chaîne négative qu'il laisse descendre à terre, pour devenir d'autant plus actif, d'autant plus laborieux.



Les problèmes les plus élevés préoccupèrent d'abord les hommes. C'est dans les premières méditations, que l'homme sent le plus vivement le besoin de réunir les fins les plus hautes. A mesure que la culture s'élève, la généralité de ses tentatives diminue, mais leur utilité pratique augmente. Ce qui l'induit en l'erreur de s'abstraire complètement des parties finales, et de mettre tout son mérite à réunir exclusivement les parties plus proches et plus conditionnelles. Mais il ne tardera pas à remarquer les défauts de cette méthode et recherchera le moyen de réunir les avantages de la première méthode à ceux de la seconde et de les compléter ainsi. Alors, l'idée lui vient enfin de rechercher en lui-même, comme point central absolu de ces mondes séparés, le membre conjonctif absolu. Il voit tout à coup que le problème est en réalité déjà résolu par son existence, et que la conscience des lois de son existence est la science *Katexochin* qu'il a si longtemps cherchée. Par la découverte de cette conscience, la grande énigme est foncièrement résolue. De

même que sa vie est philosophie réelle, sa philosophie est vie idéale, théorie vivante de la vie. De faits accidentels naissent des expériences systématiques. Son chemin lui est maintenant tracé pour toujours. Son occupation est l'élargissement infini de son être. Le rêve de sa jeunesse est une belle réalité. Ses espoirs et ses pressentiments d'autrefois sont devenus des prophéties symboliques. La contradiction apparente du problème originel — solution et non solution à la fois — prend absolument fin.



La fable est le *summum* de la reproduction poétique et populaire, de la philosophie de la première période, ou de la philosophie dans l'état naturel des philosophèmes isolés, de la première culture ou formation. Ce n'est pas de la poésie pure et originale, mais de la poésie artificielle, de la philosophie devenue poésie. Elle n'appartient pas aux beaux-arts. Elle est technique, image de l'intention, conductrice vers un but. De là, l'arbitraire voulu dans le choix de sa matière, — une matière forcée trahit l'intention, le plan d'un être intelligent. L'homme se sent contraint d'ajouter une pensée supplémentaire à ce phénomène. Pour se faire facilement comprendre, l'inventeur a lui-même inventé une aventure, qui simplement imaginée pour cet usage, éveillera en l'auditeur, rapidement et sans malentendu, la pensée proposée. Peut-être a-t-il dépensé bien de la peine pour tirer ce résultat des aventures impures et mêlées qu'il a

vécues, pour en obtenir ce jugement, cette loi ; et se convaincre de son exactitude. Cela lui donna l'occasion d'inventer la fable. Il composa une aventure, une formule hiéroglyphique, qui ne contenait rien que la thèse, et était si physiognomoniquement parlante, qu'on ne pouvait manquer son âme; qu'à l'entendre, qu'à voir cette imitation spirituelle, nécessairement, il fallait imiter aussi la thèse qui y était cachée ; et en même temps, puisqu'on imitait consciemment une œuvre humaine, le résultat d'une intention déterminée, il fallait que l'attention mît à part cette même thèse, et reconnût en elle le but de l'œuvre. Plus l'art est fruste, plus est frappante la contrainte de la matière. L'artiste n'attache pas d'importance à la beauté, à l'équilibre de la forme. Il ne veut autre chose qu'une expression sûre de son intention; et n'a d'autre but qu'une communication compréhensible. Plus l'état général des esprits est élémentaire, plus les esprits ont de peine à deviner, plus il faut que l'opération soit brève et simple ; moins il faut qu'on la voile, moins il faut que l'intention, la pensée, soit attachée à la matière. Il faut que l'âme de l'œuvre flotte aussi nue que possible à la surface. Il faut qu'elle se fasse importunément reconnaître dans les mouvements trop tendus et non naturels ; et dans les modifications de la matière caricaturisée. La raison et la divinité ne parlent pas, à ces époques, d'une manière assez distincte, assez frappante, par la bouche d'un homme. Les pierres, les arbres, les animaux doivent parler, pour que l'homme se sente lui-même et réfléchisse sur lui-même. L'art est d'abord hiéroglyphique.

La force communicative et réflective du langage et la force reproductive et imaginative, ou poésie, sont encore unes. C'est plus tard seulement que cette masse brute se sépare. Alors, naît l'art de nommer, le langage au sens propre, philosophie, art, art créateur, poésie en général. La sagesse énigmatique ou l'art de cacher la substance sous ses propriétés, l'art d'emmêler mystiquement ses signes distinctifs, appartient à cette période, où il fournit une matière à la jeune perspicacité. Des œuvres mystico-allégoriques marquèrent probablement les premières *vulgarisations* des premiers théorèmes, à moins que la connaissance générale ne soit, tout d'abord, venue au monde, sous cette même forme populaire. Les paraboles sont de formation bien postérieure. A la poésie artificielle ou à la technique en général appartient la rhétorique. Le caractère de la poésie artificielle est l'appropriation, le but étranger. Le langage, dans son sens le plus propre, appartient au domaine de la poésie artificielle. Son but est une communication déterminée. Si l'on veut appeler ainsi langage, l'expression d'une intention, toute la poésie artificielle est langage. Son but est communication déterminée, provocation d'une pensée déterminée. Le roman appartient à la poésie naturelle, l'allégorie à la poésie artificielle. La poésie naturelle peut avoir ainsi, sans y perdre, l'apparence de la poésie artificielle, de la poésie didactique. Mais il faut qu'elle n'y soit liée qu'accidentellement, librement. Cette apparence d'allégorie lui donne alors un charme de plus, et elle ne saurait

avoir trop de charmes, trop d'attraits de tout genre.



Notre vie est incomplète parce qu'elle a des périodes. Il faudrait qu'elle ne fût qu'une période, alors elle serait infinie. Le processus relatif est le processus substantiel. Là où l'augmentation est liée à la condensation, il y a vie.



L'âme de celui qui, dans l'espace, voit tout figuré et plastique, est musicale. Les formes apparaissent par des vibrations inconscientes. — L'âme de celui qui voit le son, le mouvement en soi, est plastique, car la multiplicité des sons et des mouvements ne naît que par la figuration. Mais l'homme musical deviendra-t-il bon peintre et sculpteur, de même que l'homme plastique peut devenir bon musicien, etc., attendu que toute forme exclusive se nuit à elle-même? Ou bien le génie réside-t-il précisément dans l'unification, et le développement du génie dans la construction de cette unification? — Développement du germe unificateur le plus faible? Tout homme aurait le germe génial, mais seulement à divers degrés de développement et d'énergie.



Au fond, la mathématique n'est qu'une philosophie ordinaire et simple, et la philosophie une mathématique supérieure, en général.

***

Des événements qui durent depuis longtemps peuvent cesser subitement, de même qu'une maladie subite ne cesse souvent que par longueur de temps.

***

Toutes choses arrivent en nous bien avant qu'elles aient lieu.

***

Les rêves sont extrêmement importants pour le psychologue; ils le sont aussi pour l'historien de l'humanité. Les rêves ont apporté beaucoup de choses à la culture et au développement de l'humanité. De là, la juste et grande considération dont ils jouissaient jadis.

***

La physique, au sens strict, serait-elle la politique des choses de la nature? La physique inférieure considère la pierre parmi les pierres, comme la politique ordinaire, l'homme parmi les hommes. — Celle-ci, la formation des rochers, des montagnes, celle-là, la formation des états. La minéralogie et la géologie astronomico-terrestres en diffèrent entièrement. Des fragments de cette science sont d'ordinaire admis parmi la géognosie ordinaire, et son idée est au fond de la géognosie d'aujourd'hui.

***

La théorie incomplète écarte de la pratique, la théorie complète y ramène.

* * *

Tenir pour sain le *soi* incritique, de même que le croire malade, l'un et l'autre sont un défaut et et une maladie.

* * *

Toujours, nous nous heurtons finalement à la volonté, à la détermination arbitraire, comme si celle-ci était partout le commencement propre et nécessaire. Toute détermination arbitraire artificielle doit pouvoir devenir une détermination nécessaire, naturelle, et réciproquement.

* * *

L'air est organe de l'homme aussi bien que le sang. La séparation du corps et du monde est semblable à celle du corps et de l'âme.

* * *

L'homme a certaines zones corporelles — son corps est la plus proche. Ce qui l'entoure d'abord forme la deuxième zone. Sa ville et sa province la troisième, et ainsi de suite jusqu'au soleil et à son système. La zone la plus intérieure est en quelque sorte le *moi* et celui-ci est opposé comme l'abstraction, la contraction suprême, à l'univers qui est la réflexion, l'expansion suprême. Ainsi le point de l'espace atmosphérique.

* * *

La force est la voyelle infinie, la matière de la consonne.

* * *

Toute illusion est aussi essentielle à la vérité que le corps à l'âme. L'erreur est l'instrument nécessaire de la vérité. De l'erreur, je fais la vérité. Toute transition commence par l'illusion. Je mets hors de moi ce qui est en moi, je crois que ce que je fais est arrivé. Croire est l'opération de l'illusion, la base de l'illusion. Toute science dans l'éloignement est foi. L'idée hors de moi est chose. Toute science commence et finit dans la foi. Extension du savoir est extension du domaine de la foi. Le *moi* croit voir un être étranger, par approximation de celui-ci naît un autre être intermédiaire — le produit, ce qui appartient au *moi*, et ce qui en même temps semble ne pas lui appartenir — les résultats intermédiaires du processus sont la chose principale — la chose devenue ou faite par hasard est la chose qu'on avait en vue, renversée.

* * *

De même que toutes les connaissances s'enchaînent, de même toutes les non-connaissances s'enchaînent aussi. Qui peut créer une science, doit aussi pouvoir créer une non-science. Qui peut rendre une chose compréhensible doit aussi pouvoir la rendre incompréhensible. Le maître doit pouvoir produire de la science et de l'ignorance.



Quand le caractère d'un problème donné est

l'insolubilité, nous résolvons ce problème en prouvant son insolubilité.

* * *

Tout ce que nous faisons directement se fait-il par soi-même, et ce que nous faisons indirectement se fait-il par nous?

* * *

La peur peut être aussi le symptôme d'un objet agréable, par exemple le respect.

* * *

Il faut nécessairement que l'on s'épouvante lorsqu'on jette un regard dans les profondeurs de l'esprit. La mélancolie et la volonté n'ont pas de bornes. Il en est d'elles comme du ciel. L'imagination fatiguée s'arrête...et seule sa constitution momentanée est indiquée par là. Nous nous heurtons ici à la possibilité de maladies, de faiblesses mentales, — bref, à la science de la vie et de la constitution spirituelles; et la loi morale apparaît ici comme la seule vraie loi de l'ascension graduelle de l'univers, — comme la loi fondamentale du développement harmonique. L'homme avance graduellement, plus léger à chaque pas véritable, et à mesure que s'acquiert la vitesse, l'espace augmente. Seul le regard en arrière fait avancer, tandis que le regard en avant fait reculer.

* * *

Toute science devient poésie après qu'elle est devenue philosophie.

***

La femme est le symbole de la bonté et de la beauté; l'homme le symbole de la vérité et du droit.

***

A celui en qui je puis faire naître un penchant indéterminé, je donne de la vie au sens strict du mot.

***

Nous sommes plus étroitement liés à l'invisible qu'au visible.

***

Les lois sont les suites nécessaires de la pensée ou de la science imparfaite.

***

Notre conscience prouve déjà notre relation, notre enchaînement à un autre monde — la possibilité d'une transition — une puissance intérieure, indépendante, et un état hors de l'individualité commune.

***

Le rêve est souvent significatif et prophétique parce qu'il est une opération de l'âme de la nature; et repose ainsi sur l'ordre des associations. Il est significatif comme la poésie, mais aussi, à cause de cela même d'un significatif déréglé, absolument libre.

* * *

Il faudrait être fier de la douleur; toute douleur est un ressouvenir de notre haut rang. La volupté est une douleur agréable et ennoblie.

* * *

Un corps est à l'espace ce qu'un objet visible est à la lumière.

* * *

Le temps est l'espace intérieur, — l'espace est le temps extérieur. Tout corps a son temps; tout temps a son corps. L'espace se résout dans le temps comme le corps se résout dans l'âme.

* * *

Pour former la voix, il faut que l'homme s'assimile plusieurs voix, de la sorte, son organe devient plus substantiel. De même pour développer son individualité, il faut qu'il puisse toujours adopter et s'assimiler d'autres individualités. C'est ainsi qu'il devient individu substantiel.

* * *

La synthèse de l'âme et du corps s'appelle: personne. La personne est à l'esprit comme le corps est à l'âme. Elle se décompose aussi et reparaît sous une forme plus noble.

* * *

De même que l'œil ne voit que l'œil, de même l'intelligence ne voit que l'intelligence, l'âme ne

voit que l'âme, la raison ne voit que la raison, l'esprit ne voit que l'esprit, etc., l'imagination ne voit que l'imagination, les sens ne voient que les sens. Dieu n'est reconnu que par un Dieu.



Modifier est relativement créer et détruire. Nous ne pouvons rien créer absolument, attendu que le problème de la création absolue est un problème imaginaire. Il n'y a pas de commencement absolu, cela appartient à la catégorie des pensées imaginaires.



Notre esprit est une substance d'association. Il vient de l'harmonie, de la simultanéité des multiplicités et se maintient par elles. L'esprit est le principe social, concentratif. Seul, un esprit, une association lui a donné l'être. La mort le transfère en quelqu'autre lieu dans la grande association, le réveille quelque part ailleurs.

* * *

La lumière est l'action de l'univers. L'œil est le sens qui spécifie l'univers, l'âme de l'univers — action de l'univers. Les rayons sont une simple fiction.

* * *

Les corps sont des pensées précipitées et cristallisées dans l'espace. Le temps est une transformation successive des forces. Le présent est l'oscillation; on dirait d'un vase qui a un mouvement de flux et de reflux.



De toute façon, la vie ne peut s'expliquer que par la vie, l'émotion que par l'émotion. Si toute matière est à la force comme l'objet au sujet, toute matière et toute force sont d'une même origine, et unies dans le fond comme elles sont séparées dans la suite. La vie est-elle simplement émotion compliquée ou une combinaison plus haute? L'émotion est-elle composée d'excitation et de sensation?



Lorsqu'on veut faire et atteindre quelque chose de déterminé, il faut que l'on s'impose des bornes provisoires. Celui qui ne veut pas le faire, est semblable à celui qui ne veut pas nager avant de savoir nager. Il y a un idéaliste magique comme il y a un réaliste magique. L'un cherche un mouvement miraculeux, un sujet miraculeux, l'autre, un objet miraculeux, une forme miraculeuse. Tous deux sont affectés d'une maladie logique, d'une espèce de délire, dans lequel, sans doute, l'idéal se manifeste ou se reflète d'une double manière; ce sont de saints êtres isolés, qui réfractent merveilleusement la lumière supérieure — des prophètes fous. — Le rêve est de même prophétique, caricature d'un étrange avenir.

* * *

L'enivrement des sens est à l'amour ce que le sommeil est à la vie.

***

La fleur est le symbole du mystère de notre esprit.

***

Lorsque nous parlons du monde extérieur, lorsque nous peignons des objets réels, nous procédons comme le génie. Le génie est pareillement la faculté de parler d'objets imaginaires comme d'objets réels, et de les traiter de la même façon. Le talent d'écrire, d'observer avec exactitude, de décrire utilement ces observations, diffère du génie. Sans ce talent on ne voit qu'à demi, et l'on n'est qu'un demi-génie. On peut avoir des aptitudes géniales qui, ce talent faisant défaut, n'arrivent jamais à se développer. Aucun de nous n'existe sans génialité. Le génie est nécessaire à tous, mais ce que d'ordinaire on appelle génie, est le génie des génies.

***

Ce qu'il y a de meilleur dans les sciences, c'est leur ingrédient philosophique, comme la vie est ce qu'il y a de meilleur dans les corps organiques. Dépouillez les sciences de leur philosophie, que reste-il? De la terre, de l'air et de l'eau.

***

Le renoncement de soi-même est la source de toute humilité, en même temps qu'il est la base de toute élévation véritable. Le premier pas sera un regard intérieur, contemplation séparative de

nous-même. Celui qui s'arrête ici ne va qu'à mi-chemin. Le second pas doit être un regard actif vers le dehors ; considération personnellement active et fixe du monde extérieur. L'artiste ou l'écrivain ne fera jamais une œuvre remarquable, qui ne peut reproduire autre chose que ses expériences, ses sens, ses objets préférés, qui ne peut gagner sur lui-même d'étudier avec zèle et de représenter à loisir, un objet absolument étranger et qui ne l'intéresse pas du tout. Il faut que l'artiste puisse et veuille reproduire tout ce qui existe. C'est de là que naît le grand style qu'on admire si justement dans Gœthe.

* * *

Toute forme humaine amène un germe individuel en celui qui la contemple. C'est ainsi que cette contemplation devient infinie. Elle est liée au sentiment d'une force inépuisable ; et c'est pourquoi elle est si absolument vivifiante. Lorsque nous nous contemplons nous-mêmes, nous nous vivifions nous-mêmes.

* * *

L'amour est le but final de l'histoire universelle. L'*amen* de l'univers.

* * *

Quand notre intelligence et notre univers s'harmonisent, nous sommes semblables à Dieu.

* * *

L'amour est le réel suprême, le principe. Tous

les romans où paraît l'amour véritable sont des contes symboliques, des événements magiques.

* * *

L'usage prématuré et sans mesure de la religion est extrêmement nuisible à la croissance et au développement de l'humanité, comme l'eau-de-vie, etc., au développement physique.

* * *

Qu'est-ce qui est vieux, qu'est-ce qui est jeune? Jeune, là où l'avenir prédomine, vieux, là où le passé a la prépondérance.

* * *

Plus une œuvre d'art est simple dans l'ensemble, individuelle et diverse en ses détails, plus elle est parfaite.

* * *

Il est étrange qu'en un si grand nombre de religions les dieux semblent aimer le laid.

* * *

Les émotions d'âmes répétées, les exercices, etc., augmentent la cohésion de l'âme avec le corps et développent leur sensibilité réciproque.

* * *

La vie est la liberté de la nature, la liberté sensible.

* * *

Plus l'homme développe artistiquement son

sens de la vie, plus l'intéresse la disharmonie — à cause de la solution du problème.

* * *

Avec le temps, l'histoire deviendra légende. Elle reviendra ce qu'elle a été au commencement.

* * *

Un peuple est comme un enfant : un problème pédagogique individuel. Tel peuple a comme tel enfant un talent dominant. Il ne faut pas qu'à cause de celui-ci on néglige de cultiver les autres. Un talent isolé et poussé en hauteur se fane prématurément parce qu'il manque d'aliment. Les autres talents peuvent seuls lui fournir cet aliment. L'ensemble des talents forme une sorte de corps. Lorsque le corps souffre d'abord au profit d'un membre, peu après, ce membre, indirectement, souffre aussi.

* * *

L'inconnu, le mystérieux, est le résultat et le commencement de tout. Nous ne connaissons en somme que ce qui se connaît soi-même. Ce qui ne peut se concevoir est dans un état incomplet; et sera rendu compréhensible peu à peu. La nature est incompréhensible *per se*.

* * *

On peut, par la vie à venir, sauver et ennoblir la vie passée.

* * *

Est-ce que toute formation plastique, de celle du cristal à celle de l'homme, ne pourrait pas s'expliquer acoustiquement par des mouvements arrêtés ou contrariés ?

* * *

Celui à qui le grand rythme, l'hexamètre en périodes, ce mécanisme poétique intérieur, est devenu familier, écrit admirablement sans sa coopération volontaire ; et, tandis que les pensées les plus hautes s'allient d'elles-mêmes à ces vibrations merveilleuses, et se joignent au milieu d'ordonnances somptueuses et diverses, l'on saisit le sens profond des antiques légendes orphiques et de l'enseignement mystérieux de la musique, qui fut la formatrice et le lénitif de l'univers. Nous jetons ici un regard profondément instructif dans la nature acoustique de l'âme, et nous trouvons une ressemblance nouvelle entre la lumière et la pensée, puisque toutes deux s'allient à des oscillations ou à des vibrations.

* * *

La morale trop précoce est extrêmement nuisible à l'humanité. Elle a, comme la religion, fait un mal infini, et s'est beaucoup retardée elle-même.

* * *

La musique a beaucoup d'analogie avec l'algèbre.

* * *

Plus l'horizon de la conscience devient illimité et complexe, plus s'évanouit la grandeur individuelle, et plus s'accroît notablement, plus se manifeste la grandeur spirituelle de l'homme. Plus l'ensemble est grand et élevé, plus le détail est remarquable. La susceptibilité de limitation augmente avec l'absence de limites. La liberté augmente avec le développement et la facilité de la pensée. La diversité des méthodes s'accroît; et le penseur parvient à tirer parti de toute chose.

* * *

Si vous apercevez un géant, regardez d'abord la position du soleil, et voyez si le géant n'est pas l'ombre d'un pygmée.

* * *

Celui qui a cherché Dieu une fois, finit par le trouver partout.

* * *

La personnalité locale et temporelle s'évanouit dans la vertu. L'homme vertueux n'est pas, comme tel, un individu historique. C'est Dieu même.

* * *

Rien n'est péché pour l'homme vraiment religieux.

* * *

Dans quelle mesure n'atteignons-nous jamais

l'idéal? — dans la mesure où il se détruirait lui-même. Pour qu'il agisse comme idéal, il faut qu'il ne se trouve pas dans la sphère de la réalité ordinaire. La noblesse du *moi* réside dans la libre élévation au-dessus de soi-même; par conséquent, sous certains rapports, le *moi* ne peut être élevé, sinon son activité, sa jouissance, c'est-à-dire sa victoire, bref, le *moi* lui-même, cesserait. Le vice est un tourment qui croit éternellement: dépendance de l'involontaire. La vertu est une jouissance qui croit éternellement: indépendance de l'accidentel. De même que, de par son identité, les occasions d'être vertueux ne peuvent jamais faire défaut au vicieux, de même l'occasion de tomber ne peut jamais manquer à l'homme vertueux.



L'universel de tout instant demeure, car il est dans le *tout*. Le *tout* opère en chaque instant, en chaque phénomène. L'humanité, l'éternel sont omniprésents; car ils ne connaissent le temps ni l'espace. Nous sommes, nous vivons, nous pensons en Dieu, car c'est l'espèce personnifiée. Pouvez-vous dire si c'est ici ou là? C'est tout et c'est partout. En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous serons. Tout ce qui est authentique dure éternellement, toute vérité, tout ce qui est personnel.

* * *

Où il y a un *être*, il faut qu'il y ait aussi une connaissance. L'œuvre écrite est une extériori-

sation de l'état intérieur, des transformations intérieures, l'apparition de l'objet intérieur. L'objet extérieur change de place par le *moi* et dans le *moi*, avec le concept et produit la contemplation. L'objet intérieur change de place par le *moi* et dans le *moi*, avec un corps approprié et le signe naît. Là est l'objet du corps; ici est l'objet de l'esprit. La conscience ordinaire confond ce qui est né, la contemplation et le signe, avec le corps, parce qu'elle ne sait pas abstraire, qu'elle n'est pas personnellement active et qu'elle n'est que nécessairement passive, à demi seulement, non entièrement.

***

La ligne courbe est la victoire de la libre nature sur la règle.

***

Tout être pensant trouvera peu à peu la vérité, qu'il sorte et qu'il aille où il veut.

***

La science n'est qu'une moitié; la foi est l'autre moitié.

***

Le point ne peut être pensé autrement que mobile.

***

L'accessoire de l'homme est le principal de la femme.

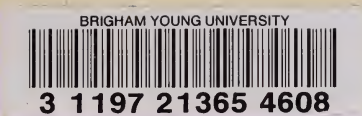
* * *

Adam et Eve. Ce qui fut fait par une révolution, doit cesser par une révolution. (La pomme.)

* * *

Les souffrances doivent nous être supportables par la raison que c'est nous-mêmes qui nous les infligeons, et que nous ne souffrons que dans la mesure où nous coopérons à nos souffrances.

FIN


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21365 4608

